

**Faculté de philosophie, arts et lettres**

# **Les émotions en exode**

Au cœur des journaux intimes des Belges sur les routes de l'exil entre mai et septembre 1940

Auteur : Nathan Bernard  
Promoteur(s) : Emmanuel Debruyne  
Année académique 2022-2023  
Master 120 en Histoire, à finalité didactique



ANNÉE ACADÉMIQUE : 2022-2023

SESSION : Septembre

NOM : Bernard

PRÉNOM : Nathan

TITRE DU MÉMOIRE : Les émotions en exode : au cœur des journaux intimes des Belges sur les routes de l'exil entre mai et septembre 1940.

PROMOTEUR : Emmanuel Debruyne

**Résumé du mémoire en 12 lignes :**

En mai 1940, près d'un cinquième de la population belge s'est engagée sur les routes de l'exode pour échapper aux combats et à l'avance allemande. Ils se sont rendus, pour la plupart vers le Sud de la France dans l'espoir d'y trouver une terre d'accueil loin des combats et des dangers de l'Occupation. Pour ce travail, il a été choisi de se pencher sur l'affect des personnes qui ont vécu cet exode pour en comprendre les réelles dimensions. Sur base de dix-neuf carnets intimes, inédits pour la plupart, nous analysons en profondeur les différents épisodes émotionnels qu'ont connu leur diariste. Construit selon un plan chronologique, ce travail évoquera chaque épisode majeur de l'exode en mettant en évidence les différentes émotions, vécues et mises par écrit, qui lui sont propres. Cette étude a pu mettre en avant la dureté tant physique qu'émotionnelle du voyage effectué par les réfugiés, les moments de doute, de terreur, de désespoir ou de tristesse, mais aussi les instants plus légers afin de dresser un bilan global de ce que fut l'expérience d'un réfugié sur les routes de l'exode en 1940.



## **Remerciements**

Avant toute chose, j'adresse mes plus sincères remerciements à mon promoteur le Professeur Emmanuel Debruyne pour son accompagnement et ses riches conseils tout au long de ma recherche. Je souhaiterais également remercier toutes les personnes qui m'ont accompagnées et soutenues durant la réalisation de ce mémoire et plus largement tout au long de mon parcours universitaire. Ces remerciements s'adressent en particulier à mes parents, ma famille qui ont toujours été derrière moi ; mes amis les plus proches de Louvain-la-Neuve et de Bruxelles qui ont égayé ces quelques années de labeur et enfin Caroline dont la présence m'a été précieuse lors de cette dernière année. Je terminerai par remercier tout particulièrement Julie et Isaure qui ont été des soutiens sans faille tout au long de mon parcours et à qui je dois beaucoup.



UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN  
FACULTÉ DE PHILOSOPHIE, ARTS ET LETTRES  
COMMISSION DE PROGRAMME HISTOIRE

**Les émotions en exode : au cœur des journaux  
intimes des Belges sur les routes de l'exil entre mai et  
septembre 1940**

Promoteur : Emmanuel Debruyne

Nathan Bernard - 7463-21-00

Année académique 2022-2023

HIST2MD

# **Introduction**

# Chapitre 1 : introduction générale

Depuis le début des années 2010, l'Europe fait face à une crise migratoire d'une très grande ampleur. Avec un pic de la crise autour de l'été 2015, le Vieux Continent a vu arriver durant ces années des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants d'Asie et d'Afrique aux portes de son territoire. Le Commissaire européen à la migration de l'époque a qualifié cette crise migratoire comme étant « la pire crise de réfugiés depuis la Seconde Guerre mondiale ».<sup>1</sup> Ils viennent principalement de Syrie, d'Irak, d'Afghanistan, ou du Soudan. Ils fuient la violence, la persécution ou l'insécurité et arrivent pour beaucoup par bateaux jusqu'aux côtes des petites îles grecques ou italiennes proches des continents africains et asiatiques. Pour faire face à cette urgence humanitaire, les pays européens se sont rapidement unis pour apporter une réponse proportionnelle à la gravité de la crise qui les frappait. Il fût d'abord question d'alléger la tâche de la Grèce de la Hongrie et de l'Italie, en première ligne face à ces arrivées de migrants du fait de leur localisation aux frontières extérieures de l'Union européenne.<sup>2</sup> Les personnes stationnées dans ces pays furent donc réparties entre les différents pays membres de l'Union.<sup>3</sup>

A partir de là débute le long processus de demande d'asile afin d'obtenir le précieux statut de réfugié permettant de s'installer légalement dans le pays hôte. En effet, il ne faut pas confondre les termes migrants et réfugiés. Les réfugiés sont tous des migrants mais cette corrélation n'est

---

<sup>1</sup> Ces termes ont été utilisés par le Commissaire européen à l'immigration de l'époque, Dimitris Avramopoulos, lors d'une conférence de presse organisée à la Commission européenne, à Bruxelles, autour de la problématique brûlante des questions migratoires qui touchaient l'Europe de plein fouet. Voir POTROS N., *L'Europe traverse "la pire crise de réfugiés" depuis la Seconde guerre mondiale*, <https://www.radiofrance.fr/franceinter/l-europe-traverse-la-pire-crise-de-refugies-depuis-la-seconde-guerre-mondiale-1310812>, article publié en ligne le 14/08/2015, consulté le 28/12/2022.

<sup>2</sup> Entre janvier et août 2015, 116 000 migrants sont arrivés en Italie, 211 000 en Grèce et 145 000 en Hongrie. Cet état d'urgence a donc poussé l'UE à réagir rapidement. Voir *Crise des réfugiés: La Commission européenne engage une action décisive — Questions et réponses*, Strasbourg, Commission Européenne, 9 septembre 2015, p.3.

<sup>3</sup> La Belgique se vit attribuée la gestion de 4564 migrants issus de ces trois pays. Voir *Idem* p.4.

qu'unilatérale. Le CIRÉ<sup>4</sup> définit un réfugié comme étant une « *personne qui satisfait aux critères définis par la Convention de Genève de 1951. Celle-ci précise qu'un-e réfugié-e est une personne qui a fui son pays "craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays"(...) »* »<sup>5</sup>.

Cette distinction renverra bon nombre de ces candidats à l'asile dans leurs pays d'origine, leur statut n'étant reconnu comme celui de réfugié. Cette définition nous introduit à une donnée majeure dans la compréhension de la gestion des réfugiés aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles : la Convention de Genève de 1951 relative au statut des réfugiés. L'élaboration de cette Convention découle d'une décision de l'Assemblée des Nations Unies de produire un cadre juridique commun à propos de la gestion des réfugiés. La convention sera adoptée le 28 juillet 1951 et entrera en vigueur le 22 avril 1954. Les axes visés par ce texte sont multiples. Il s'agit avant toute chose d'offrir un cadre juridique cohérent et international au traitement des personnes réfugiées, de leur garantir un traitement juste, sans discriminations. Il est également question d'imposer aux États signataires certaines procédures afin de gérer les flux migratoires intervenant sur leurs territoires. Malgré tout, la Convention leur garantit une certaine souplesse dans leur gestion des réfugiés.<sup>6</sup> La signature de cette Convention ne doit rien au hasard. Cinq ans auparavant les puissances alliées mettaient fin à six années de conflits dévastateurs en Europe et dans le monde. Cette guerre qui avait entraîné la mort d'entre 60 et 80 millions d'êtres humains avaient également provoqué le déplacement et l'exil forcé de 40 millions.<sup>7</sup> Ces gigantesques mouvements de populations avaient en effet révélé les lacunes en terme d'accords

---

<sup>4</sup> Le CIRÉ (Coordination et initiatives pour réfugiés et étrangers) est une ASBL, créée en 1954, qui agit pour aider la prise en charge des personnes exilées et faciliter leur existence dans notre pays. Voir <https://www.cire.be/a-propos/>, consulté le 28/12/2022.

<sup>5</sup> Cette définition reprend les mots employés dans l'article premier de la « Convention de Genève relative au statut des réfugiés », relatif à la « définition du terme réfugié ». Voir *Réfugié, migrant, sans-papiers... Lexique & définition*, <https://www.cire.be/publication/refugie-demandeur-dasile-migrant-lexique-et-definitions>, Ciré, mis en ligne le 26/01/2021, consulté le 28/12/2022.

<sup>6</sup> Voir *Convention et protocole relatifs au statut des réfugiés. Note introductive du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés*, UNHCR, 1951, pp. 5-6.

<sup>7</sup> Données avancées par le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR), voir : *The State of The World's Refugees 2000. Chapter 1 : the early years*. UNHCR, 2000.

internationaux quant à la question de la gestion des flux de réfugiés.<sup>8</sup> Les déplacés étaient originaires de nombreux pays touchés par le conflit : Polonais, Français, Néerlandais, Allemands, ... mais aussi Belges. Ils fuient la dangerosité des combats, les sévices de l'occupant, les persécutions liées à leur race, leur religion, leur opinion politique. Ils cherchent désespérément une terre favorable à leur existence, où le danger est moindre et la vie possible. Il va sans dire que ces terres sont denrées rares.

Les effets de cette convention sont depuis lors omniprésents. D'abord au début des années 1990, nouvelle guerre éclata toutefois sur le continent au début des années 1990, amenant à son tour son lot de réfugiés. Près de 700 000 Yougoslaves avaient fui les conflits qui ravageaient leur pays pour trouver refuge dans différents pays d'Europe.<sup>9</sup> Cette fois-ci le mouvement de population n'est pas aussi brusque et massif qu'il ne l'était en 1940. Les départs se produisent tout au long de la guerre et dans des proportions plus réduites. Vingt ans plus tard, comme nous venons de l'évoquer, l'Europe dut faire face à une crise migratoire d'un tout autre genre. Ils ne furent pas un conflit international mais plutôt des guerres civiles, couplées à des persécutions liées à leurs opinions ou leur culture. De plus, ces demandeurs d'asiles sont à présents transcontinentaux. Ils ont traversé des déserts, des océans pour trouver refuge en Europe. Ils ne représentent d'ailleurs pas la majorité des déplacés de leurs pays, la plupart ayant trouvé refuge dans un pays limitrophe au leur. A chaque fois, les nouvelles crises migratoires qui frappent l'Europe semblent d'un nouveau genre, avec des particularités et des acteurs qui n'ont plus grand-chose à voir avec celle qui poussa l'ONU à réfléchir sur une pratique unifiée en 1951. A chacun de ces épisodes, il a fallu pour les pays européens concernés par ces arrivées plus ou moins massives de populations déplacées, s'adapter et statuer sur des nouveaux textes à propos du traitement des réfugiés, la convention de Genève étant arrivée à ses limites.

Au début de l'année 2022, un nouveau conflit éclata sur le continent. Le 24 février la Fédération de Russie déclencha l'invasion de l'Ukraine, sur des fronts au Nord, à l'Est et au Sud par la Crimée. 160 000 soldats russes traversèrent la frontière et s'attaquèrent aux premières villes

---

<sup>8</sup> Des organisations existaient cependant avant la Convention de Genève, comme l'UNRRA dont l'action a été importante déjà durant la Seconde Guerre mondiale et qui venaient déjà en aide aux populations déplacées. Voir *Idem*.

<sup>9</sup> DACYL J., *La gestion de la crise des réfugiés de l'ex-Yougoslavie*. Dans : *Hommes et Migrations*, n°1205, Janvier-février 1997, pp. 52-61.

ukrainiennes. Cette invasion à la fois terrestre, aérienne et maritime eut l'effet d'un choc chez les populations ukrainiennes mais aussi du monde entier tant par son ampleur que par son imprévisibilité. Certes, les tensions diplomatiques ne faisaient que s'accroître entre les deux pays mais rien ne laissait présager un tel passage à l'acte quelques semaines auparavant. Face à l'envahisseur, et ce dès le début de son entrée dans leur pays, des millions d'Ukrainiens prirent la dure décision d'abandonner leurs terres.<sup>10</sup> Après deux mois de guerre, près de 6 millions d'Ukrainiens avaient quitté leur pays, au 31 décembre 2022, ce chiffre dépassa les 16 millions.<sup>11</sup> Près de 64 000 ont trouvé refuge sur notre territoire au 13 décembre 2022.<sup>12</sup> Cette fois, les traits de la crise en Ukraine se rapprochent bien davantage de ceux que connurent la Belgique et l'Europe en 1940.

La comparaison entre ces deux épisodes migratoires n'a effectivement pas manqué d'être rapidement établie. D'abord sur un plan militaire, les deux situations sont assez proches. L'invasion de la Belgique par les troupes du Reich constituait une des étapes de la « guerre éclair » voulue par Hitler. Il est alors question d'écraser l'ennemi le plus rapidement possible en déployant ses forces de manière inattendue et massive. En envahissant la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg la *Wehrmacht* surprit les forces alliées qui se virent rapidement dépassées par l'avancée brutale de cette dernière. Les forces allemandes sont mieux préparées, mieux armées et déterminées dans leur plan d'invasion. La Russie entra en Ukraine avec un statut quelque peu comparable à celui de l'Allemagne de l'époque, sans déclaration de guerre formulée au préalable. Les forces en opposition rappellent également bien la situation belge de 1940. La Russie envahit l'Ukraine avec la ferme intention de faire de cette guerre une guerre éclair, dont le sort serait rapidement scellé. En entrant dans le pays en nombre, sur trois fronts, les forces Russes ont fait l'étalage de leur supériorité militaire et de leur détermination. Face à elles, il y eut des forces ukrainiennes volontaires mais moins préparées et moins nombreuses. Toutefois, à la différence de la campagne de 1940, la volonté de guerre éclair de Vladimir

---

<sup>10</sup> PAVY J., *100 jours de guerre en Ukraine : chronologie d'un conflit qui pourrait durer*, Euronews, <https://fr.euronews.com/2022/06/03/100-jours-de-guerre-en-ukraine-chronologie-d-un-conflit-qui-pourrait-durer>, publié en ligne le 03/06/2022, consulté le 31/12/2022.

<sup>11</sup> Sur les 16 867 334 ayant quitté l'Ukraine depuis le 24 février 2022, 8 952 486 sont déjà retournés dans leur pays. Voir United Nations High Commissioner for Refugees, *Operational data portal. Ukraine refugee situation*, en ligne [https://data.unhcr.org/en/situations/ukraine#\\_ga=2.88326555.1885522198.1672485246-704910274.1672174347](https://data.unhcr.org/en/situations/ukraine#_ga=2.88326555.1885522198.1672485246-704910274.1672174347), UNHCR, consulté le 31/12/2022.

<sup>12</sup> La grande majorité de ces réfugiés ont trouvé refuge dans les pays limitrophes notamment la Pologne qui en a accueilli près de la moitié. La Russie en a elle aussi un nombre important. Voir *Idem*.

Poutine ne se trouvera pas tout à fait satisfaite. Dix-huit mois plus tard, les combats sont toujours en cours dans l'Est de l'Ukraine, les armées russes s'enlisant face à des forces ukrainiennes offrant une résistance inattendue. En 1940, la Belgique, quant à elle, n'avait tenu que 18 jours avant de capituler le 28 mai.

La comparaison entre les deux périodes peut aussi s'établir sur leurs aspects humanitaires. Trois semaines après le début de l'invasion russe, le média français *France Bleu* allait à la rencontre de Bernard, un homme âgé de 94 ans, qui déclarait "*Comment ne pas y repenser en voyant ces bombardements, ces maisons détruites, ces gens qui fuient !*". Cet ancien réfugié de la Seconde Guerre mondiale se rappelle sa propre expérience d'exilé en observant ce qu'il se passe à l'Est de l'Europe. Ayant dû fuir sa ville en catastrophe en 1940 devant l'arrivée des troupes allemandes, et trouvant refuge chez une famille du Sud de la France, il pense aujourd'hui à rendre ce qui lui a été donné en venant en aide aux réfugiés ukrainiens.<sup>13</sup> En Belgique aussi, des articles de presse à ce sujet ont été publiés à cette occasion. La RTBF, lors d'une émission spéciale dédiée à la crise en Ukraine réalisée au mois d'avril 2022, ne manqua pas de rappeler que les Belges, eux aussi, connurent l'exode 82 ans plus tôt et que, eux, aussi furent jetés sur les routes par millions pour chercher l'asile chez leur voisin français, encore libres à l'époque.<sup>14</sup> À une ère où les questions migratoires font régulièrement les gros titres et n'échappent plus aux consciences des populations belges, ce parallèle avec le passé prend tout son sens.

Ce travail aura justement pour objectif d'alimenter davantage cette connaissance du passé en se vouant à une étude de l'exode des Belges en 1940. À travers celui-ci, nous tenterons de mettre en exergue les particularités de cet épisode marquant de la Seconde Guerre mondiale en Belgique. L'angle privilégié dans cette étude sera celui de la singularité, du particulier, de l'intime, de l'émotion. L'« exode », comme on a appelé cet épisode migratoire lié à l'invasion allemande de 1940, est avant toute chose une épreuve vécue individuellement. Cette épreuve fut physique mais aussi et surtout psychologique. Ce travail a pour objectif d'explorer cette

---

<sup>13</sup> CLAVERIE M., *Guerre en Ukraine : Bernard, 94 ans, se rappelle "l'exode de 1940" et veut accueillir des réfugiés*, France Bleu Béarn Bigorre, <<https://www.francebleu.fr/infos/international/guerre-en-ukraine-bernard-94-ans-se-rappelle-l-exode-de-1940-et-veut-accueillir-des-refugies-1647381671>>, article mis en ligne le 15/03/2022, mis à jour le 17/03/2022, consulté le 03/01/2023.

<sup>14</sup> LECHIEN A., *En mai 1940, 1,5 million de Belges fuyaient la guerre pour tenter de vivre une nouvelle vie*, RTBF, <<https://www.rtf.be/article/en-mai-1940-15-million-de-belges-fuyaient-la-guerre-pour-tenter-de-vivre-une-nouvelle-vie-10973508>> article publié en ligne le 13/04/2022, consulté le 03/01/2023.

dimension psychologique en se questionnant sur le réel vécu de ceux qui ont pris la route. Qu'était réellement l'exode ? Quelles émotions ont animés ceux qui l'ont fait ? Cette difficile épreuve en valait-elle la peine ? Pour se rapprocher au plus près de l'intime, la source principale de cette recherche consistera en une sélection de journaux personnels tenus durant cette période. Ces récits intimes nous offrent une entrée privilégiée vers les émotions de ceux qui l'ont vécu. Bien évidemment l'échantillon choisi ne permettra pas de proposer une étude exhaustive sur les émotions des Belges en exil mais permettra tout de même d'approcher la question et tentera de dégager certaines tendances. Le plan de ce travail suivra une description chronologique des faits afin d'en comprendre chaque étape spécifiquement. Il comportera quatre grandes parties. Une première sera consacrée à la période précédant le grand départ. L'avant-guerre, le début de celle-ci, les doutes quant au départ seront les thèmes abordés dans cette partie. La deuxième, s'interrogera sur la période d'exode en elle-même. Seront notamment étudiés les raisons incitant à partir, les conditions de départ, les itinéraires suivis par les réfugiés belges et puis finalement toutes les péripéties liées au voyage. La troisième partie sera axée spécifiquement sur les émotions sur les routes de l'exode. Comme cela a été mentionné, l'accent sera mis sur l'intime dans cette analyse. Cela nous amènera donc à nous pencher sur l'affect de ces personnes durant cette épreuve. Leurs émotions, leurs craintes, leurs espoirs, leurs réconforts à chaque étape. La dernière partie évoquera, elle, la fin du voyage. Elle traitera d'abord de la vie des réfugiés une fois arrivés à leur destination finale avant de se pencher sur le trajet du retour en Belgique. Comment celui-ci est-il envisagé ? Après combien de temps ? Comment se passe-t-il ? Suivant quel itinéraire ? Dans quel état d'esprit ? Tous ces questionnements seront étudiés à partir de journaux intimes dont les extraits constitueront le cœur de notre recherche.

## Chapitre 2 : état de l'art, sources et méthode

Avant de se plonger dans le cœur de notre propos, il est important de présenter l'état de la recherche autour des thématiques et des questions qui animent notre étude. Qu'existe-t-il déjà à ce propos ? Comment allons-nous utiliser ces ressources pour étudier notre sujet ? Qu'apportent-elles à nos questionnements ? Par la suite, un temps sera consacré à la présentation de la source mobilisée et de la méthode avec laquelle celle-ci a été apprivoisée.

### 1. État de la question

La problématique de cette étude est donc axée autour des émotions exprimées par les réfugiés belges de l'exode de 1940. Cette approche suscite plusieurs questionnements que l'historiographie et la psychologie ont déjà traités. Cette problématique est en réalité située au confluent de plusieurs questions. Tout d'abord de manière assez générale elle relève de certaines notions d'Histoire militaire. La cause de cet exode massif est avant tout militaire. Pour en comprendre les ressorts il faut se pencher sur ses raisons originelles. Au-delà de l'Histoire militaire, le principal axe de recherche de ce travail sera celui de l'expérience des civils ayant vécu cette année 1940. Tant ceux qui sont partis que ceux qui sont restés. Il faudra donc s'intéresser aux vécus, aux expériences plus singulières des millions de civils belges touchés par l'invasion allemande. Cette question de l'Histoire des civils en guerre sera largement exploitée lorsque nous entrerons dans le cœur de notre étude consacrée à l'exode. Au-delà du simple vécu, le cœur de notre étude sera focalisé sur les émotions des civils en exils. Des notions de psychologie et d'histoire des émotions seront donc à mobiliser également. Sur un dernier plan, la question du journal intime, de l'écriture de soi sera également abordée pour enrichir nos recherches. Les sources étant principalement issues de ce genre d'écriture, les particularités de celui-ci devront donc être prises en compte pour exploiter au mieux les récits que nous étudierons.

## *Les opérations militaires en Belgique*

L'invasion de la Belgique, des Pays-Bas et du Grand-Duché de Luxembourg par les armées du III<sup>e</sup> Reich constitua la seconde étape des opérations sur le Front de l'Ouest ouvert par les Allemands à la suite de l'invasion de la Norvège et du Danemark. Cette opération militaire sera souvent rattachée à la Campagne de France qui suivra directement celle de Belgique. Cet épisode de la guerre a suscité un intérêt certains auprès des historiens de la Seconde Guerre mondiale, notamment auprès des spécialistes de l'Histoire militaire. Au sujet de cette Bataille de France, l'ouvrage de Pierre Rocolle constitue un outil de référence sur cette période s'étalant du 10 mai au 25 juin 1940<sup>15</sup>, bien que centré principalement sur la défaite française. L'ouvrage, *1940. Pleins feux sur un désastre* de l'ancien directeur du CEGESOMA Jean Vanwelkenhuyzen<sup>16</sup> constitue également une référence sur le sujet. Il y fait l'étalage du grand échec militaire et politique fut la Campagne de France. Sur un ton très critique, il y analyse point par point les différentes causes de la grande débâcle des armées alliées qui aura une influence notable sur le déroulé de la fuite des millions de réfugiés. Autour de la Belgique en guerre, l'ouvrage, *La Belgique et la Seconde Guerre Mondiale*, de l'Historien militaire Luc De Vos<sup>17</sup> est également à retenir pour comprendre les enjeux liés à l'avant-guerre et à la préparation de la Belgique à entrer dans le combat. Autour des combats spécifiques au sol belge, l'ouvrage de Bruno Chaix *En mai 1940, Fallait-il entrer en Belgique ?*<sup>18</sup> offre une présentation purement militaire et stratégique des opérations allemandes en Belgique. L'auteur, général de division, utilise ses connaissances militaires acquises durant sa carrière pour présenter une vision particulièrement technique des événements. Il s'adonnera à une analyse des forces en présence et de leurs stratégies respectives. Il démontrera notamment les raisons qui ont permis aux armées d'Hitler de rapidement prendre le dessus sur les armées belges et alliées, et par conséquent de forcer de nombreux Belges à l'exil. A propos de cette campagne des 18 jours, se pencher sur le travail d'Alain Leclercq permet d'obtenir une vision plus intermédiaire entre histoire militaire et civile. Dans son livre *1940, 18 jours de résistance en Belgique*<sup>19</sup>, l'auteur développe, en détail, chaque jour de cette campagne belge et aborde les conséquences militaires

---

<sup>15</sup> ROCOLLE P., *La guerre de 1940 : La défaite, 10 mai-25 juin*, Paris, Armand Colin, 1990.

<sup>16</sup> VANWELKENHUYZEN J., *1940. Pleins feux sur un désastre*, Bruxelles, Racine, 1997.

<sup>17</sup> DE VOS L., *La Belgique et la Seconde Guerre Mondiale*, Bruxelles, Racine, 2004.

<sup>18</sup> CHAIX B., *En mai 1940, Fallait-il entrer en Belgique ? Décisions stratégiques et plans opérationnels de la campagne de France*, Paris, Economica, 2015.

<sup>19</sup> LECLERCQ A., *1940, 18 jours de résistance en Belgique*, Waterloo, Jourdan, 2020.

et civiles de l'avance de la *Wehrmacht* en Belgique. Enfin, la collection *Jours de guerre* dirigée par Francis Balace, ancien directeur du CEGES, offre un panorama détaillé et varié d'informations sur la Belgique en guerre. Il a notamment consacré un numéro au sujet spécifique de la campagne des dix-huit jours.<sup>20</sup> Ce numéro, constitué d'articles écrits par différents historiens, présente l'avantage d'offrir une variété d'informations tant écrites qu'iconographiques. Ces ouvrages sont également relativement courts, ce qui condense l'information et nous offre l'essentiel de ce qu'il y a à savoir en un nombre de pages limité.

### *La Belgique occupée*

L'Occupation de la Belgique a bénéficié d'une historiographie relativement fournie. Le premier ouvrage de référence paru au sujet de l'an 40 et du début de l'Occupation est signé par Jules Gérard-Libois et José Gotovitch.<sup>21</sup> Les deux premières parties de l'ouvrage sont consacrées à la Belgique d'avant-guerre et à la campagne des dix-huit jours. Dans ce chapitre sur la campagne des dix-huit jours, l'exode est mentionné et brièvement expliqué. On y retrouve donc des éléments d'Histoire militaire, politique mais aussi certains premiers éléments d'Histoire civile. Le thème principal du livre, qui sera évoqué dans la troisième partie de ce travail, est la mise en place de l'Occupation et de ses premières conséquences sur la vie des civils belges. Cet ouvrage est intéressant dans le cadre de ce travail car il évoque l'année 1940 dans les détails et les premiers impacts vécus par les populations civiles belges. Au sujet de l'Occupation durant l'ensemble de la guerre, l'ouvrage d'Etienne Verhoeyen apparaît comme un incontournable.<sup>22</sup> Paul Struye évoque une autre thématique intéressante dans son étude sur *L'évolution du sentiment public en Belgique sous l'Occupation allemande*<sup>23</sup>, celle des mentalités sous l'Occupation. Ce sujet est doublement intéressant, car il permet de comprendre le ressenti des populations occupées aux périodes qui nous intéressent mais également parce qu'il adopte une approche similaire à la nôtre. Les sentiments décrits demeurent dans le registre de l'intime. Pour rédiger son travail, Struye s'est employé à aller recueillir ses informations à la source de l'intimité : à la fois dans ses propres expériences de civil subissant l'Occupation mais également

---

<sup>20</sup> BALACE F. (dir.), *Les dix-huit jours*, coll. Jours de guerre, vol. 2, Bruxelles, Crédit Communal, 1990.

<sup>21</sup> GÉRARD-LIBOIS J. et GOTOVITCH J., *L'an 40, La Belgique Occupée*, Bruxelles, CRISP, 1971.

<sup>22</sup> VERHOEYEN E., *La Belgique occupée : de l'an 40 à la Libération*, Bruxelles, De Boeck, 1994.

<sup>23</sup> STRUYE P., *L'évolution du sentiment public en Belgique sous l'Occupation allemande*, Bruxelles, Éditions Lumière, 1945.

auprès de son entourage. Pour s'assurer de l'authenticité et de la proximité des faits avancés avec la réalité, l'auteur veilla à rassembler tous ces échantillons et à les publier dès la fin du conflit. Dans le cadre de notre étude, cet ouvrage présente comme principale richesse de comprendre le vécu des populations belges restées en Belgique, et n'ayant donc pas opté pour la voie de l'exode.

### *L'exode*

L'exode des populations ouest-européennes occupe une place relativement limitée au sein de l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale en regard de l'impact et de l'ampleur que prit cet épisode. En matière d'ouvrages de synthèse majeurs, quatre sont à relever, dont trois furent écrits par des historiens français en ayant la France comme objet d'étude principal. Chronologiquement, le premier d'entre eux parut en 1957 et fut l'œuvre de Jean Vidalenc, premier historien francophone à consacrer un ouvrage entier de cette ampleur sur l'exode.<sup>24</sup> Son étude demeure relativement technique et adopte un plan construit selon un découpage géographique suivant les progressions des déplacés. La dimension sociale et émotionnelle y reste quelque peu négligée. Toutefois, il a eu recours à des sources personnelles d'anciens réfugiés notamment par le biais de questionnaires ou de témoignages, écrits ou oraux. Cet ouvrage reste néanmoins important et riche, notamment de par sa date de parution proche de la fin de la guerre. Par après, ce fut un vide de près de 50 ans sans aucune publication majeure à ce sujet en France. Ce n'est qu'en 2003 que l'exode retrouva une place importante dans une publication. Cet ouvrage, écrit par Pierre Miquel, apparaît telle une fresque sur l'exode<sup>25</sup> en détaillant les différentes étapes de l'exode traversé par ceux qui l'ont vécu. Bien qu'il soit écrit par un auteur français, l'ouvrage consacre un chapitre entier à « *la panique en Belgique* » où il décrit les débuts de l'exode dans nos régions. Pierre Miquel a également eu recours à l'intime pour réaliser son travail en requérant abondamment à des témoignages directs individuels de rescapés de l'exode. Malgré tout, les lignes du livre de Miquel sont surtout d'ordre descriptif, en détaillant les spécificités techniques de l'expérience d'un réfugié et du processus de son exil. Ceci, au contraire de l'étude exhaustive d'Éric Alary qui paraîtra en 2010.<sup>26</sup> Cette dernière, d'une ampleur comparable à celle parue sept ans plus tôt, se différencie par les sujets qu'elle

---

<sup>24</sup> VIDALENC J., *L'exode de mai-juin 1940*, Paris, PUF, 1957.

<sup>25</sup> Tels sont les mots employés par l'auteur. Voir MIQUEL P., *L'Exode. 10 mai – 20 juin 1940*, Paris, Plon, 2003.

<sup>26</sup> ALARY E., *L'Exode. Un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010.

traite. Les aspects techniques sont encore une fois largement évoqués. Cependant l'ouvrage consacre une place conséquente à des questions plus singulières, plus intimes autour de l'exode. L'expérience des exilés, leurs ressentis, ont éveillé un intérêt certain chez l'auteur. Toutefois, les pages spécifiquement consacrées à l'exode des Belges sont d'un nombre plus restreint que dans l'ouvrage de Miquel. Pour chacun de ces trois travaux réalisés par des Français et principalement centrés sur le cas de la France, l'intérêt pour notre étude demeure réel. La France ayant été la principale terre d'accueil des réfugiés belges fuyant leur pays, la majeure partie de leur expérience s'est déroulée en ces terres. De plus, rapidement après avoir passé la frontière, déplacés belges et français se sont mêlés pour ne former qu'un seul et même flot de réfugiés se dirigeant vers le Sud. De ce fait les deux expériences ne sont pas à distinguer outre mesure et peuvent être étudiées ensemble. En ce qui concerne notre pays, une seule monographie est parue et fait donc office d'incontournable. Elle est l'œuvre de l'historien spécialiste de la Seconde Guerre mondiale Jean Vanwelkenhuyzen en collaboration avec Jacques Dumont.<sup>27</sup> L'intérêt de cet ouvrage est qu'il consacre une grande partie de ses pages à la situation belge d'avant-guerre ainsi qu'au début de l'invasion allemande en s'appliquant à y lier les premiers mouvements d'exils entrepris par les Belges. Dans les chapitres suivants, les auteurs prennent soin de suivre les itinéraires de fuite les plus couramment empruntés par les populations belges ainsi que les différentes épreuves fréquemment vécues par celles-ci. Une nouvelle fois, cette étude allie histoire militaire, politique et sociale ce qui offre un intérêt certain pour notre travail. Une autre richesse de cet ouvrage est sa méthodologie qui se trouve détaillée dans ses avant-propos.<sup>28</sup> Jean Vanwelkenhuyzen y situe les origines de cette étude dans les années 1970. Au départ, il y eut un constat : il n'existait aucun travail majeur consacré à l'Exode des Belges en 1940. Acteurs de cette discussion, Maurice Arnould, professeur à l'Université libre de Bruxelles, et Dina Doms, alors Chef du Centre de Production R.T.B.<sup>29</sup> de Bruxelles, sont tous deux historiens et s'accordèrent sur la mise sur pied d'une émission radiophonique au sujet de ce grand mouvement de populations vécu par les Belges près de 35 ans plus tôt à l'époque. Est alors apparue la question des sources d'informations nécessaires à l'écriture de ces émissions. Comme l'explique Vanwelkenhuyzen, l'exode représente l'archétype du chaos, le summum de la désorganisation. Ce désordre total ne facilite pas la production de documents officiels ou

---

<sup>27</sup> VANWELKENHUYZEN J. et DUMONT J., 1940. *Le Grand Exode*, Bruxelles, RTBF éditions, 1983.

<sup>28</sup> *Op. cit.* p. 7-12.

<sup>29</sup> En référence à Radio-télévision Belge, ancien nom du principal média public francophone aujourd'hui connu sous l'acronyme RTBF.

voués à être exploités des décennies plus tard. Pour l'historien, il faudra trouver une autre voie d'accès pour pénétrer la problématique. Pour ce faire, l'auteur aura recours à l'intime, aux sources d'informations spontanées et personnelles. Grâce à la collaboration de la R.T.B., il parviendra à diffuser largement un avis de recherche pour retrouver toutes sortes de notes, photos, carnets intimes et bien d'autres sources singulières traitant de l'exode. Son appel sera entendu et de nombreuses pièces lui parviendront. Celles-ci sont aujourd'hui conservées au CEGESOMA. Cette émission sera diffusée en plusieurs épisodes et celles-ci donneront finalement lieu à la publication de l'ouvrage de référence de Vanwelkenhuyzen. Nous comprenons dès lors tout de suite la richesse de ce travail qui a lui aussi eu recours à des genres de sources sortant de l'ordinaire pour étudier le phénomène. Cette méthode, proche de la nôtre, constituera une source d'inspiration historiographique et méthodologique non négligeable pour notre travail. Le recours aux journaux personnels est fréquent et visible dans son travail. Cependant, l'approche et la thèse de Vanwelkenhuyzen sont assez éloignée des objectifs de ce travail. Bien que l'intime et les journaux personnels semblent occuper une partie importante de son travail, la question des émotions n'est pas, à proprement parlé, traitée dans son ouvrage. Son propos reste majoritairement axé sur les enjeux politiques et organisationnels de l'exode en ne laissant que peu de place à la question de l'intime et de l'affect. Sa date de parution relativement éloignée constitue elle aussi une limite quant à son utilisation.

Toujours à propos de l'exode des Belges, d'autres articles y sont consacrés comme celui signé par José Gotovitch, *L'exode de Belgique*<sup>30</sup>, traitant de manière non-exhaustive des particularités et des caractéristiques de cet épisode. Son approche ressemble davantage à celle envisagée pour la présente étude. La question de l'expérience des civils occupera une place conséquente dans son travail. Les derniers paragraphes seront d'ailleurs consacrés aux impacts émotionnels qu'auront eu les ces longues semaines d'exode sur ceux qui l'ont vécu.

### ***L'histoire des émotions et les émotions en temps de guerre***

L'histoire des émotions est une discipline institutionnalisée depuis peu tant sa construction a été lente et semée d'embûches. De nombreux scientifiques s'accordent pour dire que le point de bascule de l'Histoire des émotions intervient en 1941 lorsque Lucien Febvre appelle dans un

---

<sup>30</sup> GOTOVITCH, J., *L'exode de Belgique*, dans MARTENS S., et PRAUSER S., *La guerre de 1940 : Se battre, subir, se souvenir*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014, p. 103-110.

de ses articles, paru dans la revue des *Annales*, à concevoir l'histoire des affects comme une discipline à part entière et digne d'intérêt.<sup>31</sup> La fin du XXe et le début du XXIe virent la discipline se développer via la publication de nombreux ouvrages et articles. Parmi ceux qui pourraient nous intéresser pour ce travail, il y a tout d'abord le grand ouvrage de synthèse en trois tomes, dirigé par Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello et paru en 2017 : *Histoire des émotions*. Le troisième tome, consacré à la période allant de la fin du XIXe siècle à nos jours nous intéressera particulièrement.<sup>32</sup> Il comprend notamment deux chapitres intitulés *Apocalypses de la guerre*<sup>33</sup> et *Des murs et des larmes : réfugiés, déplacés, migrants*<sup>34</sup> qui traitent spécifiquement des émotions en temps de guerre et celles relatives aux exils de populations. A propos des émotions durant l'exode l'article d'Hervé Guillemain est à retenir pour son analyse sur les troubles psychologiques causés par des événements majeurs du conflit, notamment l'exode.<sup>35</sup> Bernard Rimé, professeur de Psychologie regrette lui sans son ouvrage *le partage social des émotions*<sup>36</sup> que les guerres ne soient que trop peu traitées sous l'angle des chocs émotionnels qu'elles provoquent. Son étude fait d'ailleurs figure d'incontournable dans le cadre d'un travail sur les émotions et leur partage font écho à la problématique que nous traitons. Il s'interroge notamment sur la façon de communiquer ses émotions mais aussi sur les émotions gardées intimes.

### *L'écriture intime*

L'écriture de l'intime a donné lieu à différentes publications. En termes de monographie nous allons tout d'abord retenir le travail de Philippe Lejeune et Catherine Bogaert<sup>37</sup> qui offre un aperçu analytique mais surtout historique de la pratique. Nous pouvons y déceler les différentes évolutions et coutumes de ce genre d'écriture. Pour une approche plus globale du genre, la monographie de Michèle Leleu est également à retenir.<sup>38</sup> Son travail propose un éventail

---

<sup>31</sup> FEBVRE L., *La sensibilité et l'histoire: Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ?*, dans *Annales d'histoire sociale (1939-1941)*, T. 3, N° ½, 1941, p. 5-20.

<sup>32</sup> CORBIN A., COURTINE J.-J. et VIGARELLO G. (dir.), *Histoire des émotions*, T.3 : *De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2017.

<sup>33</sup> AUDOUIN-ROUZEAU S., *Apocalypses de la guerre* dans *Ibid.*, p. 213-229.

<sup>34</sup> PERALDI M., *Des murs et des larmes : réfugiés, déplacés, migrants* dans *Op. cit.*, p. 267-285.

<sup>35</sup> GUILLEMAIN H., *La psychose est-elle le fruit de l'Histoire ? À propos de la crise de septembre 1938 et de l'exode de mai-juin 1940*, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 257, no. 1, 2015, pp. 37-52.

<sup>36</sup> RIMÉ B., *Le partage social des émotions*. Paris, PUF, 2009, p. 252-253.

<sup>37</sup> BOGAERT C et LEJEUNE Ph., *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006.

<sup>38</sup> LELEU M., *Les journaux intimes*, Paris, PUF, 1952, p. 5-12.

d'analyses profondes sur ce qui est et ce qui n'est pas un journal intime, les particularités du genre et présente différentes classifications à partir de ses analyses. A propos de l'écriture de l'intime en guerre, peu de travaux ont été écrits. Il est toutefois à relever le mémoire de Master de Kelly Jusseret qui pose la question intéressante de la pratique de l'écriture intime en guerre.<sup>39</sup> Celui-ci se focalise sur l'écriture des femmes en guerre ce qui se raccorde avec notre approche centrée sur les civils en guerre. Son analyse approche d'avantage la pratique que le contenu des journaux qu'elle étudie, ce qui est intéressant pour compléter notre recherche centrée davantage sur le contenu de nos carnets.

## **2. Présentation des sources et des diaristes**

### *Les sources*

Comme énoncé plus tôt dans l'introduction, les journaux intimes constitueront notre principale source d'informations. Ce genre bien particulier renferme en lui un grand nombre de richesses pour l'historien, mais aussi certaines particularités dont celui-ci doit tenir compte pour effectuer un travail scientifique de qualité. Nous allons ici détailler les caractéristiques de ces sources d'un genre particulier, ceux qui les ont produites et les principaux éléments à prendre en considération pour la suite de notre étude.

Dix-neuf carnets ont été consultés pour réaliser ce travail. La quasi-totalité de ceux-ci proviennent du CEGESOMA qui possède une collection d'écrits de la Seconde Guerre. Parmi les 2608 entrées que contient l'inventaire<sup>40</sup>, toutes ne sont pas des journaux personnels et ne correspondent pas à une production évoquant l'exode ni même la guerre de 40. Il se trouve parmi celles-ci, une centaine d'entrées consacrées à un récit de l'exode. Cependant une sélection a dû être opérée afin de ne conserver que les numéros les plus pertinents pour notre recherche. Cette sélection sera détaillée dans le chapitre suivant, consacré à la présentation de notre méthode de travail. Les dix-neuf sources que nous avons décidé de retenir de cet inventaire possèdent un point commun, celui d'être toutes destinées à Jean Vanwelkenhuyzen

---

<sup>39</sup> JUSSERET K., *Un genre littéraire en question : le journal intime durant la seconde guerre mondiale. Des femmes écrivent le conflit*. Mémoire de Master inédit en Langue et Lettres romanes (promoteur ZANONE D.), Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2011.

<sup>40</sup> Pour accéder à cet inventaire voir [https://www.cegesoma.be/docs/Invent/AB\\_Lijst.pdf](https://www.cegesoma.be/docs/Invent/AB_Lijst.pdf).

lorsque celui-ci était en train de préparer l'émission radiophonique que nous avons évoquée précédemment. Lorsqu'il reçut les exemplaires de tous ceux qui avaient répondu à son appel, il prit le soin de les léguer au centre qu'il présidait alors pour qu'ils puissent être conservés correctement et servir à la postérité. Cette entreprise de Vanwelkenhuyzen a grandement facilité notre recherche des sources, le gros du travail de fouille ayant été réalisé près de 50 ans auparavant. Ces carnets sont donc conservés au centre dans le même état que lorsqu'ils ont furent reçus à l'époque. Les sources recueillies par l'historien étaient également souvent accompagnées d'une note explicative des auteurs détaillant et contextualisant quelque peu les lignes qui suivent.<sup>41</sup> Les informations que l'on peut y retrouver sont diverses. Certaines sont significative pour notre travail. Nous pouvons y retrouver, par exemple, les mentions des noms complets des diaristes, leur adresse<sup>42</sup>, leur profession, leur âge au moment des faits, certains compléments d'information le contexte de production de leur écrit ou encore des précautions d'usage. Certains s'excusent, par exemple, aussi pour leur plume d'époque, pour le vocabulaire enfantin employé alors, pour le manque de soin de leur journal ou pour son mauvais état de conservation. En réponse à ces cas de figure, certains de nos auteurs prirent la liberté de retravailler leurs écrits originaux avant les transmettre à la R.T.B., que ce soit en dactylographiant leurs textes manuscrits ou en ajoutant *a posteriori* des informations non écrites alors. Ces ajouts représentent une richesse mais engendre également un point d'attention à prendre en compte. Ces compléments permettent une connaissance et une compréhension approfondie des lignes du récit qui sont bénéfiques à notre recherche. Cependant, ils altèrent l'authenticité de l'écrit original au travers d'éléments sortis de la plume du diariste près de 35 ans après les faits et donc potentiellement différents de la réalité.

Sept de nos carnets sont manuscrits et originaux de l'époque, les treize autres ont été retranscrits à la machine à écrire pour garantir à l'historien et aux journalistes travaillant sur le projet des sources plus aisément exploitables. Chaque version possède son lot d'avantages et d'inconvénients. La richesse des manuscrits originaux est qu'ils nous garantissent une authenticité certaine de par leur contemporanéité avec les faits. Cependant, ils sont parfois détériorés par le temps ou difficilement lisibles de par leur contexte d'écriture périlleux. Les

---

<sup>41</sup> Voir annexe n°1.

<sup>42</sup> Il faut toutefois veiller à ce que l'adresse du diariste au moment d'envoyer son carnet en 1974 est bien celle qu'il possédait au moment des faits.

retranscriptions dactylographiées sont, quant à elles, mieux conservées donc plus facile à exploiter. Le risque de rencontrer des lignes illisibles ou des carnets abimés par le temps est moindre. Le carnet de Madame Delaunoy en est un bon exemple lorsqu'elle prévient dans sa note introductive :

*« J'ai préféré dactylographier le texte de mon carnet de notes pour que ce soit plus clair à la lecture car il était écrit d'une main enfantine, je n'avais qu'11 ans à l'époque ».*<sup>43</sup>

Toutefois, il faut garder à l'esprit qu'une altération de l'authenticité des écrits n'est pas à exclure du fait de leur réécriture. Un diariste se replongeant dans ses notes 30 ans plus tard pour les retranscrire afin de les envoyer à un historien pour une émission radiophonique peut être tenté de modifier quelques lignes de son récit afin de le rendre plus compréhensible et digne d'être exploité pour un travail scientifique et médiatique. C'est notamment le cas pour les personnes ayant rédigé leur carnet étant enfants.

Un de nos carnets n'est, lui, pas issu des collections du CEGESOMA, c'est celui de Paul Hymans édité et paru en 2022.<sup>44</sup> L'histoire de cet ouvrage édité mérite également que l'on s'y attarde. Il fut publié par Merry Hermanus, figure importante de la politique bruxelloise entre la fin des années 70 et le début des années 2000.<sup>45</sup> Un jour, en 2020, il découvrit dans sa boîte aux lettres une enveloppe contenant *« quatre liasses de feuilles jaunies, encre brunie par le temps, écriture large, fluide, élégante, lisibilité du temps des plumes sergent-major »*<sup>46</sup>

En s'y plongeant, Hermanus découvrit qu'il s'agissait en réalité des notes rédigées par Paul Hymans lors de son exode en France en 1940. Une fois ces papiers entre ses mains et conscient de sa richesse historique, l'homme politique, qui a également mené une carrière d'écrivain, décide de les publier. Dans son ouvrage de 169 pages, Hermanus prend soin de retranscrire les 93 pages du récit de Paul Hymans, l'entrecoupant d'éléments de précisions ou d'explications au fur et à mesure des épisodes racontés par l'ancien ministre d'État. Il s'agit donc ici d'une

---

<sup>43</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Delaunoy, n° AB 462, *« Exode de 1940 : journal »*, 1940., notes ultérieures accompagnant le journal.

<sup>44</sup> HERMANUS M. *Paul Hymans, Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente*, Bruxelles, Belgobelge, 2022.

<sup>45</sup> Pour en connaître davantage, consulter : <<https://hermanusinfo.wordpress.com/about/>>

<sup>46</sup> *Op. cit.* p. 9.

source éditée, très intéressante à exploiter pour notre travail de par sa fidélité et ses éléments de contextes ajoutés par l'auteur. Son intérêt est notamment lié à la particularité de la position de Paul Hymans, ancien ministre et ministre d'État. Son expérience de la guerre précédente vécue en tant que ministre, le replaça au cœur des grandes décisions du gouvernement Pierlot et l'amena finalement à prendre la route à ses côtés pour un exode bien différent de celui vécu par le reste de la population.

Poursuivons la présentation des sources en évoquant la période couverte par nos carnets. Tout d'abord, il apparaît que la totalité des carnets que nous avons eu entre nos mains se cantonne à la période de l'exode. Cette durée est cependant à nuancer car elle ne possède évidemment pas de bornes précises. Pour certains diaristes, cette période a duré plusieurs mois tandis que pour d'autres, elle s'arrêtera après quelques jours. Ce qu'il faut simplement en retenir, c'est que les diaristes ont pour la plupart cessé de tenir leur journal à jour une fois rentrés chez eux. Il est toutefois possible que certains diaristes aient continué leurs récits une fois revenus de leur exode, mais qu'ils n'aient pas jugé nécessaire de les envoyer à Vanwelkenhuyzen, ce dernier n'ayant demandé que des écrits traitant de la période de l'exode lui-même. Un cas particulier est celui de Paul Hymans qui ne rentrera jamais de son exode et dont l'édition des notes s'arrête au moment de l'armistice entre la France et l'Allemagne. La fin de son écriture ne correspond donc ni à son retour d'exode, ni à sa mort survenue en mars 1941. Nous n'avons pas d'informations sur l'éventuelle suite de son récit dans l'ouvrage d'Hermanus. Les journaux s'arrêtent donc entre le 26 mai 1940 pour le plus court et le 10 septembre 1940 pour le plus long. Pour ce qui est du début de l'écriture il correspond, pour beaucoup, à quelques jours près, au début de la guerre dans notre pays. Aucun de nos diaristes n'a commencé son écriture avant le début de la guerre. Dix-sept d'entre eux ont débuté leur journal le 10 mai, jour de l'invasion allemande. Les trois autres l'ont commencé le 14, le 15 et le 18 mai. La durée moyenne de couverture par les diaristes est donc de 68 jours, soit un peu plus de deux mois avec un minimum à 9 jours et un maximum à 140 jours. Cette variation de la durée couverte par les journaux implique également des nombres de pages différents, bien que les deux réalités ne soient pas systématiquement corrélées. Notre journal le plus court tient en cinq pages, tandis que le plus fourni en comporte 93. La moyenne de nos carnets est de 22 pages. Il faut toutefois tenir compte du format de papier utilisé par les diaristes pour mettre leurs émotions par écrits. Certains

carnets sont de formats relativement réduits, tandis que d'autres ont été retranscrits sur des feuilles de format A4.

A propos de la langue d'écriture enfin, l'intégralité de nos carnets intimes a été rédigé en français, ce qui a facilité leur compréhension.

### *Les diaristes*

Dans notre étude des journaux personnels, les diaristes sont au cœur de nos attentions. Ce sont leurs émotions, leur vécu, leur plume qui sont les sources de toutes nos investigations. Afin de percevoir la profondeur de leurs propos, il est important de prendre en compte les particularités de chacun d'entre eux. Nous sommes donc allés à la rencontre de dix-neuf diaristes pour ce travail, dix-neuf personnes à l'histoire singulière et pourtant si proche de leurs semblables. Celles des Belges subitement plongés dans l'horreur de la guerre un jour de mai 1940 et jetés sur les routes de l'exil pour échapper aux dangers. Connaître les diaristes n'est pas une tâche facile. Leurs écrits n'ayant pas été produits dans une optique de diffusion, la totalité des informations les concernant ne ressortent pas explicitement. Cependant, certaines sources permettent de compléter ces informations. Par ailleurs, il est possible de lire entre les lignes, de percevoir les informations au détour d'une phrase anodine. De plus, comme nous l'avons expliqué plus haut, certains carnets sont conservés accompagnés d'une petite notice rédigée *a posteriori* par leur auteur recelant des informations supplémentaires sur eux-mêmes et sur leur exode. Ces informations sont donc précieuses et permettent une connaissance plus précise des diaristes. Malgré tout, la connaissance que nous avons d'eux restera quelque peu partielle sur différents aspects.

Ce travail nous a tout d'abord permis de comprendre que huit de nos diaristes étaient des femmes, contre douze hommes. Aucune tendance claire ne semble donc se dégager à ce niveau-là. Nous verrons toutefois plus tard dans ce travail que le sexe peut avoir un impact sur la décision ou non de prendre la route.

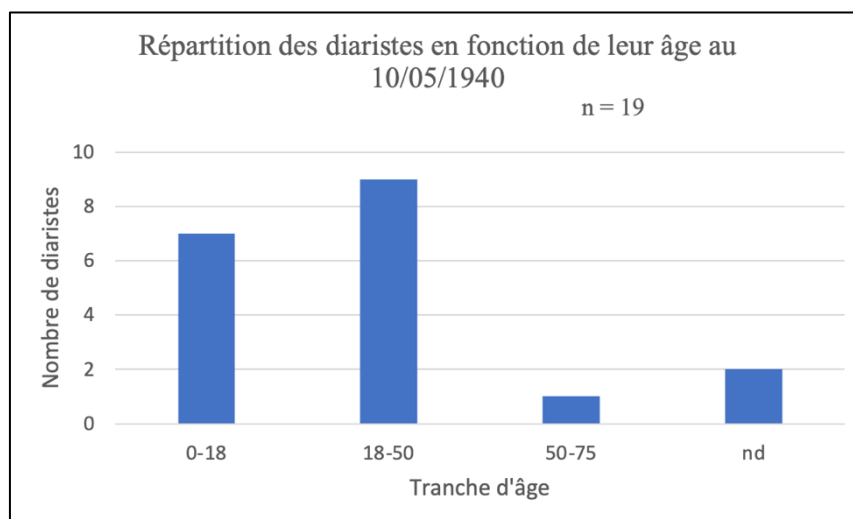
L'âge exact de tous nos diariste est par contre une donnée plus difficile à cerner. Pour onze d'entre eux, il a été possible de déterminer leur âge. Celui-ci se situe entre 7 et 75 ans pour une moyenne de 23 ans. C'est donc une moyenne relativement basse, mais elle peut s'expliquer par le nombre important d'enfants parmi nos auteurs. Six diaristes sur les onze dont nous connaissons l'âge exact avaient moins de 18 ans le 10 mai 1940. Si le taux d'enfants est si élevé,

c'est sans doute que leur âge était particulièrement propice à la tenue d'un carnet. Tandis que leurs parents portaient toute la responsabilité de la survie de la famille en se souciant du transport, de l'approvisionnement, de l'hébergement, etc., les esprits enfantins étaient, quant à eux, sans doute moins occupés et donc plus disponibles pour l'écriture d'un journal d'exode. La tenue d'un journal par un enfant peut être également issue d'un désir parental de voir ses enfants occupés et donc distraits des différents tracas de la réalité.

Pour les neuf autres diaristes il n'a donc pas été possible de déterminer leur âge précis. Cependant, des indices présents dans leur notes nous permettent de l'évaluer. L'un d'entre eux paraît être lui aussi un enfant, un autre semble être un jeune adulte tout juste marié, trois autres sont des adultes avec des enfants à charge, ce qui nous laisse légitimement penser qu'ils ont entre 25 et 50 ans. C'est également le cas pour une autre de nos diaristes, qui part en exode en compagnie de sa mère, ce qui laisse également penser à un âge situé dans la même tranche. Pour les trois autres cependant, il est impossible de déterminer un âge précis. Nous pouvons cependant affirmer avec certitude qu'ils ne sont pas enfants.

L'absence de personnes d'un âge avancé est donc à remarquer et peut s'expliquer par la dureté physique et psychologique d'une entreprise telle que l'exode. Cependant toutes les tranches âges ont bien été concernées par cet épisode de l'exode, nous le verrons.

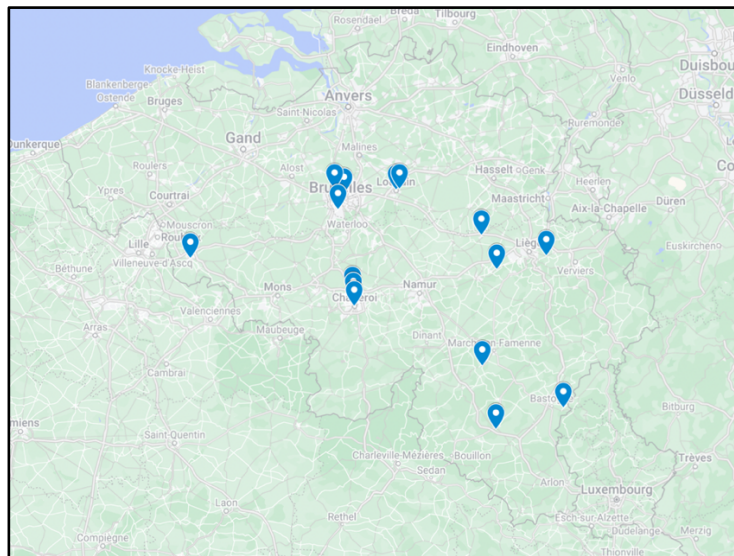
**Tableau n°1 : répartition des diaristes en fonction de leur âge au 10/05/1940**



En ce qui concerne l'origine géographique, nous observons une diversité assez large chez nos diaristes. La répartition entre milieu urbain et rural est assez égale. Onze d'entre eux sont

originaires de l'agglomération bruxelloise. Huit d'entre eux sont d'origine louvaniste ou tournaisienne et les trois autres diaristes de milieu urbain provenant de la région carolorégienne. Les neuf autres diaristes sont originaires de régions plus rurales, en Wallonie pour huit d'entre eux, des environs de Louvain pour la dernière. La situation géographique a un réel impact sur l'appréhension du début de la guerre. Les personnes vivant à proximité de la frontière allemande se sentiront menacés d'autant plus rapidement qu'une personne établie à Tournai. Une personne vivant à proximité d'un point militaire stratégique peut également se retrouver face aux mêmes inquiétudes. Il peut s'agir d'un fort, d'une gare, d'un fleuve. Pour ces personnes, la question du départ ou non sur les chemins de l'exode se pose d'autant plus rapidement.

**Tableau n°2 : localisation des domiciles des diaristes au 10/05/1940<sup>47</sup>**



A propos des situations de vie, elles sont variables en fonction des diaristes. Tout d'abord d'un point de vue familial, nous sommes en capacité d'affirmer que huit des diaristes adultes sont mariés et sept d'entre eux ont des enfants. La question ne se pose pas pour les sept diaristes mineurs. Deux diaristes sont célibataires tandis que la situation est indéterminée pour les trois derniers. En ce qui concerne les situations socio-économiques, certains indices nous permettent de situer certains de nos auteurs. Trois d'entre eux jouissent d'une situation matérielle favorable, en témoigne leur profession de juge, médecin et surtout ministre d'État dans le cas

<sup>47</sup> Les diaristes résidant dans les mêmes villes sont représentés par le même point.

de Paul Hymans. La seule autre profession connue est celle de madame Mercier, secrétaire dans une entreprise à Louvain. D'autres éléments trahissent une situation privilégiée comme l'accès à une voiture personnelle pour fuir les combats. Dix de nos diaristes profiteront de ce moyen de transport pour s'en aller. Le recours des autres diaristes à d'autres moyens de transport révèle une situation matérielle plus précaire. Une situation socio-économique favorable constitue évidemment un atout dans une telle situation. La route de l'exode est longue, coûteuse et pénible. Une bonne situation permet d'alléger quelque peu la peine, que ce soit par le bénéfice d'un moyen de transport confortable, de certains hôtels, de ravitaillements plus complets,...

**Tableau n°3 : tableau récapitulatif de présentation des diaristes**

<b>Nom</b>	<b>Prénom</b>	<b>Âge</b>	<b>Sexe</b>	<b>Profession</b>	<b>Domicile</b>	<b>Voiture</b>
Darms		16	F	Enfant	Bruxelles	Non
Dejardin	Nicolas		H		Fléron	Oui
Delaunoy		11	F	Enfant	Kessel-Lo	Non
Devyver	Jean		H		Bruxelles	Oui
Gay	Marie-Jeanne	7	F	Enfant	Gosselies	Oui
Heuvelmans			F		Schaerbeek	Oui
Hilgers	Gilbert	17	H	Enfant	Wardin	Non
Hinsekamp	Maurice		H	Enfant	Bruxelles	Oui
Hymans	Paul	75	H	Ministre d'état	Bruxelles	Oui
Lion	Marie-Thérèse		F		Jemelle	Non
Martin		40	F		Charleroi	Oui
Mercier		42	F	Secrétaire	Louvain	Non
Mouzon	Raymond	11	H	Enfant	Neuvillers	Non
Polak			H	Médecin	Uccle	Oui
Renier	Victor		H		Wareme	Non
Simon		8	H	Enfant	Tournai	Non
Trocquay	Jean-Raoul		H		Hemalle s/ Huy	Non
Vergeyle	Augustine		F		Jette	Oui
Vermer	Hans	30	H		Jumet	Non
Wolf	Max	34	H	Juge	Bruxelles	Oui

### **3. Méthode de travail**

L'écriture de ce travail a suivi une méthode constituée de différentes étapes successives. Tout d'abord il fut question de fixer les limites de notre recherche afin d'opérer une sélection précise de nos journaux intimes. La collection des journaux intimes conservés au CEGESOMA s'est avérée riche et variée. Pour en extraire les exemplaires pertinents, différents critères ont été

établis. Tout d'abord, la langue d'écriture a été l'un de ces éléments décisifs. Dans l'optique de se plonger dans l'intime de nos diaristes, il a semblé primordial de pouvoir saisir le sens et les nuances exactes de chaque ligne. C'est pourquoi l'ensemble des carnets sélectionnés a été rédigé en français. La provenance géographique n'a par contre pas constitué un critère de sélection ce qui nous a offert une variété intéressante de profils. Deux autres points d'attention ont par contre eu une influence sur notre sélection.

Tout d'abord la nature du texte a été étudiée afin de ne garder que les journaux nous garantissant une authenticité et une fiabilité la plus grande possible. Certains textes ont en effet été écrits plusieurs années après les événements et revêtent davantage les caractéristiques de récits de mémoires. Journaux et mémoires sont deux genres bien distincts qu'il s'agit de différencier pour comprendre ce choix. Philippe Lejeune et Catherine Bogaert nous rappellent, dans leur étude consacrée au journal intime, que la caractéristique principale du genre est qu'il correspond à une écriture au jour le jour. Le journal est lié à une date, à un moment présent. Il est aussi une trace, un écrit voué à fixer un instant bien précis sur le papier. Enfin, les auteurs rappellent l'intimité qu'a adopté le genre au fil de l'histoire, ce qui nous intéresse particulièrement dans ce travail.<sup>48</sup> Le genre des mémoires ne correspond pas en tous points à ces caractéristiques. La principale différence entre les deux genres est leur contexte d'écriture respectif. Les mémoires sont des écrits réalisés *ex post facto*, après les événements traités. Le récit est ainsi raconté sous l'emprise d'une double influence : celle de l'actualité et celle de l'effort de remémoration.<sup>49</sup> Les écrits de mémoires sont également voués à être lus et donc la dimension intime apparaît ici comme secondaire par rapport aux journaux que nous allons consulter. De ce fait, il n'est pas pertinent pour notre recherche de retenir les récits de mémoires. L'étude de l'intime et des émotions requiert des sources au plus près du réel, de l'authentique. N'ont donc été retenus que les journaux ayant été écrits à l'époque des faits, ou à une époque assez proche.<sup>50</sup>

Une autre distinction qui a été prise en compte au moment de la sélection de notre corpus, c'est le statut de nos diaristes. Notre travail a pour intention d'étudier les expériences d'exode des

---

<sup>48</sup> BOGAERT C et LEJEUNE Ph., *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006, p. 22-24.

<sup>49</sup> JEANNELLE J.-L., *Écrire ses mémoires au XXe siècle. Déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, 2008. p. 15.

<sup>50</sup> Une souplesse a en effet été accordée aux journaux dont l'écriture a été réalisée peu de temps après le retour d'exode de leur auteur. Les faits relatés ont, s'ils ont été rapidement mis par écrits, de bonnes raisons d'être fidèles à la réalité de l'époque.

civils exclusivement. Cette intention exclut donc quelques réalités. D'abord, les militaires ayant tenu des journaux intimes durant leur période de combat. Mais également les hommes âgés de 16 à 35 ans figurant sur les listes des C.R.A.B.<sup>51</sup> Ces hommes ont été appelés sous les drapeaux dès le début des hostilités sur notre territoire.<sup>52</sup> Pour eux, l'exode a également été une réalité mais celui-ci n'a pas été de la même nature que pour les personnes extérieures à cette catégorie. Tout d'abord parce que pour ces jeunes adultes, le départ n'a pas été un choix mais bien une obligation légale. De plus, les circonstances et péripéties de leur voyage auront sans cesse été dictées par les ordres militaires.<sup>53</sup> Cela distingue largement leur expérience de celles des réfugiés jetés sur les routes de l'exode de leur propre gré et se déplaçant au gré des opportunités du moment. C'est donc dans cette optique d'homogénéité et de limitation de notre objet d'étude à l'expérience des civils qu'il a été décidé d'écarter de notre *corpus* les récits des membres des C.R.A.B. .

Une fois nos différentes sources collectées, est venu le temps de l'exploitation de ces textes. Pour ce faire, nous avons créé différentes bases de données sur le logiciel LibreOffice afin d'y compiler les différentes informations pertinentes pour notre recherche. Un tableur était destiné à recueillir toutes les informations au sujet des journaux, de leurs auteurs et des données les plus factuelles de leur expérience de réfugié. Un autre tableur lui, avait pour objectif de répertorier l'ensemble des émotions rencontrées au travers des lignes de nos carnets. Au sein de ce tableur étaient ainsi collationnées les différentes spécificités de ces émotions afin de pouvoir ensuite les étudier de manière approfondie. Étaient ainsi précisés les acteurs de ces émotions, les pages où celles-ci étaient mentionnées, la nature de celles-ci, le contexte dans lequel elles ont été vécues, ainsi que la retranscription exacte des extraits dans lesquels elles sont exprimées afin de pouvoir rapidement y avoir accès pour notre travail d'analyse. Ces extraits seront fréquemment insérés dans le travail afin d'appuyer les différentes thèses développées. Ils seront retranscrits tels quels sans modification du texte ou de l'orthographe d'origine.

---

<sup>51</sup> Pour « centre de recrutement de l'Armée belge ».

<sup>52</sup> COLIGNON A., *Ordre de rejoindre: les '16-35 ans'*, dans *Jours de Guerre/Jours de défaite II*, Bruxelles, Crédit communal, 1991, p. 103.

<sup>53</sup> *Ibid.* p. 103-104.

# Chapitre 3 : écrire l'intime en exode

Nous avons vu, grâce au précédent chapitre, que ce travail se situait au confluent de différentes disciplines et concepts. Nous allons à présent étudier l'écriture intime en temps de guerre comme objet d'analyse unique. L'objectif de ce chapitre est de confronter les particularités de la pratique aux circonstances d'une guerre et ainsi comprendre la démarche de nos diaristes.

## 1. Les origines de la pratique

Les origines de l'écriture intime sont difficiles à situer précisément. L'Antiquité n'a sans doute pas été la période la plus propice à une telle pratique. L'écriture, d'abord, est une entreprise limitée par l'offre de support relativement faible, ou difficile d'accès. À l'origine inscrites sur des tablettes onéreuses et fragiles, les premières écritures n'étaient pas destinées à être produites en masse, ni pour des besoins aussi personnels que l'écriture de soi. Les papyrus et autres parchemins n'ont pas directement réglé cette problématique lors de leur apparition du fait de leur fragilité et de leur coût respectifs. Par conséquent, l'intime n'avait alors pas vocation à être consigné par écrit à cette époque. Lejeune et Bogaert dont nous avons déjà évoqué l'œuvre, nous rappellent qu'à l'Antiquité et au début du Moyen-Âge, les écrits se consomment avant tout oralement et en public ; des méthodes qui entrent en contradiction avec les fondements de l'intime.<sup>54</sup> La diffusion massive du papier au XIV<sup>e</sup> siècle a précipité la pratique de l'écriture dans une nouvelle ère. Il n'est désormais plus question de rationner son utilisation de supports et l'on peut envisager le papier comme un outil du quotidien. À partir de là, différents genres ont émergé et peuvent être rapprochés de la pratique du journal intime. Pour l'aspect régulier et chronologique de l'exercice, des écrits comme les journaux de voyages seront très répandus aux Temps Modernes, tout comme les chroniques historiques qui existaient déjà au Moyen-Âge. Pour l'aspect intime de l'écriture, nos auteurs recensent une série de pratiques pouvant s'y

---

<sup>54</sup> BOGAERT C et LEJEUNE Ph., *op. cit.*, p. 48.

rapprocher et existant depuis plusieurs siècles. Ils évoquent par exemple l'exercice de la « lettre à soi-même », pratiqué dès le XVIIIe siècle dans le but de mettre par écrit ses pensées et confidences.<sup>55</sup> D'autres pratiques encore plus intimes existaient également, comme les journaux spirituels, dialogues très profonds entre l'âme et Dieu. Ces textes sont toutefois assez rares et peu connus.<sup>56</sup> La forme la plus proche du journal intime, sous les traits qui nous intéressent ici, connaît une première existence majeure avec le journal de Pepys, journal écrit entre 1660 et 1669 par Samuel Pepys<sup>57</sup>, un bourgeois anglais proche des affaires du roi Charles II.<sup>58</sup> Le genre va connaître une expansion importante dès le XIXe siècle, période durant laquelle la tenue d'un journal va se faire une place au sein des mœurs.<sup>59</sup>

Le journal personnel, bien que genre à part entière, connaît plusieurs variétés en son sein. Michèle Leleu les classe en trois catégories bien distinctes : les journaux historiques, les journaux documentaires et les journaux personnels. Les journaux historiques sont ceux dont le contenu dominant concerne les *acta*, c'est-à-dire les actions des diaristes. Les journaux documentaires, quant à eux, évoquent davantage les *cogitata*, les pensées et réflexions de ceux qui les écrivent. La dernière catégorie, celle des journaux personnels, concernent les journaux axés sur les *sentita* des auteurs. Il s'agit donc d'un genre plus intime, plongé au cœur des émotions des diaristes. Leleu relève cependant qu'il peut exister des genres mixtes, situés au croisement de plusieurs genres majeurs.<sup>60</sup> Le genre hybride « personnel et historique » est sans doute celui qui correspond le mieux aux journaux rencontrés dans le cadre de ce travail. Des journaux très descriptifs, relatant les longues journées d'exode, mais toutefois enrichis par des émotions intimes lorsque le besoin se fait sentir.

## **2. Les émotions en guerre**

Les temps de guerre sont des réalités bien singulières lorsque l'on étudie l'histoire des journaux intimes et de manière plus générale, l'histoire des émotions. Stéphane Audouin-Rouzeau parle

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 82-83.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 87-88.

<sup>57</sup> Le carnet a été publié en onze volumes entre 1970 et 1983 par Robert Latham. Une version française a également été publiée en 1994 aux éditions Laffont.

<sup>58</sup> DIDIER B., *Le journal intime*, Paris, PUF, 1976, p. 28-29.

<sup>59</sup> *Ibid.* p. 35.

<sup>60</sup> Leleu M., *Les journaux intimes*, Paris, PUF, 1952, p. 5-12.

d'une « brèche du temps » avec son régime émotionnel particulier pour parler de ces périodes de conflit, en comparaison aux périodes de paix.<sup>61</sup> Quentin Deluermoz, Emmanuel Fureix, Hervé Mazurel et M'hamed Oualdi parlent eux d'un « moment saturé d'être, un moment d'une intensité sans pareille, marqué par une montée aux extrêmes émotionnels »<sup>62</sup>. Ils rappellent également que l'expansion moderne de la guerre à l'ensemble des pans de la société accentue encore ce poids émotionnel. Tandis qu'auparavant, les principaux touchés étaient les soldats, désormais c'est toute la population.<sup>63</sup> Cette affirmation nous ramène à notre question de départ sur la nature des émotions en exode. A quoi ressemble le poids émotionnel d'un épisode particulier comme l'exode ? Est-ce comparable à l'expérience de civils subissant la guerre depuis leur foyer ?

L'épisode de l'exode, qui nous intéresse particulièrement dans ce travail, a été lui aussi un vecteur d'émotions important. Bien que partie intégrante du contexte de guerre de l'époque, il possède une dimension singulière dont certaines émotions propres découleront. L'article *La psychose est-elle le fruit de l'Histoire ? À propos de la crise de septembre 1938 et de l'exode de mai-juin 1940*<sup>64</sup> d'Hervé Guillemain, historien spécialiste des questions psychiatriques, se penche en profondeur sur les séquelles psychiatriques des personnes ayant vécu l'exode de 1940. Celui-ci met en exergue les différents facteurs de troubles psychiatriques liés à cet épisode. Il mentionne, par exemple, le difficile déracinement forcé, la peur constante des bombardements ou encore l'incertitude liée à l'avenir. Cette escalade de violence, tant physique que psychologique, se remarquera rapidement dans les admissions en hôpitaux psychiatriques puisque Guillemain nous apprend par exemple que l'hôpital psychiatrique de Bonneval dans l'Eure-et-Loir, connut un pic d'admissions jamais rencontré, du fait des maux provoqués par l'exode, signe de la dureté de ces événements.<sup>65</sup> Face à ce constat, la question des causes et des

---

<sup>61</sup> AUDOUIN-ROUZEAU S., *Apocalypses de la guerre* dans CORBIN A., COURTINE J.-J. et VIGARELLO G. (dir.), *Histoire des émotions*, T.3 : *De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2017, p. 213.

<sup>62</sup> DELUERMOZ Q., FUREIX E., MAZUREL H. et OUALDI M., *Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse*, dans *Revue d'histoire du XIXe siècle*, vol. 47, 2013, p. 17.

<sup>63</sup> Au sujet des émotions des acteurs des conflits armés modernes, voir l'étude de Louise Weibull : WEIBULL L., *La gestion des émotions dans les opérations en faveur de la paix*, dans *L'année sociologique*, PUF, vol. 61, 2011/2, p. 407-430.

<sup>64</sup> GUILLEMAIN H., *La psychose est-elle le fruit de l'Histoire ? À propos de la crise de septembre 1938 et de l'exode de mai-juin 1940*, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 257, no. 1, 2015, pp. 37-52.

<sup>65</sup> *Ibid.* p. 46-50.

circonstances de ces émotions se pose plus que jamais. Comment cet exil a-t-il pu générer de tels maux ? Par ailleurs concernent-ils tous les réfugiés ? Y-a-t-il des profils plus à risque ?

### **3. Tenir un journal en plein exode**

De nombreux journaux personnels ont été entamés durant la guerre, notamment par ceux qui ont connu l'exode. Comment expliquer un tel bond dans la pratique ? Si l'on reprend le concept de « partage social » des émotions des Bernard Rimé, on apprend que 80 à 95% des émotions vécues sont vouées à être partagées socialement. Le pourcentage restant correspond dès lors à ce que l'auteur appelle les émotions « gardées secrètes »<sup>66</sup>. Le journal personnel paraît dès lors être un médium privilégié de communication de ces émotions non communiquées socialement. Quel genre d'émotions est davantage voué à être gardé secret ? Pour répondre à cette interrogation, l'auteur relève une tendance qui démontre que ces émotions sont davantage liées à des moments émotionnels extrêmes dont les expériences de guerre font partie.<sup>67</sup> Cela pourrait donc expliquer le regain d'intérêt pour la pratique de l'écriture intime, moyen privilégié de communication des émotions intimes. Par ailleurs, L'écrivain français Pierre Pachet explique le bienfait de l'écriture en temps de crise dans son ouvrage consacré au journal intime. Selon lui, l'écriture y tient un double rôle : elle permet à la fois de conserver la mémoire mais aussi, et surtout, d'extérioriser le souvenir douloureux en le transférant de l'esprit au papier.<sup>68</sup> L'écriture encaisse donc une partie des maux subis par le diariste qui décide de s'en délester quelque peu en prenant la plume. En parallèle, l'écriture en temps de crise permet également une évasion de l'esprit, une concentration intime nous coupant du monde agité vecteur de souffrances.<sup>69</sup> Cela nous amène à questionner les raisons qui ont poussé les diaristes étudiés à débiter leur écriture d'un journal. Quels ont été, pour eux, les bienfaits de cette pratique dans ces instants particulièrement douloureux ? Ont-ils arrêté d'écrire lorsque leurs circonstances de vie se sont améliorées ? Nous allons ici nous intéresser à leur pratique, tenter de comprendre les raisons qui les ont poussés à prendre la plume, retracer leur méthodologie et les particularités de leur écriture.

---

<sup>66</sup> RIMÉ B., *op. cit.*, p. 201.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>68</sup> PACHET P., *les baromètres de l'âme. Naissance d'un journal intime*, Paris, Hatier, 1990, p. 65.

<sup>69</sup> Voir JUSSERET K., *Un genre littéraire en question : le journal intime durant la seconde guerre mondiale. Des femmes écrivent le conflit*. Mémoire de Master inédit en Langue et Lettres romanes (promoteur ZANONE D.), Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2011.

### *Pourquoi écrire ?*

Les raisons ayant amené nos diaristes à débiter un journal sont rarement mentionnées explicitement. Ce que nous pouvons affirmer avec certitude, c'est qu'aucun diariste ne tenait de journal avant le début du conflit. Ils ont tous attendu l'arrivée d'un événement marquant pour prendre la plume. Pour dix-sept de nos diaristes, cet événement c'est l'invasion allemande de la Belgique, le 10 mai 1940. Pour les trois autres, le début de leur journal coïncide avec leur départ pour l'exode, quelques jours après le début de la guerre en Belgique. Leur pratique de l'écriture intime est apparue lors de ces moments précis et n'est pas issue d'une tradition débutée plus tôt. Les quelques autres informations que nous pouvons avancer au sujet des raisons d'écrire de nos diaristes sont généralement mentionnées dans les notes annexes ajoutées au carnet original au moment de l'envoyer à la production de la R.T.B. ainsi qu'à Jean Vanwelkenhuyzen en 1974. La seule motivation clairement présentée est celle de Marie-Jeanne Gay. Elle y explique qu'alors qu'elle n'avait que 7 ans au moment des faits, son père qui lui offrit un carnet pour l'inciter à mettre par écrit son récit de voyage.<sup>70</sup> Ce choix est donc celui de son père qui a pu y voir plusieurs intérêts pour son enfant ainsi que pour lui. D'abord, celui de l'évasion de l'esprit. Adonner son enfant à une tâche régulière d'écriture lui permet d'occuper ses pensées, de le distraire de la dure réalité le temps de quelques minutes. L'inciter à écrire c'est aussi offrir une occupation à un enfant qui en manque cruellement. C'est enfin s'octroyer du temps pour gérer les difficiles obligations d'un parent sur les routes de l'exil, ou simplement pour son repos personnel. Avoir un enfant occupé par une tâche requiert moins de surveillance, d'attention, et donc d'énergie. Pour le reste des auteurs de journaux, les raisons sont plus floues. Nous pouvons cependant relever dans leurs lignes des mentions fréquentes de la nécessité de garder une trace, un souvenir de l'événement. Pour certains, conserver une trace d'une telle expérience est primordial, pour ne pas oublier mais aussi pour témoigner, témoigner d'une réalité en la relatant le plus fidèlement possible. Cette intention se ressent notamment dans les lignes de Nicolas Dejardin lorsqu'il écrit dans la préface de son carnet :

---

<sup>70</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Gay, n° AB 2281, « *Exode de 1940 : journal* », 1940, notes introductives en début de journal, écrites ultérieurement.

*« Les différentes péripéties sont racontées simplement, avec un souci réel de l'exactitude et, partant, du respect intégral de la vérité. »<sup>71</sup>*

Comme expliqué précédemment, certains récits ont également été écrits au retour de l'exode de leur diariste. Cette pratique démontre à nouveau le besoin de conserver un souvenir. Certains récits ont aussi été enrichis ou approfondis après l'exode, pour constituer une trace plus complète et précieuse pour la postérité.

### ***Selon quelles méthodes ?***

Aucun diariste ne fait mention de sa pratique de l'écriture dans son récit. Nous ne disposons pas d'information sur le contexte d'écriture des journaux ou sur les habitudes des diaristes à ce propos. Certaines méthodes peuvent toutefois être connues en se penchant sur la composition des journaux. Nous pouvons, tout d'abord, remarquer une différence au sein du volume d'écriture de chaque journal. Les diaristes les plus loquaces pratiquent une écriture abondante et n'hésitent pas à s'épancher sur de nombreuses pages, tandis que d'autres consignent leur récit dans de courts espaces. Cela peut s'expliquer par le tempérament de l'auteur, ou les moyens à sa disposition pour l'écriture.

L'une des caractéristiques du journal, qui le distingue des autres supports, est son rythme quotidien d'écriture. Ce découpage journalier est respecté par la grande majorité de nos diaristes. Cependant, la fréquence d'écriture ne conserve pas la même régularité durant tout le récit. Les parties les plus régulièrement couvertes par les diaristes sont les premiers jours de la guerre, les jours de voyage, aller et retour. Autrement dit, les journées les plus riches en péripéties et en émotions. Les journées passées à des endroits fixes, comme les destinations finales des différents exodes ou les principales étapes du voyage sont généralement couvertes selon une fréquence moins soutenue. Les journées se ressemblent davantage et ne valent pas toujours la peine de prendre la plume. La mention des dates lors de ces périodes creuses est parfois moins clairement présente. Nous ne pouvons donc pas déceler une méthode stricte dans

---

<sup>71</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Dejardin, n° AB 460, « *Sur les routes de l'exil... ou l'odyssée de 75 jours (du 10 mai au 23 juillet 1940)* », 1940, notes introductives en début de journal, écrites ultérieurement.

l'écriture des carnets, mais bien un schéma globalement suivi par les diaristes qui font que les écrits s'intègrent dans le genre du journal intime.<sup>72</sup>

### *Écrire ses émotions*

Il y a, au sein du récit des diaristes, un élément qui constitue le cœur de notre recherche : les émotions. Nous savons que l'exode et plus généralement la Seconde Guerre mondiale ont été des sources d'émotion très importantes chez les personnes affectées. Afin de toucher de près la sensibilité et l'intime de ces personnes, la lecture de leurs journaux intimes apparaît donc comme une opportunité sans pareille. Pour déceler leur régime émotionnel et comprendre les différents vécus, il faut avant tout fixer les lignes de ce que nous appelons une émotion. Différentes notions ramènent à ces états psychologiques particuliers. Le psychologue Jacques Cosnier nous propose certaines distinctions entre ces réalités en attribuant l'appellation « émotion » aux situations émotionnelles primaires. Il en compte une dizaine et les caractérise comme des processus dynamiques relativement brefs et causés par des éléments précis généralement inattendus. Il appose donc cette étiquette à des états comme la peur, la surprise, la colère, la joie ou encore la tristesse. À côté des émotions, existent aussi les sentiments que Cosnier perçoit comme des états aux causes plus complexes, d'une durée plus longue et d'une intensité moindre. Il parle ici de réalités telles que l'amour ou la haine.<sup>73</sup> Cette distinction nous permet dès lors d'appréhender les états affectifs de nos diaristes avec les termes adéquats.

Dans l'ensemble des dix-neuf journaux, 28 émotions différentes ont été recensées. Toutes ne sont pas exprimées avec une fréquence équivalente puisque plus de la moitié des émotions exprimées correspondent aux seules émotions primaires. Cette notion rassemble six émotions que sont la peur, la joie, le dégoût, la colère, la surprise et la tristesse.<sup>74</sup> Certaines émotions importantes contiennent également des variantes en fonction de leur intensité. La peur, par exemple, peut se décliner en différentes émotions telles que la crainte, à un niveau modéré, la peur ou l'inquiétude à un niveau intermédiaire et enfin la panique, l'angoisse ou la terreur dans

---

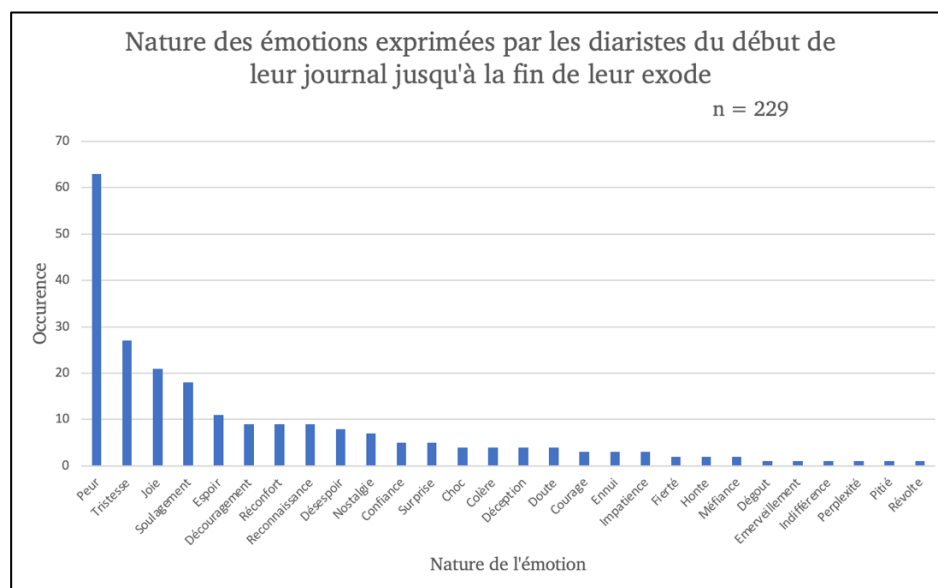
<sup>72</sup> Frédérique Amselle nous dit justement que la liberté de la démarche de son auteur constitue l'une des principales caractéristiques du genre. Voir AMSELLE F., *Virginia Woolf et les écritures du moi, Le journal et l'autobiographie*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2008, p. 34.

<sup>73</sup> COSNIER J., *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Retz, 1994, p. 6-7.

<sup>74</sup> *Op. cit.*, p.17.

des circonstances plus intenses. Par ailleurs, parmi les émotions exprimées, toutes ne revêtent pas un caractère dramatique. Le contexte de la guerre entraîne certes une proportion importante d'émotions négatives, mais celles-ci sont complétées par des instants plus légers où l'expression de la joie ou de la confiance tient une place majeure malgré tout. Certaines émotions sont enfin plutôt ambivalentes, c'est-à-dire ni spécialement positives ou négatives. Une émotion comme l'indifférence en est un exemple marquant.

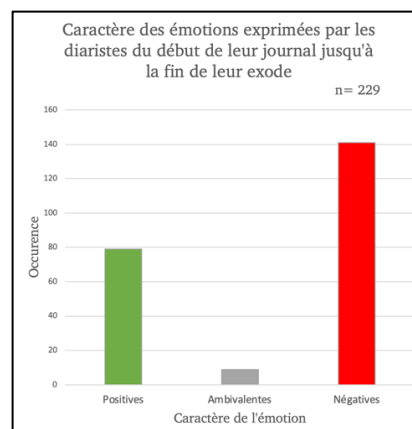
**Tableau 4 : Répartition des émotions, exprimées par les diaristes du début de leur journal jusqu'à la fin de leur exode, selon leurs natures.**



Nous voyons sur ce graphe que le spectre émotionnel lié à l'exode est particulièrement riche. La peur et la tristesse sont les deux émotions majoritairement exprimées suivies de trois émotions positives que sont la joie, le soulagement et l'espoir. Ces résultats sont sans surprise tant ils sont directement liés aux réalités d'une guerre. Ces états psychologiques dont témoignent les diaristes dans leurs journaux sont mentionnés avec plus ou moins d'explicitation. Certaines émotions sont directement inscrites telles quelles dans le récit, ce qui permet de les identifier aisément, tandis que par moment l'émotion est à déceler à travers les lignes du carnet. Nous avons décidé de traiter les émotions implicites au même titre que celles clairement exprimées. Cependant, un travail de tri a préalablement été effectué pour ne conserver celles dont la nature était effectivement sans déformer le propos à l'excès dans le but

de lui faire sous-entendre une émotion. Toutes les émotions mentionnées dans le carnet ne concernent d'ailleurs pas toujours uniquement les auteurs. L'exode étant une expérience très souvent vécue en groupe, de nombreuses émotions sont partagées avec ce même groupe. Ces émotions partagées sont d'ailleurs majoritaires. Plus rares sont les émotions vécues uniquement par les diaristes de manière individuelle. Il arrive aussi qu'un journal évoque une émotion vécue par une personne tierce ou un groupe dont ne fait pas partie le diariste, ce qui présente un certain désavantage pour notre recherche. Notre quête de l'intime requiert une étude des émotions dont l'authenticité et la conformité avec la réalité peut être avérée, ce qui ne peut pas être garanti si l'émotion retranscrite ne l'est pas par celui qui l'a vécue. Le choix méthodologique réalisé pour cette recherche nous limitera donc à l'étude des seules émotions vécues par le diariste ou par un groupe d'individus auquel se rattache le diariste.

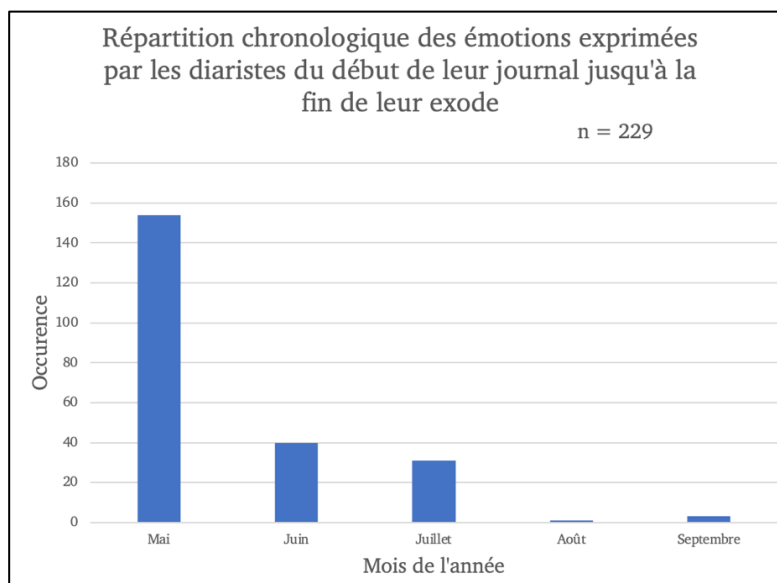
**Tableau 5 : Répartition des émotions, exprimées par les diaristes du début de leur journal jusqu'à la fin de leur exode, selon leurs caractère.**



S'il est possible de traiter les émotions des personnes qui ont connu l'exode, c'est parce que celles-ci ont bien voulu les communiquer dans leur récit intime. Cependant, certains diaristes ont fait preuve de plus de pudeur au moment de coucher leurs émotions par écrit. Les moins communicatifs peuvent ne retranscrire que l'une ou l'autre émotions sur l'ensemble de leur journal tandis que d'autres affichent une moyenne plus généreuse proche d'une émotion par page.

La répartition chronologique des émotions exprimées est également intéressante à étudier. Certains jours se sont avérés être plus intenses émotionnellement que d'autres. Le jour ayant provoqué le plus d'émotions est, sans surprise, le 10 mai 1940, jour du début de l'invasion allemande, qui fut à l'origine de près de 8% des émotions retranscrites dans l'ensemble de nos journaux. Plus globalement, les jours qui ont provoqué le plus d'états d'âme auprès de nos diaristes sont ceux de la campagne des 18 jours, du 10 mai au 28 mai. Après cette date-là, les sentiments sont plus rares ou plus épars. Ceci peut s'expliquer par différentes raisons. Tout d'abord, car certains de nos diaristes étaient déjà rentrés de leur exode avant la fin des combats sur notre territoire. Ensuite, car une fois le conflit interrompu chez nous, une source d'inquiétude prit fin par la même occasion. Enfin, car 18 jours après le début des hostilités, de nombreux diaristes étaient parvenus à retrouver une situation plus stable souvent loin de chez eux.

**Tableau 6 : Répartition chronologique des émotions, exprimées par les diaristes du début de leur journal jusqu'à la fin de leur exode.**



# **Partie I : Un quotidien bouleversé**

# Chapitre 4 : l'entrée en guerre

Il est à présent temps de se plonger dans le cœur de notre contenu en abordant le début du conflit. Avant d'entrer dans nos carnets, un bref point concernant la position de la Belgique avant la guerre et les circonstances dans lesquelles le conflit s'engagea sur son territoire seront nécessaires.

## 1. Une neutralité prévoyante

Au sortir de la Première Guerre mondiale, durant laquelle la neutralité belge avait été amplement violée, la question de la position du pays sur l'échiquier géopolitique européen revint sur la table. Après la défaite allemande, actée par le traité de Versailles, l'idée d'une étroite collaboration franco-belge en matière de défense et de protection émerge dans les esprits des dirigeants. Cet élan mènera les deux gouvernements à discuter formellement des termes de cet accord, signé finalement le 7 septembre 1920 par les chefs d'État-Major des deux pays.<sup>75</sup> Avec ce traité, la Belgique s'assure une garantie de poids en matière de sécurité. Le besoin d'établir un cadre sécuritaire à plus large échelle en Europe se fait également sentir au début des années 1920. La question de la place de la Grande-Bretagne au sein de l'accord franco-belge ainsi que la gestion du cas allemand pousseront les quatre pays à se rassembler dans le cadre d'une réunion au sommet qui se tint à Locarno, en Suisse, en 1925.<sup>76</sup> L'accord qui découlera de ce sommet réaffirme les relations de collaboration entre la France, Le Royaume-Uni et la Belgique notamment à propos de la gestion du cas de l'Allemagne, fortement surveillée suite au traité de Versailles. La Belgique s'entoure donc d'alliés de poids dans l'éventualité d'un futur conflit. Mais quelques années après la signature du traité de Locarno,

---

<sup>75</sup> Cet accord prendra le nom d'"Accord militaire défensif franco-belge". Voir VAN LANGENHOVE F., *La Belgique en quête de sécurité. 1920 – 1940.*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1969, p. 17-27.

<sup>76</sup> HOFER W., *Locarno dans la perspective d'hier et d'aujourd'hui*, dans *Il Politico*, Vol. 40, No. 4, décembre 1975, pp. 561-562.

l'Allemagne, qui avait réussi quelque peu à apaiser les tensions qui caractérisaient ses relations avec les autres grandes puissances européennes<sup>77</sup>, commença à montrer un tout autre visage. L'accession au pouvoir d'Adolf Hitler en 1933 en Allemagne met à mal la stabilité européenne. Ses manœuvres, contrairement aux contraintes imposées à son pays au début des années 1920, ne suscitent pas les réactions attendues des grandes puissances européennes. Le Reich d'Hitler agit désormais en toute impunité sans tenir compte des traités, ni de Versailles, ni de Locarno. Le Chancelier désengagea même son pays du deuxième en 1936.<sup>78</sup> Cette inaction de la France et du Royaume-Uni expose désormais la Belgique à une potentielle invasion de son territoire. Cette éventualité d'une ouverture d'un front à l'Ouest, sur le territoire belge, est justement celle que l'État-Major français pronostiquait.<sup>79</sup> Cet accroissement du danger mènera la Belgique à prendre la décision d'aborder la suite des événements de manière plus indépendante. Cette volonté d'indépendance est officiellement exprimée par le premier ministre Paul Van Zeeland et le ministre des Affaires étrangères, Paul-Henri Spaak à l'été 1936.<sup>80</sup> Cette décision fut accompagnée, l'année suivante, d'un retrait de la Belgique du traité de Locarno, reconnu par la France et le Royaume-Uni.<sup>81</sup> Cette nouvelle posture de la Belgique ne rompt cependant pas toutes les relations établies depuis les années 1920 avec la France. La Belgique peut désormais s'occuper de son réarmement et de son programme de défense de manière totalement indépendante, sans être entravée par des traités. Toutefois, les contacts entre États-majors franco-belges demeurent vivants et importants.<sup>82</sup> A cet instant, la question d'une neutralité n'est pas encore d'actualité. Après avoir obtenu du Reich une garantie de ne pas voir son territoire envahi, la Belgique proclama officiellement sa neutralité le 3 septembre 1939, quelques jours après l'invasion de la Pologne par les armées d'Hitler. C'était le début de la drôle de guerre.<sup>83</sup>

---

<sup>77</sup> VAN LANGENHOVE F., *op cit.*, p. 55.

<sup>78</sup> En se libérant des contraintes du traité, Hitler en profite pour réoccuper militairement la Rhénanie et affirmer la montée en puissance militaire du Reich. Voir PIRENNE J., *L'attitude de Léopold III de 1936 à la Libération*, Paris, Albin Michel, 1949, p. 14.

<sup>79</sup> Paul Reynaud déclara que ce plan était celui défendu par le Maréchal Pétain, qui, pour le favoriser s'opposa à la prolongation de la ligne Maginot au-delà de Sedan. Voir *Ibid.*, p. 15.

<sup>80</sup> Ce revirement politique est confirmé par Léopold III à l'automne. Voir WILLEQUET J., *Regards sur la politique belge d'indépendance*, dans : *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, Juillet 1958, 8e Année, No. 31, Juillet 1958, p. 5-6.

<sup>81</sup> VAN LANGENHOVE F., *op. cit.*, p. 122.

<sup>82</sup> WILLEQUET J., *op. cit.*, p. 6-7.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 8.

## 2. La drôle de guerre

Malgré l'affirmation de sa neutralité et le renouvellement, le 26 août 1939<sup>84</sup>, de la promesse d'Hitler de non-invasion en cas de conflit, l'État-major belge se trouve, au début du conflit, dans une situation délicate. Il sait, d'expérience, son territoire menacé et ne souhaite pas revivre les instants de 1914. Cette menace, les dirigeants français et britanniques la saisissent également et tentent alors par tous les moyens d'engager la Belgique dans une collaboration militaire pour mettre sur pied un plan de réponse à cette éventualité. Les Alliés ont contemplé avec désarroi le sort subi par les armées polonaises et savent l'ouverture du front Ouest imminente. A cet instant la Belgique s'accroche à ses engagements de neutralité et ne souhaite pas s'engager dans une quelconque entreprise qui la ferait pencher d'un côté ou de l'autre des belligérants.<sup>85</sup> Malgré son attitude timorée, le commandement belge prévoit tout de même un plan de défense en mobilisant 650 000 hommes et en s'attelant à la fortification de ses points stratégiques.<sup>86</sup> La situation va prendre une autre tournure à partir du mois de novembre, lorsque les armées allemandes vont intensifier leur présence à la frontière occidentale du Reich. La rumeur d'une possible invasion de la Belgique, au milieu du mois, se fait de plus en plus crédible et pousse l'État-Major belge à réagir. Alors qu'elle agissait jusque-là en toute indépendance, la Belgique va quelque peu modifier sa posture et se rouvrir au dialogue avec les puissances voisines, notamment la France.<sup>87</sup> Le commandement français, avec à sa tête le Général Maurice Gamelin, met alors au point un plan d'intervention en Belgique et aux Pays-Bas en cas d'offensive allemande. C'est le « plan Dyle-Breda », qui se donne pour objectif de contenir l'envahisseur le plus à l'Est possible.<sup>88</sup> Finalement, dans la nuit du 9 au 10 mai, les menaces deviennent finalement réalité lorsque l'armée allemande entre aux Pays-Bas, en Belgique et au Grand-Duché du Luxembourg.

---

<sup>84</sup> VANWELKENHUYZEN J., *Neutralité armée. La politique militaire de la Belgique durant la "Drôle de Guerre"*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1979, p. 15.

<sup>85</sup> Telle est la situation à la fin du mois de septembre. *Ibid.* p. 28-31.

<sup>86</sup> LECLERCQ A. et HOEVE N. (dir.) *Belgique, Mai 40. La Campagne des 18 jours*, Bruxelles, Jourdan, 2013, p. 10-11.

<sup>87</sup> VANWELKENHUYZEN J. *D'alertes en alertes*, dans BALACE F. (dir.), *Jours de guerre, t. 2 : Les dix-huit jours*, Bruxelles, Crédit Communal, 1990, p. 63-66.

<sup>88</sup> CHAIX B., *Les plans opérationnels de 1940 : aller ou non en Belgique ?* dans LEVISSE-TOUZE Ch. (dir.), *La Campagne de 1940*, Paris, Tallandier, 2001, p. 55-57.

### **3. 10 mai 1940 : le début de tout**

Le terrible jour tant redouté arriva finalement en cette nuit du vendredi 10 mai 1940. La relative quiétude qui animait alors l'esprit des Belges se trouva brusquement bouleversée par l'entrée en action de l'aviation ennemie sur leur territoire. Le choc est d'autant plus important que pour beaucoup, il se produit en plein sommeil. Les premiers à se faire réveiller par les bombardements sont ceux qui vivent proche de la frontière allemande, première région ciblée par la *Luftwaffe*. Victor Renier, un jeune père de famille qui réside à Waremmes est le premier de nos diaristes à réaliser que quelque chose d'anormal est en train de se produire :

*« A deux heures du matin, nous sommes réveillés par le vrombissement de nombreux avions. On tire ! »<sup>89</sup>*

Pour la majorité des diaristes, la prise de conscience intervient quelques heures plus tard, entre quatre heures et six heures du matin. Le bruit des avions survolant leurs maisons, parfois accompagnés de bombardements et de tirs, vint les sortir du lit. Les explosions font trembler les murs, les tirs et les premières ripostes de la « défense contre avions » produisent un vacarme qui ne laisse plus planer le moindre doute sur la portée des événements qui sont en train de se produire. Pour d'autres, cette prise de conscience ne se produit qu'au matin du 10 mai, après avoir passé une nuit sans se douter que la guerre avait débuté. Raymond Mouzon, âgé de onze ans en 1940, devait se lever à 6h du matin pour assurer la messe. Au moment de se réveiller, sa tante remarque que le ciel déjà bleu à cette période de l'année est criblé de traînées blanches laissées par des avions. A cet instant, la famille Mouzon pense que les Allemands n'ont attaqué que les Pays-Bas voisins. Ce n'est qu'à 7h30 que la terrible nouvelle leur parvient du poste de radio.<sup>90</sup>

Qu'importe l'heure, la nouvelle de l'entrée de la guerre en Belgique a généré un nombre important d'émotions, notamment chez nos diaristes. La première émotion ressentie à l'instant précis de l'invasion est la surprise. Nombreux sont les Belges qui ont été surpris en plein sommeil par les premiers tirs ou bombardements. La jeune mariée Augustine Vergeyle mentionne dans son carnet :

---

<sup>89</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 10/05/40.

<sup>90</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 292, *Exode 10 mai - 27 juin 1940 : récit*, 1940, entrée du 10/05/40.

*« Un peu avant cinq heure 30 du matin nous sommes brusquement réveillés par des explosions, des vrombissements d'avions et des crépitements de mitrailleuses. »<sup>91</sup>*

La prise de conscience de la gravité des faits en cours ne se fait pas instantanément chez tout le monde. Edouard Polak, médecin à Uccle, est avant tout curieux du spectacle et ressent le besoin d'aller le voir de plus près. Avec sa fiancée, il observe les combats depuis la mansarde puis se décide même à descendre dans la rue pour voir ce qu'il se passe, non sans recevoir des injonctions de rentrer chez lui. D'autres se refusent à y croire et pensent encore que tout ce qui se passe à l'extérieur n'est qu'une manœuvre d'exercice comme le jeune Maurice Hinsenkamp qui répondit en ce sens lorsque son père lui annonça que la guerre avait débuté. D'autres encore pensent à une fausse alerte sans gravité. Différentes alertes d'invasion avaient effectivement inquiété les Belges durant les mois précédents, sans qu'aucune d'entre elles ne débouche sur une attaque effective. Cependant, malgré les fausses alertes régulières, l'éventualité d'une réelle attaque demeurait plus que légitime. L'espoir demeurait dans les esprits comme celui de Hans Vermer, âgé de 30 ans :

*« Depuis tout un temps, l'on s'en doutait, mais on espérait que cela n'arriverait jamais... »<sup>92</sup>*

Mais, en cette nuit du 10 mai, il faut se rendre à l'évidence. L'espoir fait place au désespoir. La guerre est maintenant une réalité et tout le monde doit y croire.

*« Enfin nous redonnant de l'espoir, le roi parla à la radio, mais bien vite, il fallu déchanté, la ruée commençait, les bombardements se succédaient et l'avance hitlérienne se précisait. »<sup>93</sup>*

Le début de cette nouvelle guerre fait également revivre des souvenirs encore douloureux dans les esprits des adultes ayant connu le précédent conflit, débuté 26 ans plus tôt. Pour ceux-ci, il est difficile d'imaginer les troupes allemandes envahir leur village une deuxième fois. La crainte

---

<sup>91</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 10/05/40.

<sup>92</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vermer, n° AB 612, *L'exode en vélo : mémoires, mai 1940-septembre 1940.*, entrée du 10/05/40.

<sup>93</sup> Idem.

de revivre les événements difficiles de 14-18, la déportation des hommes, la faim et les tourments les plongent dans un désespoir accompagné d'une inquiétude importante. Hans Vermer le décrit dans son carnet :

*« Ayant trente ans, surgit alors, à ma mémoire « l'autre », celle qui dura de 14 à 18 ; je revis mon père, partant déporté pour l'Allemagne, le pain gris les navets, je me rappelai les atrocités et les misères de cette boucherie de quatre longues années. »<sup>94</sup>*

Une fois les premières réponses émotionnelles vécues, le temps est à la gravité. L'inquiétude va prendre le dessus sur les autres considérations, la population va plonger dans une panique généralisée. Les diaristes qui mentionnent cet état d'inquiétude sont nombreux. Nicolas Dejardin est installé à Fléron avec sa femme et ses trois enfants. A cet instant, il parle d'une « *panique qui se lit sur tous les visages* »<sup>95</sup>. Le contexte de nuit n'arrange rien à l'atmosphère anxiogène des événements. Les enfants comme René Mouzon sont particulièrement sujets à l'effroi, eux qui rencontrent quelque chose qu'ils n'ont encore jamais connu. Ce dernier écrit ne pas pouvoir retenir ses larmes face à cette réalité qui le frappe.

#### **4. Les premiers jours de la guerre : une nouvelle réalité**

L'invasion des armées du troisième Reich plongera les armées belges, françaises et britanniques mais aussi les civils dans de longs jours de combat. Ces combats violents seront, pour ces derniers, des instants particulièrement difficiles émotionnellement comme nous pouvons le constater tout au long des carnets que nous avons étudiés. Désormais on craint pour sa vie, le danger devient omniprésent et frappe à des moments qu'il est impossible de prévoir. La peur devient l'émotion principale puisqu'elle est constamment en train de ronger l'ensemble de la population. Les bombardements sont très fréquents, les avions mitraillent également et les combats aériens apportent aussi leur lot de victimes collatérales. Chaque action effectuée en dehors d'un abri est devenue potentiellement dangereuse. Victor Renier raconte par exemple la scène de terreur qu'il a vécu lors de l'office religieux auquel il assistait :

---

<sup>94</sup> Idem.

<sup>95</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Dejardin, n° AB 460, *Sur les routes de l'exil... ou l'odyssée de 75 jours (du 10 mai au 23 juillet 1940) : récit*, mai 1940-juillet 1940, entrée du 10/05/40.

*« Bombardement et combat d'avions pendant l'office. Panique générale dans l'église, éperdue des mères emmenant leurs enfants terrorisés. Quelle tristesse ! »<sup>96</sup>*

D'autres refusent même de sortir de chez eux par peur de se faire tuer. Heuvelmans explique qu'elle préfère ne pas se rendre à la messe car il a entendu que les Allemands n'avaient pas hésité à s'attaquer aux populations civiles, notamment en bombardant les églises polonaises lors des combats de l'automne 1939.<sup>97</sup> Certains de nos diaristes sont directement affectés par les combats comme la famille Mercier, résidant à Louvain, qui retrouva les vitres de sa maison explosées suite à un bombardement. Cet événement provoquera un choc pour l'auteur de ce journal qui parlera d'une « *vision d'horreur* »<sup>98</sup>. Les dommages matériels s'ajoutent aux dommages psychologiques. Les combats amènent donc leur lot d'émotions négatives au sein des populations civiles.

Mais les combats ne sont pas uniquement vecteurs de peur, de tristesse ou de désespoir. Chacun espère qu'un de ceux-ci tourne à l'avantage de la Belgique et de ses alliés fraîchement arrivés, suivant les plans militaires élaborés durant les derniers mois. La simple vue des renforts britanniques et français se joignant aux armées belges propagera un grand sentiment de joie et d'espoir auprès des civils. Victor Renier écrit à ce sujet, le 13 mai 1940 :

*« NOUS TENONS ! Les renforts alliés affluent de toutes parts ! Je crois fermement que mon pays sera préservé de l'invasion, ce ne sera plus comme en 1914. Les Allemands ne passeront pas la Meuse. Le canal Albert est infranchissable. »<sup>99</sup>*

D'autres petites victoires, relevant plutôt du symbolique contribueront à apporter de la joie, à des instants où on la pensait impossible. La vision d'un avion allemand s'écraser après une riposte des défenses anti-aérienne provoque chez madame Martin et son entourage une « énorme exclamation de joie »<sup>100</sup> La population soutient son armée et croit en sa capacité à rivaliser face à l'envahisseur.

---

<sup>96</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 12/05/40.

<sup>97</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Heuvelmans, n° AB 503, *Exode 1940 : journal*, 1940, entrée du 12/05/40.

<sup>98</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mercier, n° AB 536, *Notre exode 10 mai au 11 septembre 1940 : journal, mai 1940-septembre 1940*, entrée du 13/05/40.

<sup>99</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 13/05/40.

<sup>100</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Martin, n° AB 503, *Exode 1940 : journal*, 1940, entrée du 14/05/40.

Majoritairement, durant ces premiers jours de guerre, l'optimisme reste de mise dans les esprits belges, et ce y compris chez ses dirigeants. Paul Hymans, alors Ministre d'État, écrit dans son journal intime à la date du 13 mai 1940 :

*« Nous étions pleins de confiance, persuadés que nos lignes de fortifications et la marche à notre secours des armées britanniques et françaises mettraient Bruxelles à l'abri de l'occupation sinon des bombardements, qui déjà deux fois avaient éclaté sur la capitale. »<sup>101</sup>*

Cependant, le 13 mai marque également une date à laquelle nous avons pu relever des premiers signes de pessimisme chez deux de nos diaristes. Pour ceux-ci, la guerre est loin d'être gagnée et les perspectives d'une paix rapide et heureuse sont difficile à croire. Cette date du 13 mai est effectivement marquante au début du conflit car elle correspond au franchissement de la Meuse par les troupes du Reich. Les armées françaises ont fini par abandonner leurs positions sur le fleuve, ce qui entraîna un repli important des armées alliées vers l'Ouest. Cette débâcle militaire installera un sentiment de pessimisme mais aussi de peur dans la population. Madame Heuvelmans termine son récit du 13 mai avec la mention :

*« (...) et là-dessus, l'on se couche assez pessimistes ».<sup>102</sup>*

Maurice Hinsenkamp, qui réside à Bruxelles, raconte également l'ambiance lourde qui règne à cet instant du conflit :

*« Les lundi 13 et mardi 14, à l'annonce des replis stratégiques sur des positions étudiées à l'avance, commença l'angoisse grandissante de ma mère. On disait les troupes allemandes déjà à Louvain et à Wavre (...)»<sup>103</sup>*

En parallèle, une autre réalité va venir perturber la quiétude émotionnelle des populations belges. L'entrée de l'ennemi sur le territoire va installer un climat de méfiance au sein de la

---

<sup>101</sup> HERMANUS M. *Paul Hymans, Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente*, Bruxelles, Belgobelge, 2022, p. 46.

<sup>102</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Heuvelmans, n° AB 503, *Exode 1940 : journal*, 1940. Entrée du 13/05/40.

<sup>103</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hinsenkamp, n° AB 302, *Mon exode en 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, Entrée du 13/05/40.

population. Chacun se méfie de qui il rencontre, car le bruit court que des espions auraient été parachutés au-delà des lignes de front. Augustine Vergeyle évoque cette méfiance dans son récit :

*« Il n'est bruit que des parachutistes qui tomberaient un peu partout et l'espionnisme règne à l'état aigu. La méfiance est dans tous les regards. »<sup>104</sup>*

L'espionnisme dont parle Augustine Vergeyle ne concerne pas uniquement les parachutistes allemands infiltrés sur le territoire, mais également les Belges suspectés de sympathiser avec l'ennemi. Dès le début de la guerre, la justice belge s'est lancée à la poursuite des éventuels soutiens aux armées ennemies présents au sein de la population. Sont par exemple suspectés : les défaitistes partisans d'une paix rapide ou de collaboration avec l'envahisseur, ou encore les espions. L'inquiétude d'une « cinquième colonne » est vive, y compris au sein de la population civile.<sup>105</sup> Les suspects seront arrêtés dès les premiers jours de la guerre, et les coupables seront rapidement jugés.

Enfin, l'entrée en guerre va bouleverser certaines familles dont les maris doivent répondre à l'appel de la mobilisation. En effet, depuis 1937 avait été établie une réserve de recrutement de l'armée au cas où un conflit éclatait sur notre territoire. Sont concernés tous les hommes à partir de l'année de leur 17 ans jusqu'à leur 35 ans. Une fois la guerre débutée, ces réservistes sont donc tenus de répondre à l'appel qui leur était destiné et à suivre les ordres des États-Majors.<sup>106</sup> Une de nos diaristes, décrit cet épisode et la tristesse qu'elle a vécu à cet instant :

*« Je veux le retenir encore un peu mais son devoir l'appelle. Nous nous serons une dernière fois, nous nous embrassons de toutes nos forces. C'est fini. (...) il disparaît dans la rue des cerisiers. J'ai le cœur bien gros. »<sup>107</sup>*

---

<sup>104</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 12/05/40.

<sup>105</sup> GÉRARD-LIBOIS J. et GOTOVITCH J., *Op. cit.*, p. 105-107.

<sup>106</sup> Voir Colignon A., *Centres de recrutement de l'armée belge*, consulté en ligne sur : <https://www.belgiumwwii.be/belgique-en-guerre/articles/centres-de-recrutement-de-l-armee-belge-c-r-a-b.html>, consulté le 14 juin 2023.

<sup>107</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Heuvelmans, n° AB 503, *Exode 1940 : journal, 1940*. Entrée du 10/05/1940.

## Chapitre 5 : partir ou rester ?

En quelques jours l'armée allemande a installé dans le pays un climat de peur, d'inquiétude et surtout d'incertitude. Personne ne sait à quoi s'attendre. Rapidement une question va préoccuper les foyers belges : que faire ...? Rester chez soi pour ne pas avoir à connaître la dure réalité de l'exil ? Prendre la route pour ne pas connaître les horreurs des combats accompagnés des exactions de l'envahisseurs ? Partir est une décision difficile à prendre, car cela signifie abandonner tout ce que l'on a sans avoir la certitude de les retrouver le jour où l'on serait de retour chez soi. C'est aussi abandonner une partie de sa famille, de ses amis, de qui les nouvelles seront désormais difficiles à obtenir. Partir, c'est également accepter de les laisser dans les griffes de l'occupant. C'est aussi abandonner sa profession ce qui est parfois délicat comme le raconte le docteur Polak, médecin à Uccle, qui est pris par le doute au moment de prendre une décision, lui qui ne veut pas abandonner ses patients :

*« Moi je suis indécis car aucun ordre ne me concerne explicitement, de plus il m'est pénible de quitter ma clientèle. Cela me semble une désertion »<sup>108</sup>*

Partir c'est également s'engager vers l'inconnu, c'est s'exposer à la dure réalité de l'exode, non moins dangereuse que de rester chez soi tant les bombardements sur les routes sont fréquents et n'épargnent pas les colonnes de réfugiés. Cette part de risque est toutefois peu connue des populations, celles-ci n'ayant pas encore eu de retour des premières expériences de ceux qui sont déjà partis. Ce manque de certitude poussera certaines personnes comme Marie-Thérèse Sion à attendre l'avis et les conseils des autorités pour se mettre en route. S'engager seule est trop risqué et fait ressurgir les questions inhérentes à tout exil : Où aller... ? Comment s'y rendre ...?

---

<sup>108</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Polak, n° AB 544, *Exode 1940 : journal, 10/5/1940-1/6/1940*, entrée du 14/05/40.

« Pour ma part : il n'y faut pas songer sans ordre des autorités car aller où et pas quel moyen (...) »<sup>109</sup>

Finalement, pour plus d'un million de Belges, dont nos 19 diaristes, la solution la plus évidente est celle de l'exode. Nous allons voir ici quelles ont été les grands enjeux entourant cette décision et les raisons qui l'ont motivée.

## **1. Des souvenirs douloureux**

Les Belges âgés d'au moins 30 ans vivent pour la deuxième fois le choc de l'invasion allemande. En 1914, l'évènement fut encore plus traumatisant. En 1914, pour la première fois depuis des décennies, les populations civiles subissent une invasion à grande échelle, marquant le début d'une nouvelle forme de guerre n'ayant plus grand-chose à voir avec les dernières. La guerre est désormais moderne, fulgurante et effrayante. Les violents combats qui ont frappé Liège, Charleroi ou Mons en 1914, ont jeté les premiers réfugiés sur les routes en direction du Nord du pays encore épargné, ou vers la France. Mais les combats ne sont pas les seuls vecteurs de panique. En plus de craindre la violence aveugle des balles et les bombes, de nombreux Belges craignent également les exactions des soldats allemands. Dès leur entrée sur le territoire, les envahisseurs font preuve d'une brutalité glaçante. Ils n'ont que faire du statut civil des populations non combattantes qu'ils rencontrent et utilisent la terreur comme une véritable arme de guerre. Les exactions, viols, exécutions sommaires sont légion et les rumeurs de leurs méfaits parcoururent bientôt tout le pays. En 1914 les réfugiés des régions en proie aux combats racontent ce qu'ils ont connus aux habitants qu'ils croisent dans leur fuite. Ces récits provoquent une peur généralisée qui pousse des milliers de Belges à prendre la fuite, même ceux qui vivent loin des zones de combat.<sup>110</sup> Le gros des réfugiés se dirigent d'abord vers la Flandre, encore épargnée par les bombardements. Anvers et Gand voient arriver des milliers de personnes démunies en quête de sécurité. Mais le mois d'octobre 1914 sonnera la fin de l'espoir lorsque les grandes villes flamandes seront à leur tour bombardées et occupées par l'ennemi. Pour la centaine de milliers de déplacés il faut maintenant quitter le pays et se lancer dans un

---

<sup>109</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Sion, n° AB 637, *Exode 1940 : récit, 10/5/1940-22/7/1940*, entrée du 10/05/40.

<sup>110</sup> AMARA M., *Zo trokken zij. Het verhaal van een unieke volksverhuizing in België*, dans *Exodus, Belgen op de vlucht 1914-1918*, Gand, Tijdsbeeld, 2014, p. 14-15.

véritable exode, vers les Pays-Bas.<sup>111</sup> Déjà à cette époque, et malgré le danger réel et imminent, quitter sa maison pour l'exode est un choix lourd. Beaucoup s'interrogent gravement sur la bonne décision à prendre. Certains critiqueront ceux qui sont partis les accusant d'abandonner leur pays ainsi que ceux qui restent. D'autres partiront, hostiles à l'idée de vivre sous le joug allemand, refusant leur présence et indirectement les servir. Les débats entre les deux camps sont virulents et ajoutent une part de doute et désarroi supplémentaire dans l'esprit des Belges en guerre.<sup>112</sup>

Dès lors, 26 ans plus tard, les douloureux souvenirs resurgissent pour de nombreux Belges ayant connu l'invasion de 1914. En plus de revivre des moments douloureux, ils sont également confrontés à la même question difficile : que faire ? Comme en 1914, les rumeurs sur les envahisseurs vont bon train et sèment une panique similaire à celle connue au début de la Grande Guerre. Les premiers réfugiés tentent d'avertir toutes les personnes qu'ils rencontrent des dangers qu'elles courent en restant chez elles. Jean-Raoul Troquay qui réside dans la province de Liège et qui rencontrera les premiers déplacés dès le 10 mai raconte la panique générale générée par les premiers déplacés rencontrés :

*« Panique générale... c'est la terreur ! (...) Les fuyards nous crient de partir, les allemands suivent, brûlent et tuent, disent-ils. »<sup>113</sup>*

Désormais, l'argument du précédent de 1914 pèse pour beaucoup dans la décision à prendre. Le traumatisme de cette époque n'est pas encore surmonté chez tout le monde et l'idée de revivre cet épisode tragique est vecteur de nombreuses émotions négatives telles que la crainte ou la panique. Pour deux de nos diaristes, Hilgers et Delaunoy, il n'est plus question de revivre les exactions des Allemands, il faut partir avant qu'ils n'arrivent. Le doute n'est plus de mise, rester serait trop risqué, il faut partir, une première expérience l'a déjà prouvé. Gilbert Hilgers, qui n'a que 17 ans et qui n'a donc pas connu la Première Guerre mondiale écoute les souvenirs

---

<sup>111</sup> AMARA M., *Des Belges à l'épreuve de l'Exil. Les réfugiés de la Première Guerre mondiale : France, Grande-Bretagne, Pays-Bas*, Bruxelles, Éditions de l'Université Libre de Bruxelles, 2008, p. 24-42.

<sup>112</sup> AMARA M., *Op. Cit.*, p. 39-41.

<sup>113</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Polak, n° AB 592, *Exode 1940 : journal, 10/5/1940-16/8/1940*, entrée du 10/05/40

de 1914 ressassés par son père que celui-ci mobilise pour convaincre tout le monde qu'un départ est nécessaire :

*« (...) mon père nous dit de préparer quelques bagages. (...) Nicolas revient avec mon père, encore des discussions des lamentations, des supputations, que feront-ils de nous quand ils arriveront ? Ils évoquaient les heures sinistres de l'arrivée des hulans en 1914 »<sup>114</sup>*

Cependant tout le monde ne conserve pas des souvenirs aussi difficiles de la Grande Guerre. La situation géographique de chaque diariste a un impact tangible sur son ressenti face à l'avance allemande. En 1914 les armées du *Kaiser* Guillaume II ont terrorisé certaines provinces du Sud et de l'Est. Mais l'expérience fut différente ailleurs dans le pays, comme à Bruxelles par exemple, qui fut davantage épargnée par les atrocités. Pour une diariste comme Madame Heuvelmans qui vit à Schaerbeek, et dont l'âge se situe probablement entre 20 et 30 ans<sup>115</sup>, la perspective de l'arrivée de l'ennemi et du début de l'Occupation n'est pas aussi anxiogène. Sans doute n'a-t-elle pas entendu de récits effrayants venant de ses parents ou de son entourage à propos des exactions de 1914, ceux-ci ne les ayant sans doute pas vécus du fait de leur situation géographique. Pour Madame Heuvelmans et même sa famille plus âgée donc, il n'est d'abord pas nécessaire de fuir Bruxelles au plus vite comme elle l'écrit :

*« L'après-midi se passe à ne rien faire à part les alertes et nos discussions sur l'opportunité de quitter Bruxelles ou d'y rester. Pour finir nous décidons d'y rester même si nous devons être occupé. Père est aussi de cet avis. »<sup>116</sup>*

## **2. La peur des combats**

Pour sept de nos diaristes, le départ est motivé par une peur des combats en cours. Pour ceux-ci, il faut fuir préventivement le danger imminent. Nombreux sont les maisons déjà détruites et

---

<sup>114</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hilgers, n° AB 278, *Récit exode 10 mai - 29 août 1940, mai 1940-août 1940*, entrée du 10/05/40

<sup>115</sup> L'âge précis de Madame Heuvelmans n'est pas possible à déterminer précisément. Cette information peut toutefois être estimée en tenant compte du fait que la diariste est mariée et a un enfant relativement jeune.

<sup>116</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Heuvelmans, n° AB 503, *Exode 1940 : journal*, 1940, entrée du 12/05/40.

les civils victimes collatérales des combats. Beaucoup voudront fuir cela avant de connaître le même sort. Cette motivation concerne d'abord les habitants des régions premièrement touchées lors de l'invasion du 10 mai, les zones proches de la frontière allemande et de la Meuse. Pour ceux-ci, le danger est beaucoup plus imminent que pour quelqu'un qui habite à Bruxelles ou à Tournai. Gilbert Hilgers qui réside à Wardin, à la frontière avec le Grand-Duché de Luxembourg, craint l'arrivée des troupes ennemies et sait que celles-ci peuvent surgir à tout moment étant donné la situation géographique de son domicile. Pour ces personnes, la question d'un départ se fait d'autant plus pressante. Pour madame Mercier la décision fut très rapide à prendre, lorsqu'elle découvrit sa maison partiellement détruite :

*« Retour à la maison. Vision d'horreur. Carreaux cassés jusque chez notre cousine Maria (...) Paquets. Valises. Départ définitif. On abandonne tout. On tient à sa vie. »<sup>117</sup>*

Certains sont plus prévoyants et décident de partir avant que les combats les prennent au piège. Ils savent qu'une fois les combats engagés dans leur localité, il ne sera plus aussi aisé de se déplacer. Le carnet de J.-C. Simon témoigne de cette prévoyance :

*« Enfin, nous nous décidons à quitter la ville pour aller loger à Bruxelles : ceci pour ne pas avoir de mauvaise surprise au cas où l'on ferait sauter le pont pendant la nuit »<sup>118</sup>*

Au-delà des combats, l'occupation inspire également la peur. Les hommes craignent notamment d'être déportés ou fait prisonniers par les Allemands. Trois de nos diaristes, dont deux hommes, partiront pour ces raisons. Cette inquiétude touche avant tout les hommes comme Victor Renier qui raconte les questions qu'ils se posent à cet instant avec son entourage masculin :

---

<sup>117</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mercier, n° AB 536, *Notre exode 10 mai au 11 septembre 1940 : journal, mai 1940-septembre 1940*, entrée du 12/05/40.

<sup>118</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Simon, n° AB 636, *Exode 1940 : journal, 18/5/1940-29/5/1940*, entrée du 18/05/40.

*« A deux heures, mon cousin Pierre et l'ami Jean D... viennent me voir. Ils sont très inquiets.... Je le suis autant qu'eux. Que faire ? D'une minute à l'autre « ils » seront là, nous serons pris au piège. Nous décidons de prendre notre balluchon et de filer en vélo. »<sup>119</sup>*

Madame Darms, elle aussi, partira pour accompagner les hommes de sa famille qui fuient :

*« On attend l'occupation et la famille craint la déportation pour ses hommes et décide un départ partiel ou total. »<sup>120</sup>*

### **3. Faire comme tout le monde : l'esprit grégaire**

Dans un phénomène d'une telle ampleur, l'influence de la foule est à prendre en compte lorsque l'on se penche sur les raisons qui ont poussé les Belges sur les routes en mai 1940. Certaines personnes, dont une poignée de nos diaristes, semblent avoir pris la décision de partir en voyant les foules de réfugiés traverser ou quitter leur village. Ce phénomène se rapproche de ce que le psychologue des foules Gustave Le Bon appelle la « *loi de l'unité mentale des foules* ». Une théorie qui explique que, immergé dans une foule, un individu voit ses pensées, ses convictions et ses émotions absorbées par celles de la foule. Cela veut donc dire qu'un individu ne pense plus par lui-même mais que la foule l'influence jusque dans sa prise de décision.<sup>121</sup>

Nous avons évoqué l'expérience de Madame Heuvelmans qui n'estimait pas nécessaire de quitter Bruxelles, ne percevant pas de danger particulier à rester chez elle. Pourtant, deux jours plus tard, se rendant compte qu'une grande partie de son entourage avait pris la route, elle tient un autre discours :

*« Rosa arrive et nous dit que les Gonge sont partis pour Versailles et que les de la Vigne s'en vont aussi. Enfin il ne va plus rester personne dans notre quartier. Nous décidons de partir également le plus vite possible »<sup>122</sup>*

---

<sup>119</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 11/05/40.

<sup>120</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Darms, n° AB 451, *Bruxelles-St.Omer. Aller et retour du 15 mai au 6 juin 1940 : récit*. Entrée du 10/05/40.

<sup>121</sup> DELOUVÉE S., *La place et le rôle des foules*, dans ROQUETTE M.-L., *La pensée sociale*, Erès, 2009, p. 189-210.

<sup>122</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Heuvelmans, n° AB 503, *Exode 1940 : journal*, 1940, entrée du 14/05/40.

Au total, quatre de nos diaristes se sont décidés à fuir en voyant les nombreux réfugiés ayant décidé de faire de même. Madame Heuvelmans donc, mais aussi Madame Sion, d'abord indécise, dans l'attente des recommandations des autorités, ... et qui finira par se décider sous les conseils de ses voisines :

*« Le 11 tout le monde s'en va, nous habitons à l'extrémité du hameau – Les Basses – les voisins partent du côté opposé (...) les voisines nous disent venez ne restez pas là vous allez vous faire tuer – revirement – on empile quelques vêtements (...) et on part avec des vélos »<sup>123</sup>*

---

<sup>123</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Sion, n° AB 637, *Exode 1940 : récit, 10/5/1940-22/7/1940*, entrée du 11/05/40.

## **Partie II : sur les routes de l'exode**

# Chapitre 6 : Le grand départ

Envisagé dès les premiers instants de la guerre pour certains, repoussé au plus tard possible pour d'autres, le grand départ s'est finalement imposé pour plus d'un million de Belges, dont nos dix-neuf diaristes.

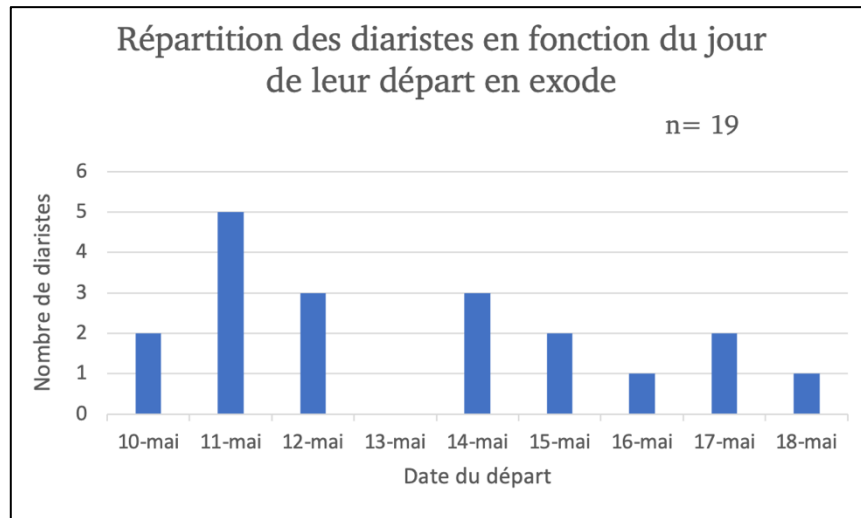
## 1. Quand partir ?

Nous l'avons vu précédemment, différents facteurs ont influencé la décision plus ou moins rapide des diaristes de quitter leur foyer. Leurs dates de départ se concentrent entre le 10 et le 18 mai. Sans surprise, le facteur géographique a influencé la date de départ des dix-neuf auteurs. Les 10 et 11 mai ont vu partir sept de nos diaristes, parmi lesquels les cinq issus des régions proches des premières lignes de front, que ce soit dans la province de Liège ou à proximité de la frontière grand-ducale. La quasi-totalité des diaristes bruxellois et l'ensemble des diaristes hainuyers sont partis dans les jours qui ont suivi, se sentant confrontés à un danger moins imminent. La date charnière pour les Bruxellois est celle du 14 mai, date à laquelle le gouvernement belge déclare Bruxelles ville ouverte ce qui accélérera la fuite des habitants de la capitale.<sup>124</sup>

---

<sup>124</sup> Voir Colignon A., *Exode de 1940 : la débâcle d'un état ?* consulté en ligne sur : <https://www.belgiumwwii.be/belgique-en-guerre/articles/centres-de-recrutement-de-l-armee-belge-c-r-a-b.html>, consulté le 24 juillet 2023.

**Tableau n°7 : répartition des diaristes en fonction du jour de leur départ en exode**



**Tableau n°8 : date de départ des diaristes en fonction de leur domicile**



## **2. A pied, en voiture, à bicyclette**

Pour fuir l’envahisseur au plus vite, tous les moyens sont bons. Toutefois tout le monde n’a pas accès à un moyen de transport rapide et sécurisé. Les plus chanceux possèdent une voiture, ceux qui le sont un peu moins disposent au moins d’un cheval, tandis que les moins fortunés devront se contenter de leurs pieds ou de leur bicyclette. Parmi nos diaristes, onze ont pris la route à bord d’un véhicule à moteur : une voiture pour dix d’entre eux et un camion pour la famille Darms. Deux familles sont parties avec une charrette ou un tombereau tracté par un cheval. Trois autres ont fait le choix du vélo pour se transporter sur les routes. Trois sont parties à pieds, poussant une brouette ou une bicyclette remplie de leurs affaires. La famille Mercier est, elle, partie en train de Louvain, profitant des offres de transport adaptées, dans une certaine mesure, par les autorités belges.<sup>125</sup> En réalité peu de réfugiés empruntent les chemins de fer pour leur fuite. Ceux-ci fonctionnent au ralenti et sont surtout cibles de nombreux bombardements de la *Luftwaffe*, ce qui n’aura pas échappé au plus grand nombre.

*« Nous avons donc la voiture de mon père et celle de mon frère qui est mobilisé mais il faut trouver deux chauffeurs. »<sup>126</sup>*

Pour les personnes ayant la chance de pouvoir obtenir un véhicule à moteur pour prendre la route, un autre problème survient, celui du chauffeur. De nombreux hommes étant soumis aux obligations militaires en ce début de conflit, certains groupes de réfugiés se retrouvent sans personne pouvant conduire leur véhicule. Dès lors, pour ces personnes, il faut se creuser la tête pour tenter de trouver une solution. Généralement, les véhicules à moteur étant très convoités, il n’était pas difficile de trouver un homme capable de conduire et désirant voyager dans la même direction près, à faire “du covoiturage”. Madame Martin finira par s’arranger avec deux chauffeurs :

---

<sup>125</sup> ALARY E., *L’exode, un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010, p. 73.

<sup>126</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Martin, n° AB 518, *Exode 1940 : mémoires, avril 1940-mai 1945*. Entrée du 14/05/40.

*« On en trouve mais ils acceptent de nous conduire à La Panne à condition de venir rechercher leur famille ensuite »<sup>127</sup>*

### **3. Qu'emporter ?**

Aucun réfugié quittant son foyer n'a d'idée de la durée de sa fuite. Par conséquent, au moment de partir, il faut emporter de quoi tenir le plus longtemps possible. Toutefois, selon le moyen de transport choisi, il n'est pas toujours possible d'embarquer tout ce que l'on souhaiterait. Dès lors, certains choix s'imposent. Que privilégier ? Le confort, les victuailles, les objets à grande valeur sentimentale, ... ? Tous nos diaristes ont certainement dû se poser cette question, neuf d'entre eux ont transcrit leurs choix dans leur carnet.

Pour trois de nos diaristes, dont Raymond Mouzon, les victuailles prennent une place prioritaire dans les affaires à emporter. Conscients qu'il sera difficile de se procurer de la nourriture sur le chemin, ils estiment qu'il est plus prudent d'en emporter avec eux. Raymond Mouzon précise qu'il possède un tombereau, dans lequel la place ne manquera pas. Parmi les victuailles fréquemment mentionnées par les diaristes, l'on retrouve notamment les boîtes de conserve, le chocolat mais aussi les cigarettes. Trois autres diaristes écrivent emporter du linge pour les longs jours de voyage, des chaussures pour la longue marche qui se profile dans le cas de Marie-Thérèse Sion, mais aussi des couvertures pour les nuits fraîches comme l'a prévu Hans Vermer. Quant à Madame Darms, profitant du camion qu'elle a sa disposition, elle embarque trois matelas en prévision des nuits qu'il faudra passer au bord des routes. Les matelas sont également emportés pour être posés sur les toits des voitures et offrir ainsi un peu de protection en cas de bombardements ou de mitraillage sur les routes.

Abandonner son foyer en pleine guerre, c'est le laisser en proie aux bombardements et autres pillages. Ainsi, quatre diaristes insistent sur l'importance de prendre avec soi ses objets de valeur que l'on ne voudrait pas voir détruits ou dérobés. La valeur peut avoir une signification pécuniaire comme pour les bijoux ou les pièces d'argenterie mais peut également revêtir un

---

<sup>127</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Martin, n° AB 518, *Exode 1940 : mémoires, avril 1940-mai 1945*. Entrée du 14/05/40.

sens émotionnel, sentimental. Notons que certains documents administratifs, difficiles à obtenir à nouveau, et qui pourraient être utiles le long du voyage sont également emportés. Gilbert Hilgers raconte les biens que sa mère s'est attelée à rassembler en premier au moment de partir :

*« Mon père nous dit de préparer quelques bagages, ma mère rassemble les papiers, carnet de mariage, titre de propriété, ... »<sup>128</sup>*

#### **4. Qui emmener ?**

A l'aube d'un départ aux si grands enjeux , une autre question va tourmenter tous les candidats à l'exode : qui emmener avec soi ? Les approches à ce sujet sont assez variables parmi nos diaristes. Cependant certaines grandes questions leur sont commune vont jalonner leur prise de décision. Plusieurs enjeux entrent en ligne de compte au moment de constituer leur équipée d'exode. D'abord, la taille du groupe semble assez variable d'un diariste à l'autre. Les groupes les plus nombreux vont jusqu'à quinze personnes, tandis que Jean-Raoul Troquay, à l'opposé, partira accompagné de son seul cousin. La taille moyenne des groupes de réfugiés évoquée dans les carnets est de 6 personnes.<sup>129</sup>

Voyager en grand groupe est rassurant, mais assurément plus encombrant. Les places dans les lieux d'hébergement seront plus difficiles à trouver pour tout le monde. Il faut également s'adapter au rythme de chacun, ce qui peut freiner la progression des plus rapides et éventuellement les mécontenter. Les grands groupes sont généralement formés de plusieurs familles ce qui représente un autre risque, celui de la mésentente entre les familles . Trois diaristes, ou leur parent pour les plus jeunes, feront toutefois ce choix en décidant de partir sur les routes accompagnés d'amis pour Madame Darms, d'une famille plus éloignée pour Raymond Mouzon, et d'une famille de voisins pour Marie Thérèse Sion. Darms et Mouzon prendront la route au sein d'un groupe de quinze personnes, Sion de dix. Tous les autres diaristes partiront entourés de leur famille proche exclusivement. Les hommes sont systématiquement accompagnés de leur épouse, les enfants au moins de leur mère. Les oncles

---

<sup>128</sup>Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hilgers, n° AB 278, *Récit exode 10 mai - 29 août 1940, mai 1940-août 1940*, entrée du 10/05/40.

<sup>129</sup> Deux diaristes n'ont cependant pas écrit suffisamment de détails pour estimer la taille de leur groupe.

et tantes - ou frères et sœur si les diaristes sont déjà adultes - sont assimilés au groupe dans le cas de Marie-Jeanne Gay, de Madame Martin, d'Hans Vermer et d'Augustine Vergeyle qui verra également son beau-frère se joindre à son groupe.

La question des personnes plus âgées devint également un enjeu supplémentaire en sachant la dureté du périple qui se profilait, en particulier pour les familles sans voiture. Que faire des grands-parents qui n'ont sans doute plus la force de marcher des jours durant ? Deux cas de figure apparaissent dans nos carnets. Tout d'abord, celui représenté par la famille Mouzon dont le grand-père est alors âgé de 90 ans. Ce dernier ne prétend pas quitter sa maison, lui qui a déjà été confronté aux Allemands deux fois dans sa vie :

*« Grand-père ne prétend pas partir : « je les ai connus en 70 et en 14 ; je me débrouillerai encore bien avec eux cette fois-ci ! » »<sup>130</sup>*

Cependant, malgré sa réticence, le grand-père sera intégré contre son gré au convoi . Il ne survivra cependant pas longtemps à l'effroyable fuite, puisqu'il mourra une semaine plus tard, au bord de la route, d'épuisement et de maladie. Ailleurs, la prise en charge des personnes âgées est tout autre, comme dans la famille Delaunoy qui préfère préserver sa grande tante, vraisemblablement trop âgée que pour suivre le reste du groupe :

*« Nous laissons Tante Lisbeth, trop âgée, et qui ne saurait pas nous suivre, à l'hôpital où des personnes invalides et âgées sont rassemblées. »<sup>131</sup>*

Cette possibilité de laisser ses aînés dans un centre d'accueil est toutefois un privilège réservé aux personnes résidant en des endroits où de telles structures existent, notamment à Bruxelles. Au total quatre familles de diaristes compteront dans leurs rangs des représentants de la génération supérieure.

Nous verrons plus tard que la composition d'un groupe au départ se modifie souvent au fil des jours. Les grands groupes sont souvent démantelés au fur et à mesure du voyage, tandis que

---

<sup>130</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mouzon, n° AB 292, *Exode 10 mai - 27 juin 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, entrée du 11/05/40.

<sup>131</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Delaunoy, n° AB 462, « *Exode de 1940 : journal* », 1940, entrée du 12/05/40.

certaines petits groupes se garnissent de nouveaux voyageurs au fil des étapes. Cette variation est expliquée par différents facteurs qui seront invoqués dans le chapitre suivant.

## **5. Un départ douloureux**

Du point de vue des émotions, le grand départ est un moment très fort pour les diaristes. Un moment de prise de conscience important à propos ce qui se termine, et en même temps sur ce qui se profile. La première émotion vive frappe à l'instant où la décision de partir est prise. Il est temps d'accepter cette décision et de partir pour de bon. Cette décision douloureuse plonge Hans Vermer dans un dernier instant de doute :

*« Mais au moment du départ un léger flottement se produisit, laisser tout son avenir derrière lui ? »<sup>132</sup>*

Mais après le temps du doute, est venu le temps de la réalité. Il faut partir. Partir signifie pour beaucoup tout abandonner derrière soi, sa maison, ses biens, ses proches, sa vie. Cette dure réalité induit une profonde tristesse, notamment chez Paul Hymans qui écrit ces quelques lignes au moment de quitter son bureau le 14 mai :

*« Avant de sortir de mon bureau, je me retournai, je regardai mes bibliothèques, mes armoires où demeuraient classés tant de dossiers et d'enveloppes renfermant les témoignages de mon travail, de mes études, de mes amitiés, (...) et je me dis à mi-voix : Adieux ma vie ! »<sup>133</sup>*

Le choc du départ est encore plus marquant pour les enfants qui peinent à cacher leur détresse au moment de partir. Simon, qui n'a que huit ans au moment des faits, évoque toute sa tristesse dans son carnet :

---

<sup>132</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vermer, n° AB 612, *L'exode en vélo : mémoires, mai 1940-septembre 1940.*, entrée du 12/05/40.

<sup>133</sup> HERMANUS M. *Paul Hymans, Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente*, Bruxelles, Belgobelge, 2022, p. 48, entrée du 14/05/40.

*« Nous achevons la préparation des bagages et vers 18h30 nous abandonnons la maison et la ville. C'est dur ! Tout quitter... comment retrouverons-nous notre chère maison ? »<sup>134</sup>*

Cette vive émotion, particulièrement ressentie par les enfants, Max Wolf la dépeint également dans son carnet lorsqu'il évoque l'état de sa fille après avoir quitté leur foyer :

*« Notre fille ainée n'a pas supporté tant d'émotions. Elle est souffrante et pleure à chaudes larmes. »<sup>135</sup>*

Au-delà de la tristesse de tout abandonner derrière soi, le départ évoque également l'inconnu vers lequel s'élancent tous les réfugiés. La tristesse se mêle alors à la peur comme le décrit Hans Vermer :

*« A 14h notre petite troupe s'ébranla, le cœur serré, qu'allait-on devenir ? »<sup>136</sup>*

En résumé, cette première étape de l'exode, est déjà forte en émotions pour de nombreux diaristes. Tandis que le doute rattrape encore les derniers indécis, comme Vermer, il laisse rapidement place à l'émotion majoritaire à cet instant, à savoir, la tristesse, comme l'expliquent six diaristes.

---

<sup>134</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Simon, n° AB 636, *Exode 1940 : journal, 18/5/1940-29/5/1940*, entrée du 18/05/40.

<sup>135</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Wolf, n° AB 615 *Un exode qui se termina bien : récit, mai 1940*, entrée du 16/05/40.

<sup>136</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vermer, n° AB 612, *L'exode en vélo : mémoires, mai 1940-septembre 1940.*, entrée du 12/05/40.

# Chapitre 7 : partir, ... mais où ?

Bien avant le début du conflit, la question d'une évacuation des civils belges préoccupait les autorités belges consciente d'un risque d'invasion. Cependant, les mesures prises par le gouvernement sont insuffisantes, et celui-ci se fait surprendre dès les premiers bombardements. Les civils belges vont de ce fait se charger, en grande partie, de leur propre sort.<sup>137</sup> Dès lors, vers où vont s'en aller ces centaines de milliers de Belges ? Quelles directions seront privilégiées pour échapper le plus rapidement aux affres de la guerre ? Jusqu'où iront-ils avant de finalement s'arrêter ?

## 1. Dans quelle direction prendre la route ?

Lorsque l'on se penche sur les itinéraires de nos dix-neuf diaristes, deux tendances se dégagent quant aux premières directions suivies. Étant donné qu'aucune direction précise n'était alors fournie par les autorités, ce choix relevait de la volonté et de l'instinct du réfugié. La première tendance observée chez dix de nos diaristes est de prendre au plus vite la direction de la France. Ceux-ci emprunteront les routes leur permettant d'atteindre la frontière le plus rapidement possible. Nos neuf autres diaristes choisiront eux de se diriger d'abord vers la Côte, avant de finalement se diriger vers la France. Ce choix s'explique par le sentiment de sécurité qu'inspire alors la Côte belge, elle qui se situe encore loin de la ligne de front, et qui permet aux exilés de rester dans leur pays. C'est d'ailleurs la destination que choisiront également les autorités quelques jours après l'invasion, augmentant encore ainsi la confiance des populations pour cette destination. Cependant l'avance allemande est fulgurante. Très vite, le pays tout entier est

---

<sup>137</sup> CROKAERT J., *Les routes de l'exode. 1940.*, Bruxelles, Le Scorpion, 1975, p 39-40.

devenu un lieu de dangers à fuir au plus vite.<sup>138</sup> Le passage de la frontière française deviendra tôt une priorité pour l'ensemble de nos diaristes.

Cette frontière constitue une étape importante de l'exode des Belges en fuite, car elle représente pour beaucoup la porte vers la sécurité, un rempart solide contre l'avance allemande.<sup>139</sup> Mais cette traversée de la frontière ne sera pas chose simple pour tout le monde. Les autorités françaises, soucieuse de contenir à la fois le flot de réfugiés, mais également de ne pas gêner les passages de convois militaires, contrôlent étroitement leur frontière. Le passage doit s'effectuer en différents points précis, et aux heures indiquées par les autorités.<sup>140</sup> Cette situation interrompt la progression des réfugiés belges qui, s'ils manquent de chance se retrouvent parfois bloqués de longues heures aux postes frontière français. Augustine Vergeyle raconte son impatience et son sentiment de soulagement à cet instant :

*« Impossible d'avancer. Il faut prendre rang dans la file des voitures rangées sur plusieurs rangs d'un côté de la route afin de laisser un espace libre pour les armées en déroute. (...) Enfin, après de longues heures d'une interminable attente, nos papiers sont vérifiés et nous passons en France. »<sup>141</sup>*

Cette situation inconfortable en poussera certains à privilégier des chemins secondaires, voire à couper à travers champs et forêt pour ne pas être arrêtés des heures durant à la frontière.

La question de la fuite vers la Grande-Bretagne a également occupé l'esprit de nombreux réfugiés belges, voyant en elle le moyen le plus sûr de se mettre à l'abri. Finalement cette issue fut empruntée par un nombre très limité de Belges tant les accès aux ports étaient strictement contrôlés et difficiles d'accès. On estime le nombre de Belges passés en Grande-Bretagne à 20 000, contre plus d'un million en France.<sup>142</sup> Cette possibilité a toutefois effleuré l'esprit de l'un

---

<sup>138</sup> La progression vers la Côte s'est effectuée de manière extrêmement rapide en 1940 en comparaison de ce qui s'était produit en 1914 ce qui a participé à la panique et à la surprise dans les colonnes de réfugiés. Voir ALARY E., *op. cit.*, p.64.

<sup>139</sup> *Idem*, p.60.

<sup>140</sup> CROKAERT J., *op. cit.*, p. 81-82.

<sup>141</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 19/05/40.

<sup>142</sup> VANWELKENHUYZEN J., 1940, *Le grand exode*, Bruxelles, RTBF Editions, 1983, p. 293.

de nos diariste, Maurice Hinsenkamp alors qu'il arrivait à Boulogne-sur-Mer avec sa famille. Cette idée fut cependant rapidement abandonnée.

## **2. Une entrée en France chaotique**

Désormais de l'autre côté de la frontière, le véritable exode débute pour le million et demi de Belges engagés sur les routes. Il faut désormais progresser le plus rapidement possible pour échapper à l'avance allemande et trouver une nouvelle terre d'accueil capable de les recevoir en sécurité le temps que la situation militaire s'améliore. Aucune consigne centralisée ou coordonnée ne guide toutefois le flot de réfugiés bien trop important que pour être maîtrisé. La plupart de ceux-ci débiteront donc leur périple en France dans la direction qu'ils choisiront eux-mêmes. Les réfugiés privilégieront notamment certaines routes empruntées par la masse. L'historienne Nicole Ollier compare cette masse à un troupeau. Celle-ci estime que les populations jetées sur les routes n'ont pas toujours les épaules pour affronter ce qui les attend, et ont donc besoin de suivre une masse pour acquérir de la confiance. Elle explique que parmi cette masse de réfugiés se trouvent beaucoup de femmes seules, n'ayant pas l'expérience de la prise de responsabilités, généralement assumées par leur mari. Il en est de même pour les jeunes ou pour les personnes âgées. Pour toutes ces personnes plus vulnérables, l'influence du groupe, du troupeau est rassurante et primordiale pour une progression sûre.<sup>143</sup> Cette influence de la masse, Gilbert Hilgers la raconte dans son journal :

*« Allons-nous nous rendre à Senonchamps comme prévu, non, nous sommes influencés par l'ambiance, nous suivons les autres (...) »<sup>144</sup>*

Selon le point d'entrée en France, certaines routes seront plus ou moins empruntées par les fuyards belges. La route de la Manche sera par exemple particulièrement empruntée par les réfugiés entrés en France à Dunkerque. Six de nos diaristes s'enfonceront en Normandie en suivant la route de Boulogne, Abbeville, Dieppe et

---

<sup>143</sup> OLLIER N., *L'exode, sur les routes de l'an 40*, Paris, Robert Laffont, 1970, p. 168-169.

<sup>144</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hilgers, n° AB 278, *Récit exode 10 mai - 29 août 1940, mai 1940-août 1940*, entrée du 12/05/40.

Rouen. Les ordres quant à la direction à prendre parviennent aux réfugiés via différents canaux qu'ils rencontrent sur les routes. Les consignes sont d'abord données par les militaires postés aux carrefours importants et chargés de réguler autant que possible le déplacement des populations pour ne pas gêner le déplacement des troupes. Nicolas Dejardin est, par exemple, contraint de se rediriger vers la Manche après qu'un poste militaire l'ait dévié dans cette direction. Un grand nombre de Belges, dont quatre de nos diaristes, ont pris la route de Paris où ils espéraient être en sécurité et trouver de quoi se loger. Cela ne durera pas longtemps étant donné la progression de l'ennemi vers le Sud.

### **3. Cap au Sud**

Face à un tel afflux et une telle désorganisation, notamment dans la capitale, les autorités françaises vont tenter de reprendre le contrôle sur les populations réfugiées. Désormais, la guerre a franchi la frontière, elle aussi. Les Belges, Néerlandais, et Luxembourgeois ne sont plus les seuls à encombrer les routes. Les Français du Nord se mêlent à la masse et la situation devient encore plus délicate. Une mesure importante est prise pour désengorger les grandes villes et les principaux axes : désormais les réfugiés belges seront dans l'obligation de se diriger vers des départements bien spécifiques, l'Hérault, la Haute-Garonne, l'Allier, l'Ardèche, la Saône-et-Loire et la Côte d'Or.<sup>145</sup> A partir de là, pour la grande majorité des Belges, il s'agit de mettre cap au Sud-Ouest.<sup>146</sup> Les nouvelles directives arrivent rapidement aux oreilles des Belges engagés sur les chemins de l'exode. Ils apprennent leur nouvelle destination via les journaux, comme Victor Renier<sup>147</sup> ou de la bouche des maires des villages qu'ils traverseront. Cette prise en charge un peu plus effective sonnera pour beaucoup de réfugiés, se déplaçant à pied ou à vélo, la fin du chemin de croix. Désormais, de nombreux trains seront effectivement mis à leur disposition afin de les acheminer rapidement vers les départements qui leur sont assignés. Une fois arrivés en train ou en voiture dans des grandes villes du Sud-Ouest comme

---

<sup>145</sup> COLIGNON A., *Exode de 1940 : la débâcle d'un État ?* consulté en ligne sur : <https://www.belgiumwwii.be/belgique-en-guerre/articles/centres-de-recrutement-de-l-armee-belge-c-r-a-b.html>, consulté le 01 août 2023.

<sup>146</sup> Les départements de la Saône-et-Loire et de la Côte d'Or ne sont eux pas situés au Sud-Ouest mais au Sud-Est de Paris, ils verront toutefois moins de réfugiés belges arriver sur leur territoire.

<sup>147</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 21/05/40.

Bordeaux ou Toulouse, les groupes de belges seront répartis dans des centres prévus pour eux, ou répartis dans des petits villages prêts à les accueillir. Dix de nos diaristes obéiront aux recommandations et poursuivront leur périple en direction de l'un des départements français qui leur est attribué. Ce ne sera toutefois pas le cas de tous. Cinq groupes de diaristes poursuivront leur périple vers d'autres directions comme la Bretagne pour Nicolas Dejardin, et Jean-Raoul Troquay , vers l'Auvergne pour Mouzon, Sion et Heuvelmans. Certains ont préféré ignorer les consignes et poursuivre en direction d'un parent ou d'un ami résidant en France et susceptible de les accueillir, ou simplement pour ne pas avoir à s'éloigner autant.<sup>148</sup> Les quatre derniers diaristes, eux, ont déjà pris le chemin du retour dès avant que les consignes officielles ne paraissent, et ne sont donc pas concernés par celles-ci.

---

<sup>148</sup> CATROS S. et WILKIN B., *Sur les chemins de l'exode : les réfugiés belges dans l'Eure*, dans *Histoire, économie et société*, 2022/1, p. 63-64.

## **Partie III : Les émotions sur la route**

# Chapitre 8 : Une fuite tourmentée

La difficile épreuve des adieux est maintenant passée. Les réfugiés sont désormais livrés à eux-mêmes sur les dangereuses routes de l'exode. Le grand voyage qui les attend sera riche en émotions, surtout négatives. Ces tourments découlent de différents facteurs extérieurs auxquels seront confrontés tous les exilés. Le contenu des carnets que nous étudions témoigne abondamment de ces instants de peur, de panique, de désespoir ou de honte.

## 1. Une guerre qui ne nous quitte pas

La première cause de tourments sur la route est la guerre elle-même. Quittant leur foyer pour échapper aux dangers des combats, les diaristes retrouvèrent paradoxalement ces mêmes dangers une fois sur les routes. Sept d'entre eux témoignent de ce danger constant et imprévisible. Gilbert Hilgers offre une description détaillée d'une attaque de *stukas*, qui semaient la terreur en frappant régulièrement depuis les airs les colonnes de réfugiés.

*« Par formation de plusieurs dizaines d'appareils parfois, les stukas passaient rapidement, d'autres tournoyaient dans le ciel, ensuite piquaient sur la colonne, tel des oiseaux de proie, les uns à la suite des autres, souvent par groupe de trois (...) ils répandaient la panique, la frayeur et la mort, les gens s'affolaient, criaient, s'égosillaient à droite à gauche de la route, vers les bois, vers un talus, un repli de terrain, vers une maison où se couchaient dans les fossés, vélos, ballots tirés sur eux en guise de bouclier, des chevaux hennissaient, s'emballaient, des chariots se renversaient projetant dans tous les sens ce qu'ils transportaient y compris les personnes âgées, impotentes,*

*blessées, qui la plupart du temps, ne pouvaient être déchargées à temps pour être abritées. »<sup>149</sup>*

Les routes sont donc dangereuses pour les civils qui les empruntent, l'aviation ennemie n'opère pas de distinction entre convois civils et militaires et les victimes sont nombreuses parmi les réfugiés. Cela questionne dès lors le choix de ces millions de Belges qui ont fui les combats pour finalement s'exposer à des dangers plus forts encore ou sur la route ou sur les rails. La question se pose également lorsque l'on sait que le conflit ne fera que suivre les colonnes d'exilés. L'avance allemande est effectivement souvent plus rapide que la progression des réfugiés, ce qui les expose finalement à des combats sans fins. Chaque ville-étape occupée par des civils en exode deviendra elle aussi une ville menacée par les bombardements et l'invasion ennemie. Les dangers ne sont pas que sur les routes, chaque nuit conserve son lot de risques tant que le cessez-le feu n'est pas signé ou que les réfugiés ne sont pas arrivés en zone plus calme. Sept diaristes parlent de leurs peurs constantes tout au long de leur trajet, de leurs étapes qui ressemblent finalement très fort à ce qu'ils auraient vécu en restant dans leur foyer. Madame Martin se trouve à Dunkerque, quatre jours après avoir quitté son domicile de Charleroi et subit encore des bombardements terrifiants :

*« Cette nuit-là encore des bombardements, les carreaux tremblaient, je me relevais de peur qu'ils se brisent, je couvrais la figure de mes enfants. »<sup>150</sup>*

Ce danger qui ne semble pas les quitter, tout le monde ne l'avait pas prévu. Certains espéraient encore que les Allemands seraient rapidement freinés et que la quiétude d'un monde en paix ne se trouvait qu'à quelques jours de voyage. La dure réalité d'une avancée ennemie bien plus rapide et profonde que prévue propage une onde de désespoir chez quatre de nos diaristes, dont Paul Hymans qui témoigne de sa mauvaise surprise le 21 mai :

*« L'ennemi était entré à Amiens. Ce fut une dure surprise. Je n'avais pas cessé de croire que les troupes françaises qui couvraient la Somme le contiendrait*

---

<sup>149</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hilgers, n° AB 278, *Récit exode 10 mai - 29 août 1940, mai 1940-août 1940*, entrée du 14/05/40.

<sup>150</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Martin, n° AB 518, *Exode 1940 : mémoires, avril 1940-mai 1945*. Entrée du 21/05/40.

*d'abord, puis le rejetterait, qu'une jonction s'opérait victorieusement avec les armées de Flandre. »<sup>151</sup>*

## **2. Une sensibilité mise à rude épreuve**

Mais au-delà des combats qui ne semblent pas s'éloigner, cet exode confronte ceux qui le vivent à une détresse humaine qu'ils n'ont pas l'habitude de côtoyer et qui va provoquer chez eux différentes réactions émotionnelles. Deux diaristes témoignent de ce qu'ils ont ressenti en prenant conscience du drame humanitaire qu'ils étaient en train de vivre. Le premier d'entre eux est Victor Renier qui se désole à la vue d'un convoi de réfugiés :

*« A la sortie, nous croisons un train de réfugiés. Spectacle pitoyable qui nous arrache des larmes... »<sup>152</sup>*

Le jeune Simon, lui, est dévasté par le spectacle douloureux qui s'offre à ses yeux, scène particulièrement difficile pour un enfant de huit ans qui n'a encore jamais rien connu de tel dans sa courte vie, contrairement aux personnes plus âgées qui ont déjà assisté à des scènes semblables lors de la précédente guerre.

*« Et qu'est-ce que nous voyons : des maisons effondrées, des blessés tout sanglants, des cadavres jonchant le sol. Des femmes, des blessés gémissent. C'est affreux, affreux ! Jamais nous n'oublierons cet horrible spectacle »<sup>153</sup>*

La sensibilité des réfugiés est donc mise à rude épreuve. Les réactions de pitié, de tristesse, ou d'horreur paraissent être inévitables tant le choc doit être important pour toutes ces personnes qui vivaient encore dans un pays en paix dix jours plus tôt.

Toutefois, au fil des jours, la sensibilité vis-à-vis de cette réalité s'amenuise chez certains. La tristesse et la pitié laissent à présent la place à l'indifférence et à l'individualisme. Cette tendance est remarquée chez trois de nos diaristes. Hans Vermer décrit bien cette

---

<sup>151</sup> HERMANUS M. *Paul Hymans, Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente*, Bruxelles, Belgobelge, 2022, p. 48, entrée du 21/05/40.

<sup>152</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 19/05/40.

<sup>153</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Simon, n° AB 636, *Exode 1940 : journal*, 18/5/1940-29/5/1940, entrée du 22/05/40.

déshumanisation qui finira par se produire après plusieurs jours de voyage. Il la mentionne à quatre reprises et écrit ces lignes particulièrement parlantes alors qu'il est sur la route depuis trois jours et qu'il vient de vivre un nouveau bombardement :

*« Encore une fois, nous nous retrouvons sains et saufs, il n'en est pas de même autour de nous mais le spectacle que nous découvrons ne nous émeut plus, nous sommes devenus des automates (...) »<sup>154</sup>*

Gilbert Hilgers explique ce manque d'humanité lors d'un passage dans lequel lui aussi admet ne plus ressentir de peine pour les scènes dramatiques qu'il vit sur la route.

*« (...) Il n'était pas possible d'assister une famille dans le malheur, avec quoi ? comment ? chacun était dans le malheur, notre tour était peut-être pour la prochaine attaque... »<sup>155</sup>*

### **3. Des besoins primaires à assouvir**

Sur les routes de l'exode, les dangers liés aux faits de guerre ne sont pas les seules préoccupations des réfugiés. Les besoins primaires occupent eux aussi une grande part de leurs tourments. En plus d'échapper à la mort, chaque journée de fuite est rythmée par différents besoins que chaque réfugié craint de ne pas pouvoir assouvir. Il s'agit ici, d'avoir suffisamment d'argent, de trouver de la nourriture ou d'obtenir un abri pour passer la nuit. Une autre question essentielle viendra tourmenter les réfugiés en voiture, celle du carburant, si rare et pourtant indispensable pour continuer à progresser vers des contrées plus sûres.

Le premier besoin primaire qui inquiète les réfugiés est celui du logement. Il s'agit de la première préoccupation des diaristes et de la question qui les tourmentera le plus

---

<sup>154</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vermer, n° AB 612, *L'exode en vélo : mémoires, mai 1940-septembre 1940.*, entrée du 13/05/40.

<sup>155</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hilgers, n° AB 278, *Récit exode 10 mai - 29 août 1940, mai 1940-août 1940.*, entrée du 14/05/40.

durant leurs longues journées de voyage. Chacun espère trouver de quoi se loger à chacune de ses étapes. Mais chacun sait aussi que c'est une tâche ardue que de parvenir à trouver un abri convenable au vu de la foule qui s'entasse à leurs côtés sur les routes de l'exode. Cette réalité désespérante Augustine Vergeyle l'a bien à l'esprit et la décrit ainsi dans son carnet :

*« Il y a beaucoup de troupes à Criel et nous nous rendons bien compte qu'il est inutile d'espérer trouver un logement si modeste soit-il. »<sup>156</sup>*

Dans tous les cas, cette quête constituera une priorité, un besoin pressant, tant pour la sécurité que le pour le confort minimum en ces temps difficiles, mais aussi une source d'inquiétude. Cette crainte de ne pas trouver un abri pour la nuit, Nicolas Dejardin, père de trois enfants, la décrit dans son carnet, alors qu'il peine à trouver où loger sa famille :

*« Nous sommes inquiets pour les enfants surtout. Ils sont si jeunes pour loger éventuellement à la belle étoile... »<sup>157</sup>*

Les hôtels, lorsqu'il y en a et lorsqu'ils sont abordables sont très souvent pleins à craquer. Il faut, pour les réfugiés, trouver d'autres solutions. Certains choisiront des étapes où vivent des connaissances pour pouvoir bénéficier d'un abri chez eux. Pour la majorité, il faut démarcher les cafés pour une petite pièce où dormir, compter sur la générosité des locaux pour obtenir une chambre, ou un peu de paille dans une grange. Certaines grandes villes possèdent également des centres d'accueil mis sur pied pour répondre à l'arrivée massive de réfugiés venus du Nord. Très souvent le logement est difficile à obtenir et nécessite de longues négociations. De plus, celui-ci est généralement rudimentaire, constitué d'une chambre ou d'une pièce unique à partager avec toute la famille. Les matelas sont rarement fournis, ce qui n'arrange pas le confort de ceux qui n'en ont pas emportés avec eux. Cependant, ces conditions de vie difficiles

---

<sup>156</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 20/05/40.

<sup>157</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Dejardin, n° AB 460, « *Sur les routes de l'exil... ou l'odyssée de 75 jours (du 10 mai au 23 juillet 1940)* », 1940, entrée du 18/07/40.

n'impacteront que secondairement les réfugiés tant le soulagement d'être à l'abri est important. Madame Heuvelmans décrit ce sentiment qui exprime bien l'importance de se trouver un toit pour la nuit, quel qu'il soit. :

*« Nous poussons un ouf de soulagement. Ici au moins on dort tranquille et cela fort appréciable. »<sup>158</sup>*

L'autre besoin primaire qui causera de nombreux tracas chez les réfugiés est la nourriture. Les réserves emportées par les groupes de réfugiés ne suffisent pas à tenir tout le périple et sont souvent assez rudimentaires. Il faut donc chercher de la nourriture sur le chemin pour compléter ces maigres ressources. Comme pour le logement, cette mission est loin d'être facile. La masse de réfugiés, ajoutée au contexte de guerre, fait qu'il n'est pas courant de bénéficier de vrais repas. Ce manque de nourriture, va affecter de nombreux diariste ce qui va entraver encore un peu plus leur condition physique et psychologique. La faim est effectivement un mal qui frappe rarement seul comme l'explique Marie-Thérèse Sion :

*« On est à bout sans presque rien à manger, sans se reposer ma mère âgée et souffrante de rhumatismes et sans oublier la peine de la mort de papa (...) »<sup>159</sup>*

La soif, elle aussi, frappe les colonnes de réfugiés en ce mois de mai 1940 particulièrement chaud, le jeune Simon raconte :

*« A Thumeries, ravitaillement : un pain et une boîte de viande pour nous tous. Mais à boire, c'est cela que nous voudrions tant. La soif, c'est terrible. »<sup>160</sup>*

---

<sup>158</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Heuvelmans, n° AB 503, *Exode 1940 : journal*, 1940, entrée du 14/05/40.

<sup>159</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Sion, n° AB 637, *Exode 1940 : récit*, 10/5/1940-22/7/1940, entrée du 14/05/40.

<sup>160</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Simon, n° AB 636, *Exode 1940 : journal*, 18/5/1940-29/5/1940, entrée du 20/05/40.

Pour se ravitailler, les méthodes sont similaires à celles employées pour se loger. Les réfugiés, s'ils ont les moyens vont dans les cafés ou les restaurants en tentant d'obtenir une modeste ration de nourriture. Les autres devront se satisfaire des gestes de générosités des tenanciers ces derniers ou du sens de l'accueil de leurs hôtes qui, souvent, fourniront un repas à la consistance variable aux réfugiés qu'ils hébergent. Lorsque le désespoir sera le plus fort certains réfugiés comme Jean-Raoul Troquay emploieront des méthodes plus radicales afin d'obtenir de quoi se mettre sous la dent :

*« Sur tout le parcours, on visite sans égards les maisons ou fermes abandonnées à la recherche de vivres ; on y massacre de la volaille à coups de bâtons, on tue des lapins, on va traire brebis ou vaches, on vole même une de celles-ci qu'on attache au convoi pour en retirer du lait en cours de route. »<sup>161</sup>*

Dès le moment du départ et encore régulièrement sur la route, la question de l'argent sera également au cœur des préoccupations de certains diaristes. Il va de soi que pour les réfugiés les plus aisés cette question est moins difficile, cependant le contexte de guerre ne facilite les choses pour personne. En prévision d'un exode probablement long et couteux, chacun veillera à emporter avec lui suffisamment d'argent pour se loger, se nourrir et faire face à toutes les éventualités qu'un tel périple implique. Mais au commencement de la guerre, rien n'est moins simple. Maurice Hinsenkamp raconte qu'au début de la guerre, alors qu'il veut retirer son argent placé à la banque, les files interminables l'obligent à aller dans plusieurs banques.<sup>162</sup> La question de l'argent se posera à nouveau une fois en France, où la devise change. Chaque Belge doit désormais passer par un bureau de change pour obtenir les francs français nécessaires, ce qui complique encore un peu plus le quotidien du réfugié. Les taux de change sont également évolutifs au fil de la guerre, ce qui embarrasse notamment Augustine

---

<sup>161</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Troquay, n° AB 592, *Exode 1940 : journal, 10/5/1940-16/8/1940*, entrée du 11/05/40.

<sup>162</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hinsenkamp, n° AB 302, *Mon exode en 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, Entrée du 10/05/40.

Vergeyle qui voit son pouvoir d'achat fortement limité à cause des dernières évolutions du taux de change:

*« Ce matin nous avons été très désagréablement surpris car, voulant changer quelques billets, on nous informe qu'à partir d'aujourd'hui, notre monnaie était au pair avec l'argent français. Cela nous fait une différence de 44% et réduit d'autant nos disponibilités. C'est un sale coup (...) »<sup>163</sup>*

Les arrivées massives de réfugiés vont également pousser certains commerçants à augmenter leurs prix. Madame Heuvelmans l'avait remarqué lorsqu'elle s'étonna du prix absurdement cher d'une chambre d'hôtel, soupçonnant le gérant de profiter de la misère des exilés. Cette inflation soudaine va se remarquer plus largement dans différentes localités, principalement rurales, parfois prises de court. Certains fermiers, méfiants et mécontents de voir de telles masses de gens affluer dans leurs contrées généralement tranquilles, n'hésiteront pas à augmenter leurs prix pour éloigner un peu les fuyards.<sup>164</sup>

L'approvisionnement en essence, lui, ne préoccupera logiquement que les réfugiés qui se déplacent en voiture. Le rationnement de l'essence, du au nombre de véhicules sur les routes ainsi qu'aux importants besoins de carburant liés au conflit, plonge les civils dans une angoisse, par crainte ne plus pouvoir avancer. Tous les diaristes en voiture relatent cette peur de manière plus ou moins explicite. Maurice Hinsenkamp, lui, l'écrit mot pour mot dans son journal, alors qu'il tente d'avancer vers le Sud avec la voiture familiale et que son père ne parvient pas à trouver de station-service pour faire le plein :

*« Nous en arrivâmes cependant au moment où nous fumes dans l'angoisse de tomber en panne. »<sup>165</sup>*

---

<sup>163</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 10/06/40.

<sup>164</sup> OLLIER N., *op. cit.*, p. 173-174.

<sup>165</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hinsenkamp, n° AB 302, *Mon exode en 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, Entrée du 20/05/40.

La question de l'essence est une préoccupation de tous les jours pour ceux qui fuient en voiture. Les ravitaillements se font par petites quantités et personne n'est sûr de pouvoir en retrouver sur sa route. Le docteur Polak qualifie même le carburant de « *denrée la plus rare en ce moment* »<sup>166</sup>. Des stratégies sont alors mises en place par les réfugiés pour tenter d'économiser le plus d'essence possible. Maurice Hinsenkamp raconte justement que son père coupe son moteur dans les descentes pour économiser son carburant.<sup>167</sup> Le vol d'essence est également craint par certains réfugiés, comme Augustine Vergeyle dont le beau-père restera dormir dans sa voiture lors d'une étape pour s'assurer que personne ne leur volera leur carburant durant la nuit.<sup>168</sup>

#### **4. Le découragement guette**

S'engager sur les routes de l'exode requiert un grand courage. Un courage nécessaire pour surmonter les épreuves émotionnelles qu'un tel voyage impose. Chaque réfugié se doit de trouver les ressources nécessaires pour mettre ses tourments de côté afin de poursuivre son objectif de fuite. Un moral d'acier est nécessaire pour continuer d'avancer malgré les embuches et les déconvenues. Toutefois, plusieurs autres facteurs vont venir entamer ce qu'il reste de courage chez les réfugiés.

L'évolution du conflit est une source d'inquiétude pour tous les Belges, mais plus encore pour ceux qui sont sur les routes tant l'issue de ce dernier déterminera la suite de leur fuite. Tous espèrent une fin rapide et heureuse de la guerre afin de rebrousser chemin le plus rapidement possible et retrouver tout ce qu'ils ont laissé derrière eux. Cependant les nouvelles qui leur parviendront n'iront pas dans ce sens, et cela en désespèrera beaucoup. Quatre de nos diaristes abordent l'évolution de cette de cette guerre qui ne prend pas la tournure qu'ils auraient espéré. Nous avons évoqué plus haut la déception de Paul Hymans. Madame Heuvelmans, elle aussi, comprend rapidement que la guerre prend une tournure malheureuse et qu'un retour rapide chez

---

<sup>166</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Polak, n° AB 592, *Exode 1940 : journal, 10/5/1940-16/8/1940*, entrée du 17/05/40.

<sup>167</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hinsenkamp, n° AB 302, *Mon exode en 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, Entrée du 20/05/40.

<sup>168</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 20/05/40.

elle n'est pas à envisager de suite. Dans son carnet, écrit à la page du 25 mai, non sans amertume :

*« Les nouvelles sont mauvaises. Les Allemands avancent vers la Somme. On parle même de l'encerclement des Flandres. »<sup>169</sup>*

Ce découragement atteindra son apogée le 28 mai, date de la capitulation du Roi Léopold III. Cette date sonne la fin de tous les espoirs des réfugiés et provoquera bien d'autres émotions négatives, notamment chez nos diaristes. Sept d'entre eux témoignent de leur détresse ce jour-là. Le récit de Victor Renier illustre parfaitement le sentiment majoritaire dans l'esprit des réfugiés belges, un douloureux mélange de honte, de peur, de désespoir, de colère et de tristesse :

*« L'après-midi, nous apprenons une nouvelle qui nous plongera tous dans une complète consternation : la capitulation du Roi et de l'armée ! Découragés, complètement démoralisés, nous passons des heures affreuses. Honte, angoisse, colère, désespoir, tous ces sentiments nous déchirent le cœur »<sup>170</sup>*

Dans une moindre mesure, le voyage en lui-même va être un important facteur de découragement. L'expérience n'est évidemment pas la même selon que l'on se déplace en voiture, à pied ou à vélo, mais chaque moyen de transport présente son lot d'inconforts difficiles à vivre. Jean-Raoul Troquay qui se déplace en vélo, se plaint régulièrement de la fatigue engendrée par son moyen de locomotion. Cette fatigue lui procure par ailleurs un grand sentiment de découragement. Cet effort physique que requiert le déplacement à bicyclette un autre diariste va en faire part. Victor Renier et son entourage souffrent du relief qu'ils trouvent de plus en plus accidenté au fur et à mesure qu'ils progressent vers le Sud. Il relate son désespoir alors qu'il entre dans la région de Limoges :

---

<sup>169</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Heuvelmans, n° AB 503, *Exode 1940 : journal*, 1940, entrée du 25/05/40.

<sup>170</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mouzon, n° AB 292, *Exode 10 mai - 27 juin 1940 : récit*, 1940, entrée du 28/05/40.

*« Nous peinons car la route est vraiment dur pour des gens comme nous qui n'avons jamais eu l'occasion de nous entraîner en montagne, et pour cause ! Le découragement s'empare de nous. »<sup>171</sup>*

Dix de nos diaristes sont partis en voiture, mais ce privilège ne leur garantit toutefois pas un trajet sans tourment. Ce que tous les diaristes partis en voiture relèvent, c'est l'extrême encombrement des routes. L'allure est très lente et les arrêts très fréquents. Cette lenteur, tous ne la supporteront pas, d'autant plus lorsque les jours de voyage s'accumulent. L'avance est bien moins rapide que ce que beaucoup avaient espéré. Monsieur Polak écrit sur ce sentiment qui grandit :

*« (...) Tout va bien si nous pouvons maintenir cette allure, la frontière tant convoitée sera vite atteinte. Hélas nous déchantons, l'allure décroît et la vitesse est celle de la torture. Il est parfois plus économique de pousser la voiture de quelques mètres plutôt que de faire appel au démarreur. »<sup>172</sup>*

S'ajoutera à cela une météo en cette fin de printemps 1940 particulièrement chaude et sèche qui ajoutera à la pénibilité du voyage.

## **6. Une cohabitation parfois difficile**

Nous venons d'évoquer la difficile date du 28 mai. Cette date représente par ailleurs le paroxysme d'une relation parfois difficile entre Français et Belges. Dès avant ce 28 mai, les rapports entre voisins ne sont pas toujours des plus bienveillants. Le chaos sur les routes françaises provoqué par l'afflux massifs de réfugiés est d'abord attribué aux Belges par la presse française, mécontente de l'état actuel de son pays.<sup>173</sup> Les réfugiés belges ne bénéficient plus d'une reconnaissance équivalente à celle de la grande guerre, lorsque ceux-ci étaient reçus en héros. De nombreux civils français s'étonnent également de voir tant d'hommes en âge de

---

<sup>171</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 24/05/40.

<sup>172</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Polak, n° AB 544, *Exode 1940 : journal*, 10/5/1940-1/6/1940, entrée du 17/05/40.

<sup>173</sup> ALARY E., *op. cit.*, p. 75.

combattre s'élancer sur les routes, les prenant parfois pour des déserteurs ou des lâches.<sup>174</sup> Cette idée reçue se renforcera beaucoup le jour de la capitulation du Roi Léopold III. Les Belges subiront alors l'hostilité et la méfiance de leurs voisins français, leur attribuant directement la débâcle. Augustine Vergeyle décrit la difficile expérience que ce fut d'être une Belge en France le 28 mai 1940 :

*« Voilà donc la raison de l'attitude hostile que nous avons remarquée à notre arrivée au restaurant. (...) Nous entendons autour de nous toutes sortes de réflexions méchantes sur le manque de courage de notre armée.(...) Mme Xatard dit tout haut à son personnel de ne pas s'occuper des belges, qu'ils peuvent entretenir eux-mêmes leurs chambres. »*<sup>175</sup>

---

<sup>174</sup> C'est en ignorant le statut particulier des C.R.A.B. envoyant les hommes âgés de 16 à 35 ans sur les routes françaises. NIVET, Ph., *Les réfugiés de guerre dans la société française (1914-1946)*, dans *Histoire, économie & société*, vol. 23, no. 2, 2004, pp. 247-259.

<sup>175</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 28/05/40.

# Chapitre 9 : Un bonheur impossible ?

D'apparence les routes de l'exode n'ont pas grand-chose de réjouissant pour ceux qui les empruntent. Nous les avons abordées, les causes du malheur sont nombreuses et variées. Qu'en est-il des sentiments plaisants ? Est-il seulement possible de connaître des moments de joie, de soulagement, de confiance dans de telles circonstances ?

## 1. De la peur au soulagement

Dans ce contexte, une émotion plaisante semble se détacher des autres par sa fréquence, c'est celle du soulagement. Sept diaristes mentionnent à au moins un endroit de leur journal un instant où le soulagement les a submergé lors de leur trajet, le total s'établissant à quinze récurrences. Ce soulagement peut-être provoqué par différents facteurs. Le premier que nous allons évoquer est lié à la guerre elle-même. Les combats, après avoir inspiré la peur au plus fort de ceux-ci, deviennent logiquement la source d'un profond sentiment de soulagement lorsque ceux-ci se taisent ou se calment. Victor Renier écrit dans son carnet le soulagement qu'il a vécu lorsque pour la première fois depuis huit jours, il ne dut pas craindre pour sa sécurité. :

*« Depuis hier nous n'avons plus aperçu un seul avion, entendu l'éclatement des bombes. On respire enfin après huit jours d'alarmes, d'alertes et de bombardements. »<sup>176</sup>*

Certaines étapes de la fuite sont par ailleurs particulièrement attendues par les réfugiés en quête de paix et de sécurité. Les passages de frontières ou de fleuves sont souvent synonyme de sécurité, les fuyards se sentant protégés par les obstacles naturels censés freiner voir arrêter

---

<sup>176</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 17/05/40.

l'avance de l'ennemi. La Meuse est une première étape pour beaucoup de Belges comme le racontent Raymond Mouzon et sa famille :

*« A ce moment un soldat nous dit : "encore 3km et vous êtes sauvés !" Il voulait parler de la Meuse. C'est donc avec un sentiment de soulagement que nous traversons le fleuve au-delà de Douzy »<sup>177</sup>*

Le passage de la frontière française est la prochaine étape très significative pour beaucoup de réfugiés qui la franchissent avec un grand sentiment de soulagement comme Hans Vermer qui décrit ce qu'il a ressenti au moment de passer en France :

*« (...) nous apprenons que nous sommes en France, (...), enfin voilà cette mère patrie que nous chantons depuis notre enfance et nous croyons la bataille gagnée ».<sup>178</sup>*

Si ce franchissement de frontière est si important pour tant de réfugiés, c'est aussi parce que la France bénéficie encore d'une réputation de forteresse au sein de laquelle on se trouvera forcément en sécurité.<sup>179</sup> Chacune de ces étapes, comme celles qui suivront, tel le franchissement de la Seine, confortent les réfugiés dans leur impression de s'éloigner des combats et des dangers. Nous l'avons pourtant déjà évoqué, les combats ne sont pas arrêtés aux frontières ni aux fleuves et nombreux sont les Belges qui ont dû subir d'autres combats une fois de l'autre côté de la frontière.

En plus de craindre pour eux-mêmes, de nombreux réfugiés craignent pour leurs proches laissés derrière eux en Belgique, ou dont ils ont perdu la trace sur le chemin de l'exode. Les nouvelles sont rares et les inquiétudes à ce sujet nombreuses. Un vif sentiment de soulagement mêlé à une certaine forme de joie survient donc également à l'annonce de retrouvailles. Deux diaristes en font état dans leur journal. Maurice Hinsenkamp, alors encore enfant, était parti sur les routes de l'exode sans son père qui était supposé rejoindre le reste de sa famille plus tard, par ses

---

<sup>177</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mouzon, n° AB 292, *Exode 10 mai - 27 juin 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, entrée du 12/05/40.

<sup>178</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vermer, n° AB 612, *L'exode en vélo : mémoires, mai 1940-septembre 1940.*, entrée du 12/05/40.

<sup>179</sup> GOTOVITCH, J., *L'exode de Belgique*, dans MARTENS, S. et PRAUSER, S. (Dir.), *La guerre de 1940 : Se battre, subir, se souvenir*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2014, p. 103-110.

propres moyens. Il raconte dans son carnet sa joie et son soulagement au moment de retrouver son père :

*« Le monde pouvait crouler, nous étions à nouveau réunis, rien ne pouvait plus nous atteindre. »<sup>180</sup>*

## **2. Après l'effort, le réconfort**

Plusieurs éléments singuliers ont été source d'un autre sentiment plaisant, le réconfort. Le réconfort peut-être de nature matérielle comme nous le raconte Victor Renier lorsque son hôte lui offrit un aide qui remonta le moral de toute son équipée :

*« (...) Elle me prêtera différents objets indispensables : casseroles, couverts, du lard, de la graisse, etc. Le moral de la troupe, tombé très bas, remonte à la suite de cette aide qui nous est fournie avec tant d'obligeance »<sup>181</sup>*

Une aide matérielle d'un autre genre apporte elle aussi sa part réconforts comme nous l'avons vu précédemment, la nourriture, surtout après les longues journées éprouvantes. Cette sensation de plaisir, Augustine Vergeyle la raconte dans son carnet :

*« Nous repartons vers Calais et Boulogne s/m. où nous arrivons vers 20h. Là enfin nous pourrions trouver un repas chaud dans une petit restaurant qui nous offre son menu à 16fr. »<sup>182</sup>*

Le réconfort peut aussi être moral. Raymond Mouzon raconte le réconfort moral qui fut le sien lorsque, à l'une de ses étapes il rencontra un autre groupe de réfugiés belges avec qui il pourra fraterniser et partager sa misère :

---

<sup>180</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hinsenkamp, n° AB 302, *Mon exode en 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, Entrée du 13/05/40.

<sup>181</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode, 1940*, entrée du 06/06/40

<sup>182</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 19/05/40.

*« Nous partageons les lieux avec des Belges, des gens de Muno. Comme il fait bon parler avec eux ! »<sup>183</sup>*

### **3. Une reconnaissance à toute épreuve**

Le dernier sentiment positif régulièrement exprimé est celui de la reconnaissance. Cinq diaristes le mentionnent explicitement, mais plus nombreux sont ceux qui en font part entre leurs lignes. La reconnaissance est généralement liée à l'accueil reçu par les diaristes. La petite Delaunoy mit par écrit toute sa reconnaissance pour l'accueil que les habitants du village qu'elle traversa lui offrirent à elle ainsi qu'à sa petite famille :

*« A notre arrivée nous sommes touchés par l'accueil de ces braves gens. Ils nous reçoivent à l'école et Mr le Maire Mr Doutré, ainsi que d'autres se partagent les réfugiés pour le premier repas. »<sup>184</sup>*

Madame Mercier va même plus loin en étendant sa reconnaissance à toute la France, pays qui l'a gracieusement accueillie :

*Le matin, on nous demande ce que nous désirons pour le petit déjeuner : café, café au lait, lait, chocolat, thé. Invraisemblable, il faut l'avoir vécu pour y croire. Chère et noble France ! »<sup>185</sup>*

Tous ces sentiments plaisants sont donc également une réalité de cet exode. Toutes les émotions ressenties ne sont pas de l'ordre du négatif. Cependant il est important de nuancer l'analyse de ce dernier chapitre tant certains des éléments que nous avons évoqués dépendent de facteurs aléatoires, largement influencés tant par la chance que par les circonstances de voyage des réfugiés. Par ailleurs, une famille d'exilés aux moyens importants peut par exemple plus facilement accéder à des sources de réconfort sur son trajet. Ce qu'il faut donc retenir de ce

---

<sup>183</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mouzon, n° AB 292, *Exode 10 mai - 27 juin 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, entrée du 11/05/40

<sup>184</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Delaunoy, n° AB 462, « *Exode de 1940 : journal* », 1940, entrée du 25/05/40.

<sup>185</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mercier, n° AB 536, *Notre exode 10 mai au 11 septembre 1940 : journal, mai 1940-septembre 1940.*, entrée du 24/05/40.

dernier chapitre c'est que des moments de bonheur fugaces sont possible sur les routes de l'exode. Cependant, ils sont d'intensité et de fréquence faibles, et surtout tout le monde n'y a pas accès de manière équitable. Ce dernier point vaut par ailleurs également pour les émotions déplaisantes que nous avons évoquées précédemment.

## **Partie IV : La fin du voyage**

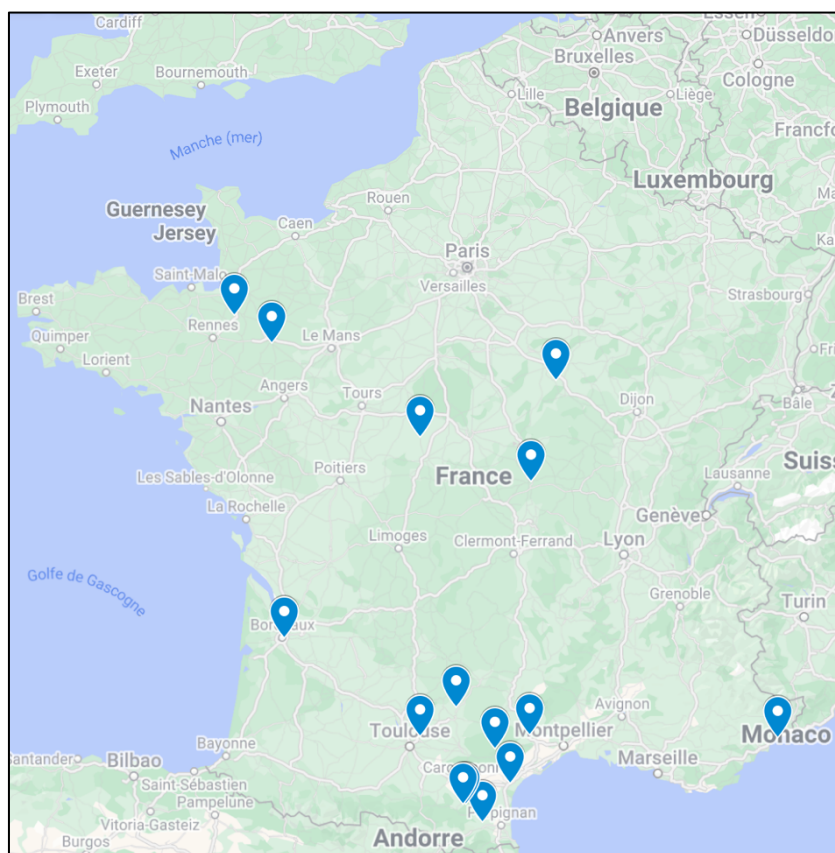
# Chapitre 10 : Une destination à apprivoiser

Après le temps du voyage, vient enfin la délivrance, l'arrivée à destination. Si elle offre à beaucoup de réfugiés un sentiment de soulagement, le temps du repos est un temps, lui aussi, tourmenté. Ce chapitre tentera d'explorer les sentiments des diaristes une fois arrivés à destination.

## **1. Quand s'arrêter ?**

Chaque diariste finira par achever son périple dans un lieu qui l'aura soit choisi, ou bien qu'on lui aura assigné. Le choix de la destination finale n'est donc pas toujours du ressort du réfugié selon qu'il ait eu à suivre des consignes officielles ou bien qu'il ait choisi de les respecter ou non. Parmi les quinze diaristes ayant poursuivi leur exode suffisamment loin, huit d'entre eux ont suivi les recommandations et ont élu domicile dans l'un des départements prévus pour leur accueil. Bien souvent, ils sont dirigés en train vers les grands centres d'accueils avant d'être amenés en bus vers leur destination finale. Ce sont généralement des petits villages préparés à leur arrivée et dans lesquels ils pourront obtenir un logement et ainsi débiter une nouvelle vie de réfugié. Sept autres diaristes n'ont, eux, pas été jusque dans les zones prévues pour leur accueil. Pour certains, la destination finale a été choisie en fonction des conditions et des opportunités qui s'offraient à eux sur leur chemin. A quoi bon continuer à avancer vers le Sud si le lieu de leur hébergement actuel est suffisamment confortable et loin des combats ? Certains diaristes semblent par ailleurs ne pas avoir reçu les mêmes consignes de départ vers le Sud, ceux-ci se faisant transporter vers d'autres régions

**Tableau n°9 : localisation des lieux d'arrivée des diaristes**<sup>186</sup>



## **2. Des conditions d'accueil variables**

Pour les réfugiés ayant suivi les consignes officielles et ayant été transporté vers les villages d'accueil prévus pour eux, les conditions d'hébergement sont relativement variables et aléatoires. Des conditions de vie inconfortables, pratiquement tous l'ont vécu sur leur route mais cela ne devait rarement durer plus d'une nuit. Désormais, cet hébergement est voué à devenir le leur pour une durée alors incertaine. Les plus chanceux peuvent alors s'en réjouir, pour les autres la réalité est plus difficile à accepter. Victor Renier se désole à la vue de ce qui deviendra son nouveau chez-lui :

---

<sup>186</sup> Quatre diaristes ne figurent pas sur cette carte. La raison est qu'ils ont pris le chemin du retour avant d'arriver à quelque destination.

*« D'imaginer qu'il va me falloir vivre Dieu sait pendant combien de temps dans cette saleté... C'est plus que je n'en puis supporter. Je m'enfuis de là me cacher pour verser des larmes que je ne puis retenir. »<sup>187</sup>*

D'autres, comme Augustine Vergeyle ou Marie-Thérèse Sion dont d'abord contenus dans d'anciens camps de réfugiés du Sud de la France ayant autrefois servis pour les réfugiés de la Guerre civile espagnole. De manière générale, les conditions de vie de chacun sont assez rudimentaires tant le nombre de réfugiés à loger est important. Pour améliorer quelque peu son existence et se sentir chez soi Augustine Vergeyle prend les choses en main et se ressaisit :

*« Nous sommes pleins d'ennui, désœuvrés, isolés, avons le cafard. Il faudra que nous essayons de rendre nos chambres un peu plus confortables, en nous procurant de quoi faire au moins notre déjeuner chez nous. »<sup>188</sup>*

Madame Mercier, elle, est beaucoup plus positive au moment d'évoquer l'accueil qu'elle a reçu à son arrivée dans le Sud-Ouest. :

*« Nous y recevons un inoubliable accueil. Nous nous sentons immédiatement à l'aise. »<sup>189</sup>*

### **3. Débuter une nouvelle vie**

Aussitôt installés, une nouvelle vie débute pour tous les réfugiés. Il faut à présent imaginer sa nouvelle vie pour une durée encore indéterminée. Pour l'heure, il faut d'abord racheter quelques affaires pour compléter le peu d'objets personnels emportés depuis la Belgique. Gilbert Hilgers part directement acheter de quoi cuisiner, manger et se vêtir une fois arrivé à son village de destination. En plus d'aménager leur nouveau logement pour se sentir le mieux possible, il est maintenant venu le temps d'organiser son nouveau quotidien. Le principal enjeu est d'occuper son temps comme l'explique Augustine Vergeyle :

---

<sup>187</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 04/06/40.

<sup>188</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 09/06/40.

<sup>189</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mercier, n° AB 536, *Notre exode 10 mai au 11 septembre 1940 : journal, mai 1940-septembre 1940*, entrée du 25/05/40.

*« Comment tuer le temps ? Tous les matins, depuis si longtemps, c'est la première question que nous nous posons. Le désœuvrement amène l'ennui, l'ennui donne le cafard. »<sup>190</sup>*

Afin de ne pas penser à son malheur et d'occuper son esprit, il est important pour tous les diaristes de trouver des activités dans leur nouveau village d'adoption. Neuf diaristes prennent le temps d'expliquer leur nouvelles occupations de réfugié en exil. Trois d'entre eux vont se mettre au travail avec l'intention à la fois de gagner un peu d'argent mais aussi de venir en aide à la population qui les accueille. Jean-Raoul remplace l'organiste qui est absent du fait de sa mobilisation, le docteur Polak reprend du service dans son nouveau village en ouvrant un cabinet médical éphémère. Raymond Mouzon raconte lui que sa mère avait proposé son aide à un fermier de la région pour travailler dans ses champs contre une petite rémunération. A propos d'argent, les autorités françaises mettront également en place une allocation de 10 francs par jour pour les réfugiés en exil et installés définitivement comme le raconte Victor Renier dans son carnet.<sup>191</sup>

Les enfants souffrent particulièrement de l'ennui. Certains d'entre eux, comme Raymond Mouzon, auront la chance de retourner à l'école dans leur nouveau village. D'autres comme Marie-Thérèse Gay raconte surtout qu'elle passe son temps à jouer avec les animaux qu'elle découvre. Maurice Hinsenkamp, lui va faire connaissance et se lier d'amitié avec les jeunes locaux avec qui il s'occupera des jours durant à toutes sortes d'activités :

*« Entre temps, j'avais fait la connaissance d'un groupe de jeunes, dont je devins l'un des meneurs de jeux avec Pierre Cuq, surnommé Bibi. »<sup>192</sup>*

Pour beaucoup enfin, ce séjour dans le Sud représente l'opportunité de découvrir un nouveau monde qui n'a pas grand-chose en commun avec leur Belgique d'origine. Madame Mercier raconte le plaisir qu'elle a à découvrir les alentours :

---

<sup>190</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 12/06/40.

<sup>191</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 29/05/40.

<sup>192</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hinsenkamp, n° AB 302, *Mon exode en 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, Entrée du 06/06/40.

*« Nous nous levons à 4h45 pour aller à Perpignan. Perpignan, ville très animée qui présente de nombreuses curiosités. »<sup>193</sup>*

C'est également le cas pour Victor Renier qui explique son besoin d'aller explorer les alentours par le fait qu'il doit bien découvrir le lieux où il va séjourner pour « Dieu sait combien de temps »<sup>194</sup>. Ces nouveaux paysages permettent également différentes activités ludiques à laquelle va s'adonner Madame Delaunoy. Elle raconte se baigner, pêcher dans la petite rivière qui longe son village.<sup>195</sup>

#### **4. Un temps qui devient long**

Bien que le temps soit désormais au repos et au soulagement, les émotions négatives n'ont pas totalement abandonné les esprits des réfugiés. Nous avons évoqué l'ennui qui tourmente de nombreux exilés forcés de rester loin de chez eux. Mais au-delà de l'ennui, le temps va provoquer d'autres émotions déplaisantes. Bien vite la beauté des paysages rencontrés et la chaleur de l'accueil reçu ne suffiront pas à apaiser le mal du pays qui commence à se faire sentir. Deux diaristes en font allusion dans leur carnet. Nicolas Dejardin écrit sur ce temps qui devient long et cette nostalgie toujours plus difficile à vivre :

*« La nostalgie du pays est forte à ce point que si ce n'étaient pas les enfants, on y rentrerait à pied. »<sup>196</sup>*

Le 21 juillet est une date particulièrement difficile pour les plus nostalgiques comme Hans Vermer qui raconte l'émotion qui a submergé son entourage en ce jour particulier :

---

<sup>193</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mercier, n° AB 536, *Notre exode 10 mai au 11 septembre 1940 : journal, mai 1940-septembre 1940*, entrée du 06/06/40.

<sup>194</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 27/05/40.

<sup>195</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Delaunoy, n° AB 462, « *Exode de 1940 : journal* », 1940. Entrée du 25/06/40.

<sup>196</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Dejardin, n° AB 460, « *Sur les routes de l'exil... ou l'odyssée de 75 jours (du 10 mai au 23 juillet 1940)* », 1940, entrée du 22/07/40.

*« Vers onze heure, nous nous réunîmes autour du monument et quand le clairon retentit, tous nous pleurions la gorge serrée par l'émotion, si loin de notre petite patrie, mais si chère à nos cœurs (...) »<sup>197</sup>*

En ce jour de fête nationale Augustine Vergeyle et les autres réfugiés belges installés avec dans le village prennent l'initiative d'organiser une cérémonie commémorant leur pays qui leur manque tant. Cette cérémonie sera forte en émotion, de tristesse bien sûr mais aussi de fierté.

*« Bref, c'était la journée des belges et nous étions fiers de l'être. »<sup>198</sup>*

Bien qu'elle paraisse maintenant bien loin et, qui plus est, achevée sur le territoire belge, la guerre continue d'inquiéter les réfugiés. Paul Hymans s'inquiète du sort de son pays alors qu'il en est maintenant bien loin :

*« Où allait le monde ? Que restait-il de toutes les vérités qui avaient illuminé notre jeunesse ? A quelles destinées la Belgique serait-elle condamnée ? »<sup>199</sup>*

Pour les réfugiés ne s'étant pas installés suffisamment au Sud que pour être dans ce qui allait devenir le 22 juin la zone libre<sup>200</sup>, les combats resteront une réalité tout comme la crainte de l'avance allemande. Raymond Mouzon fait partie de ceux-là et continue à s'inquiéter de la progression ennemie :

*« Tout est désespérant : la chaleur, l'ambiance, les nouvelles : "Les Allemands sont à Saint-Florentin !" »<sup>201</sup>*

Cette atmosphère de nostalgie, d'inquiétude et d'ennui fera bientôt naître un désir fort chez de nombreux diariste, celui de rentrer à la maison au plus vite.

---

<sup>197</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vermer, n° AB 612, *L'exode en vélo : mémoires, mai 1940-septembre 1940.*, entrée du 21/07/40.

<sup>198</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940.* Entrée du 21/07/40.

<sup>199</sup> HERMANUS M. *Paul Hymans, Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente,* Bruxelles, Belgobelge, 2022, entrée du 07/07/40.

<sup>200</sup> ALARY E., *La ligne de démarcation, 1940-1944,* Paris, PUF, 1995, p. 15-17.

<sup>201</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mouzon, n° AB 292, *Exode 10 mai - 27 juin 1940 : récit, mai 1940-juin 1940,* entrée du 15/06/40.

# Chapitre 11 : le chemin du retour

Les mois d'été 1940 furent ceux de l'apaisement pour de nombreux réfugiés belges. Désormais loin des bombardements et enfin installés en des lieux qu'il ne faut plus quitter chaque matin, le temps est à présent au repos et à la quiétude. Mais malgré cette nouvelle vie, pleine de découvertes et de sérénité, celle-ci ne pouvait pas remplacer le bonheur que de se sentir réellement à la maison. Cela ne pouvait durer éternellement, il est maintenant venu le temps de penser au retour. Quinze diaristes ont raconté leur voyage retour avec plus ou moins de détails. Il est d'ailleurs intéressant de relever que depuis la fin de leur voyage, la tenue de leur carnet est devenue plus irrégulière chez la totalité de nos auteurs. Ceci peut s'expliquer par la stabilisation de leur mode de vie, la raréfaction d'événements au potentiel d'être mis par écrit, et aussi une réalité émotionnelle plus légère et moins bousculée. Cette assiduité à l'écriture repart cependant quelque peu à la hausse avec ce tournant que représente le départ vers la Belgique. Cependant, cet épisode reste moins couvert que le voyage aller.

## **1. Les premiers retours forcés**

Comment expliquer ce changement de perspective ? Pourquoi quitter le Sud de la France, chaleureux et apaisé pour rentrer dans un pays désormais sous occupation allemande où la vie n'a sans doute rien de réjouissant ? En réalité, le moment de la décision ainsi que les raisons qui l'ont motivée sont assez variables selon les diaristes.

Quatre diaristes n'ont d'abord pas réellement eu le choix de rentrer chez eux. La fulgurance de la progression allemande surprendra certains fuyards, partis parmi les derniers et sans moyen de locomotion rapide. Pour ceux-ci, continuer d'avancer n'a plus de sens. Les troupes ennemies progressent plus rapidement qu'eux, ce qui dissipe tout espoir d'atteindre rapidement une zone de paix. Quitte à subir la guerre, autant être à la maison. C'est ce que pense Jean-Claude Simon,

qui a quitté Tournai à vélo le 18 mai. Sa famille se retrouve rapidement pris au piège et dès le 24 mai, ils songent à rentrer chez eux :

*« Du fait, on parle de regagner Tournai : Là ou ici... c'est quif-quif ! »<sup>202</sup>*

Cette réalité fut celle de Madame Martin et de ces cinq enfants. À peine passés en France, ils reprirent la route dans l'autre sens après avoir été conseillés de le faire, la situation militaire se dégradant sur la Côte de la Manche. Ce sera également l'attitude qu'adoptera Raymond Mouzon. Madame Darms, elle aussi peu avancée vers le Sud, comprendra avec la capitulation du 28 mai que son exil n'aurait plus beaucoup de chances d'être bénéfique pour elle et son groupe.

## **2. Le tournant : l'armistice franco-allemand**

L'armistice du 22 juin 1940 et l'instauration d'une ligne de démarcation va lui aussi venir perturber les plans de nombreux réfugiés. Nicolas Dejardin, exilé en Bretagne réalise ce qui l'attend maintenant qu'il est en zone occupée et que son exil n'a désormais plus beaucoup d'intérêt.

*« On connaît les premières mesures de rationnement. (...) Je manifeste l'intention rentrer au pays et m'impatiente de plus en plus chaque jour. »<sup>203</sup>*

Les parents de Maurice Hinsenkamp, réagissent également très vite après la défaite française. Eux qui s'étaient imaginés s'installer quelque temps en France préfèrent changer leurs plans privilégiant un pays qui n'est pas encore sous le joug allemand. Après avoir envisagé un passage vers l'Espagne, la Suisse, l'Angleterre et même l'Algérie française, la famille Hinsenkamp se résigne finalement à rentrer en Belgique et ainsi vivre l'Occupation depuis leur foyer. Victor Renier attendait lui avec impatience l'annonce de l'armistice car il était l'événement qui allait rendre possible son désir de retour. Lorsque la fin de la guerre se concrétisa intervint, un élan d'espoir le traversa :

---

<sup>202</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Simon, n° AB 636, *Exode 1940 : journal, 18/5/1940-29/5/1940*, entrée du 24/05/40

<sup>203</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Dejardin, n° AB 460, « *Sur les routes de l'exil... ou l'odyssée de 75 jours (du 10 mai au 23 juillet 1940)* », 1940, entrée du 24/06/40.

*« Il est probable que nous apprendrons ce soir la signature de l'Armistice. D'après les informations d'hier, l'événement serait pour aujourd'hui... Cela signifierait-il pour nous et tous les réfugiés de la zone non occupée, la permission de rentrer chez nous ? Espérons-le ! »<sup>204</sup>*

Globalement, la capitulation française représente un tournant dans les perspectives des civils belges en exode en France. Pour beaucoup, la volonté de rentrer en Belgique commence à germer à partir de ce jour et l'impatience gagnera rapidement les rangs des exilés. Hans Vermer décrit bien cette tendance généralisée qu'il observe quelques jours après la signature de l'armistice :

*« Dans la matinée du 25 juin, à la rentrée à la maison, je vis avec stupeur que tout le monde s'apprêtait à partir et je lus dans le regard de ma femme le désir d'en faire autant. »<sup>205</sup>*

### **3. Impatience et complications**

La grande majorité des belges veulent à présent regagner leur pays au plus vite. Mais s'engager sur le chemin du retour ne se décide pas en un jour, plusieurs contraintes compliquent l'entreprise. Avant toute chose, pour les réfugiés séjournant dans la France restée libre, la nouvelle ligne de démarcation restait à traverser. Cette frontière, instaurée le 22 juin entre la France occupée et libre, est désormais sous le contrôle des Allemands et difficile à franchir. Pour tout le monde, un laissez-passer est nécessaire et le passage ne se fait qu'au compte-goutte. Celui-ci est d'ailleurs d'autant plus compliqué pour les étrangers.<sup>206</sup> Beaucoup attendent à présent d'obtenir davantage d'informations sur la perméabilité de la ligne de démarcation pour s'assurer de la réussite de leur départ. De plus, les rumeurs des réfugiés partis sans attendre de consignes circulent rapidement au sujet des dangers d'un passage en zone occupée comme le raconte Augustine Vergeyle :

---

<sup>204</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 21/06/40.

<sup>205</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vermer, n° AB 612, *L'exode en vélo : mémoires, mai 1940-septembre 1940.*, entrée du 25/07/40.

<sup>206</sup> ALARY E., *La ligne de démarcation, 1940-1944*, Paris, PUF, 1995, p. 51.

*« Déjà, toutes sortes de rumeurs se font jour. On raconte que, bloqués près de la ligne de démarcation, les réfugiés qui s'aventurent jusque-là, sont parqués dans des prairies, sans ravitaillement, sans eau et que des bébés sont morts d'inanition. »<sup>207</sup>*

Lorsque les précisions arrivent la joie et le soulagement s'emparent des plus impatients comme Victor Renier :

*« Nous recevons l'après-midi la visite de notre ami Pierre M... qui nous apporte la grande nouvelle que nous attendons avec impatience depuis la signature de l'armistice : Le passage de la zone libre à la zone occupée par les Allemands est LIBRE ! (...) Ces heureuses nouvelles nous font espérer que cette fois notre retour au pays est proche. (...) Nous n'osons croire à un tel bonheur... »<sup>208</sup>*

Une fois la perspective de pouvoir franchir les points de contrôle allemands assurée, reste la question du moyen de déplacement. Les réfugiés étant arrivés en voiture n'ont pas à chercher bien loin. Cependant depuis leur arrivée, la difficulté pour s'approvisionner en essence ne s'est pas arrangée, bien au contraire. Les départs dépendent donc entièrement de la possibilité d'acquérir quelques litres d'essences comme le raconte Max Wolf :

*« Bon nombre de compatriotes ressentaient le mal du pays mais dépendaient du carburant difficile à obtenir dans la zone non encore occupée. »<sup>209</sup>*

Pour les réfugiés étant arrivés à pied, à vélo, ou en train grâce à l'aide des autorités françaises, un départ rapide est plus difficile à envisager. Hans Vermer était parti à vélo de Jumet avec sa famille et avait fini par rejoindre le Sud de la France en train. Ils avaient finalement récupérés leurs vélos quelques semaines après leur arrivée. Pour lui et sa famille, un retour était donc envisageable dès l'instant où ils le décideront. Motivés et impatients de regagner leur foyer, ils prirent la route sur leur bicyclette et s'élancèrent sur les routes dès le 26 juin. Mais, ne

---

<sup>207</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 25/06/40.

<sup>208</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode, 1940*, entrée du 01/07/40.

<sup>209</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Wolf, n° AB 615 *Un exode qui se termina bien : récit, mai 1940*, entrée probable de juillet 40.

connaissant pas encore les routes du Sud de la France, la réalité les rattrapa bien vite. La chaleur, le relief et la distance eurent raison de la femme d'Hans Vermer qui ne put bientôt plus avancer tant elle était devenue faible. Très vite, un demi-tour fut décidé et l'idée d'un retour à vélo abandonnée. Victor Renier et son cousin, particulièrement pressés de retrouver leur famille, trouvèrent, eux, la force nécessaire pour prendre la route sur leur bécane et rouleront sans faiblir, portés par la perspective des retrouvailles :

*« Nous nous sentons de taille à rouler jour et nuit sans prendre de repos. La proximité du but nous donne des ailes. »<sup>210</sup>*

Pour le reste des réfugiés donc, il faut attendre que l'aide au rapatriement s'organise. Au sein des accords contenus dans l'armistice figurait un article qui faisait reposer sur le gouvernement de Vichy la responsabilité du rapatriement vers la zone occupée des populations déplacées.<sup>211</sup> Mais la tâche des autorités françaises est très compliquée. De nombreuses routes et voies ferrées sont encombrées et surtout endommagées par les combats. L'avancée des opérations de rapatriements dépendent avant tout de la volonté de l'occupant. Les premiers convois de réfugiés se mettront finalement en mouvement qu'à partir de la mi-juillet.<sup>212</sup> Les déplacés belges doivent attendre les convois qui leur sont spécifiquement réservés, leur départ se faisant après celui des Français. C'est finalement à partir du mois d'août que les retours des Belges s'accéléreront.<sup>213</sup> Pour beaucoup l'attente est longue. Chacun espère recevoir rapidement des informations sur son départ comme le décrit Augustine Vergeyle :

*« Comme nous espérons bien que notre départ ne tardera plus guère ... ) »<sup>214</sup>*

Certains réfugiés, dont deux de nos diaristes, ne sont, au contraire, pas si pressés de rentrer chez eux. Leur point commun est qu'ils sont particulièrement bien installés et bénéficient d'un accueil particulièrement chaleureux qu'ils ne se voyaient pas quitter de sitôt. Madame Mercier semble ressentir un brin de tristesse lorsqu'elle apprend qu'elle devra bientôt quitter la France pour regagner la Belgique :

---

<sup>210</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 23/07/40.

<sup>211</sup> ALARY E., *L'Exode. Un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010, p. 327.

<sup>212</sup> *Idem*, p. 329.

<sup>213</sup> *Idem*, p. 355.

<sup>214</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 22/07/40.

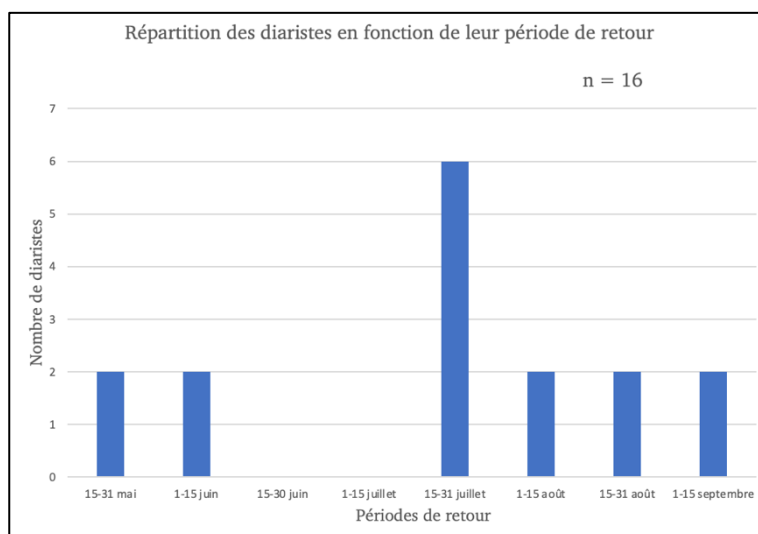
« Il paraît que nous devons rentrer en Belgique. On indiquera dans les 10 jours les dates de départ. Nous avons le cœur serré. »<sup>215</sup>

Un seul de nos diaristes ne rentrera pas en Belgique, c'est Paul Hymans qui continuera son exode vers Nice. Son choix de ne pas rentrer s'explique par son statut d'homme d'État qui rendrait sa vie en Belgique occupée particulièrement difficile.

« Quant à moi, après mûre réflexion, j'estimai ne pouvoir reprendre le chemin de la Belgique. (...) Je devrai me soumettre à d'humiliants interrogatoires que l'autorité occupante imposait aux personnages qui avaient joué avant et pendant la guerre un rôle public. (...) Ce serait l'exil moral sous la domination de l'ennemi. Je préférerai l'exil libre sur la terre étrangère. »<sup>216</sup>

Il mourra finalement à Nice bien avant la fin du conflit, le 6 mars 1941.

**Tableau n°10 : Répartition des diaristes en fonction de leur période de retour**<sup>217</sup>



<sup>215</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mercier, n° AB 536, *Notre exode 10 mai au 11 septembre 1940 : journal, mai 1940-septembre 1940*, entrée du 18/07/40.

<sup>216</sup> HERMANUS M. *Paul Hymans, Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente*, Bruxelles, Belgobelge, 2022, p. 138.

<sup>217</sup> Ce tableau se base sur les dates de retour de 16 diaristes sur les 19 étudiés. Deux autres n'ont pas donné les informations suffisantes que pour estimer leur date de retour. Le dernier manquant est Paul Hymans qui n'est jamais retourné en Belgique.

#### **4. L'exode à contre-sens**

L'heure du grand départ finit donc par sonner pour l'ensemble des réfugiés, tout au long de l'été 1940. Bien qu'il fut attendu par la majorité, il n'en reste pas moins douloureux. Madame Mercier qui se sentait très bien dans le Sud et qui n'était pas pressée de rentrée décrit les adieux déchirants qui accompagnèrent son départ :

*« Dernier adieu, derniers baisers... les larmes aux yeux. »<sup>218</sup>*

Cette tristesse s'accompagne bien souvent d'une profonde reconnaissance des soins et de l'accueil reçu par les locaux comme l'explique Jean-Raoul Troquay :

*« Après une chaude et sincère embrassade générale nous quittons en larmes reconnaissantes les chère demoiselles de Montigny où nous abandonnons notre chère brouette en cadeau et en gage palpable de notre long passage chez elles »<sup>219</sup>*

Quelques semaines après l'avoir quittée, la route redevient le lieu de vie de tous les Belges en exil. Peu de diaristes se sont étalés sur leur trajet du retour. Sans doute l'impatience de rentrer les a préoccupé l'esprit davantage que la tenue de leur carnet. Pour ceux repartis par leurs propres moyens, la routine du trajet aller se répète. Il faut à nouveau s'inquiéter de trouver un hébergement pour la nuit, des vivres pour s'alimenter. Une seule émotion diffère du trajet aller, l'impatience. Cette fois, toutes les émotions, les actions et les décisions sont influencées par le désir qui dévore chacun : rentrer à la maison au plus vite. Cette impatience se ressent notamment dans les lignes de Victor Renier qui ne supporte plus la lenteur de leur avancée sur les routes du retour :

*« La patience de chacun est à bout. Nous voulons rentrer chez nous, revoir notre famille. »<sup>220</sup>*

---

<sup>218</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mercier, n° AB 536, *Notre exode 10 mai au 11 septembre 1940 : journal, mai 1940-septembre 1940*, entrée du 07/09/40.

<sup>219</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Troquay, n° AB 592, *Exode 1940 : journal, 10/5/1940-16/8/1940*, entrée du 14/08/40.

<sup>220</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode, 1940*, entrée du 18/07/40.

Pour les Belges installés dans les convois ferroviaires, la vie est rythmée par les arrêts imposés et par les changements de train. La plupart des trains se dirigeaient vers Paris où la Croix-Rouge belge prit le relais de l'organisation et dirigea les Belges vers les wagon qui les mènent maintenant vers Bruxelles.<sup>221</sup> Hans Vermer décrit les conditions de transport difficiles à bord de ces wagons :

*« Il nous est mal aisé de voir où nous passons dans notre wagon à bestiaux (...). Trente-deux personnes sont installées dans notre wagon. Sous un soleil brûlant et bien que la porte soit un peu ouverte, il règne une chaleur dans le wagon. »<sup>222</sup>*

Le passage en zone occupée replonge brutalement toute une partie de la population qui avait vécu loin des réalités de la guerre de l'occupation durant plusieurs semaines. Beaucoup étaient même partis avant d'avoir pu rencontrer le moindre soldat allemand. La simple vision de l'uniforme ennemi provoqua un choc chez deux diaristes qui n'en avaient encore jamais vus. C'est ce que raconte Victor Renier alors qu'il vient de passer en zone occupée :

*« La vue des soldats gris casqués porteurs du brassard à croix gammée nous cause un de ces chocs qu'on oublie pas. »<sup>223</sup>*

## **5. Un retour tant attendu**

Les différents désagréments de ce trajet retour sont atténués par la perspective qui réjouit l'ensemble des réfugiés belges déplacés, celle de retrouver leur patrie. Cette hâte leur offre un supplément d'âme les faisant avancer sans rechigner comme le raconte Augustine Vergeyle le soir de son ultime longue journée de route :

---

<sup>221</sup> Colignon A., *Exode de 1940 : la débâcle d'un état ?* consulté en ligne sur : <https://www.belgiumwwii.be/belgique-en-guerre/articles/centres-de-recrutement-de-l-armee-belge-c-r-a-b.html>, consulté le 3 août 2023.

<sup>222</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vermer, n° AB 612, *L'exode en vélo : mémoires, mai 1940-septembre 1940.*, entrée du 05/09/40.

<sup>223</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode, 1940*, entrée du 24/07/40.

*« Notre étape de ce matin est de 110 kilomètres, les seuls de toute notre randonnée que nous ayons couverts avec un peu de joie, car nous étions enfin chez nous, EN BELGIQUE »<sup>224</sup>*

Le retour en Belgique est vecteur d'émotion de joie particulièrement intense chez plusieurs diaristes qui la communiquent dans leur carnet. Nicolas Dejardin raconte l'émotion qui le traversa à la vision d'un paysage qui lui semblait à nouveau familier :

*« Une véritable émotion me saisit lorsque le tram vicinal dévale la pente de Ste Walburge. »<sup>225</sup>*

Après avoir parcouru les derniers kilomètres qui les séparaient de leur foyer, l'exode est enfin terminé pour le million et demi de Belges partis plusieurs mois plus tôt. Pour certains, la fin de l'exode signifie les retrouvailles tant attendues avec une partie de la famille quittée au début de la guerre. Cette joie atteint une intensité marquante chez Victor Renier qui écrit sur ses émotions au moment de retrouver sa femme et ses enfants quittés deux mois plus tôt :

*« Pierre s'écria : "Victor, je cois reconnaître Julia !" Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase qu'à mon tour je criais d'une voix étranglée par l'émotion: "je les reconnais, c'est Mimie avec Julia et les enfants!". Comment avons-nous pu franchir ces derniers cent mètres sans nous écrouler sur le chemin ? Aveuglés par les larmes, le corps agité d'un tremblement nerveux, titubant de faiblesse, de fièvre, d'émotion, nous les serrâmes dans nos bras. »<sup>226</sup>*

Pour tous, la fin du voyage était synonyme de retour chez soi. Quel soulagement et quel réconfort ce fut pour beaucoup que de retrouver sa maison après l'avoir quittée si longtemps. Les plus chanceux peuvent se réjouir de retrouver leur habitation intacte prête à les accueillir à nouveau. Pour d'autres cette fin d'exode a un goût plus amer. Gilbert Hilgers découvrit avec

---

<sup>224</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, *Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940*. Entrée du 29/07/40.

<sup>225</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Dejardin, n° AB 460, « *Sur les routes de l'exil... ou l'odyssée de 75 jours (du 10 mai au 23 juillet 1940)* », 1940, entrée du 23/07/40.

<sup>226</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode*, 1940, entrée du 28/07/40.

déception que sa maison avait été pillée et que toute sa literie avait disparue en son absence. Même malheur pour Marie-Thérèse Sion qui, en plus de se rendre compte que le contenu de sa maison avait été pillé, retrouva sa maison partiellement détruite par les bombardements.

Pour tous les Belges, mais aussi les Hollandais, les Luxembourgeois et les Français du Nord, ce retour chez soi marquait également le début d'un nouvel épisode malheureux, quatre ans de vie sous l'Occupation.

## Conclusion

Au début de l'automne 1940, la grande majorité des réfugiés belges mais aussi français, hollandais et luxembourgeois était rentrée chez elle après plusieurs mois d'exil loin de leur patrie. Pour eux, c'était la fin de trois mois particulièrement intenses tant physiquement qu'émotionnellement. Cet immense mouvement de population aux dimensions encore jamais connues, que l'on finit par appeler « exode » en référence à l'épisode biblique de la fuite des Hébreux hors d'Égypte, allait empreindre des millions de civils à tout jamais. Une population marquée par cette expérience d'angoisse collective, de survie, de peur, de désillusions et d'espoir dont l'histoire restera longtemps discrète en comparaison aux autres épisodes marquants dans l'historiographie de la Seconde Guerre mondiale. Des études émergeront au fil du XXe siècle pour tenter de raconter et d'expliquer l'exode mais rarement leurs auteurs se sont penchés sur les individus dans leur intimité, en se plongeant d'avantage sur les dimensions plus concrètes de l'épisode. Cette étude avait pour objectif de pallier quelque peu à ce manquement en déplaçant son centre d'intérêt non pas sur la masse mais bien sur le particulier, l'intime. L'intention était d'étudier chaque étape majeure de l'exode à travers les récits de dix-neuf belges et de les aborder par le biais de leurs réponses émotionnelles, ceci afin de percevoir les autres types d'enjeux liés à ce mouvement de population. Les carnets intimes ont été choisis pour leur extrême authenticité permettant de suivre l'axe défini de notre recherche. Ils ont également été sélectionnés en fonction des caractéristiques diverses de leur auteur afin de varier les perspectives : hommes et femmes, enfants et adultes, habitants de la ville ou de la campagne, à la situation socio-économique élevée ou non. La source a apporté son lot de vérités mais aussi de défis. Comment traduire les émotions lorsque celles-ci ne sont pas clairement écrites ? Comment évaluer l'intensité d'une émotion décrite ? Vaut-elle la peine d'être retenue ? Ces différentes questions nous ont poussé à prendre le temps d'analyser chaque vécu, en mettant chaque situation en perspective par rapport au contexte d'existence de chacun et de ses particularités propres. Relever ces différents défis méthodologiques nous ont permis, *in fine*,

d'obtenir plusieurs réponses aux questions posées en début de recherche. Dans une étude construite chronologiquement, chaque étape de l'exode a pu être traitée. Tout d'abord, nous avons pris le temps de découvrir qui étaient nos diaristes, quelles étaient leurs situations au début de la guerre. Comme nous l'avons souligné, malgré le nombre relativement limité d'individus de notre panel, celui-ci a proposé plusieurs profils distincts. En gardant à l'esprit les particularités de chacun, il a alors été question de l'entrée en guerre et des premiers chocs émotionnels vécus à partir du 10 mai 1940. À cet instant, les réponses sont encore relativement variées, certains facteurs externes influençant les perspectives. Rapidement cependant, la tendance générale chez tous les diaristes est à l'inquiétude et à la crainte pour le futur proche. Les considérations de départ commencent à murir et ce plus rapidement chez les diaristes résidant au plus proches des zones de combat, et donc de danger. Au-delà du danger mortel qui guette, les souvenirs douloureux de la précédente occupation couplée à la tendance générale de départ amenèrent finalement nos dix-neuf diaristes à rejoindre le flot immense de réfugiés cherchant à fuir la guerre. Tous ont choisi la fuite comme réponse à la question qui ne cessait de les tourmenter : que faire ? quelle décision est la meilleure pour ma sécurité et celle de ma famille ?

A cet instant, personne ne se doute de ce qui les attend sur les routes de l'exode. Tout le monde pense avoir fait le meilleur choix en fuyant les horreurs certaines promises par l'avancée allemande. Bien vite les émotions déplaisantes vont refaire leur apparition et frapper l'ensemble de la population. A présent, l'on ne parle plus de richesse ni d'âge. Le sort malheureux est désormais le même pour tout le monde. Certes, les plus chanceux avancent grâce à un moteur et non à la sueur de leur front mais l'expérience des routes n'est réjouissante pour personne. Chaque jour, le même soleil qui tape ; pour certains, ces embouteillages désespérant qui ne se défont jamais ; pour d'autres, ces kilomètres à parcourir à la force des mollets ; pour tous, la même peur d'être touchés par les *stukas* qui rodent de manière incessante au-dessus de leurs convois. Chaque soir le même soucis de se trouver un toit pour se protéger, quelques vivres à se mettre sous la dent et ainsi bénéficier du peu de réconfort et de répit qu'il y a à prendre sur les routes de l'exil. Ajouté à cela le manque des proches laissés derrière soi ainsi que des mauvaises nouvelles du front, bientôt la question d'un retour va naître chez certains. A quoi bon poursuivre ce calvaire si ce qui se profile au Sud n'a rien de plus enviable que la vie en Belgique ?

Pour les autres, l'incertitude et la crainte continuent à prendre le dessus sur toute considération de retour et l'objectif est désormais d'atteindre le Sud prévu pour leur accueil. En train affrétés ou par leurs propres moyens, nombreux sont les Belges qui atteindront ont les villages du Sud-Ouest de la France où débiteront leur nouvelle vie de réfugié fixe. Une existence où la peur a laissé place au soulagement, la fatigue au repos, l'angoisse à l'ennui et la tristesse à la nostalgie. Entre temps la France, comme la Belgique, a baissé les armes. La paix est revenue sur les deux pays et bien vite, les envies de retour émergent. S'il n'est plus dangereux d'être en Belgique, que les nouvelles de l'Occupation venues de Belgique ne sont pas aussi terribles que ce que l'on aurait imaginé et que la situation tend à se dégrader ici aussi, autant rentrer. Mais le retour réserve son dernier lot de surprises et d'émotions fortes. L'impatience du retour couplée à la dureté, pourtant connue, du trajet offrent un dernier épisode éprouvant aux réfugiés. Dans les esprits de chacun pour supporter cette dernière épreuve : la perspective de retrouver ses proches et son foyer, dernier épisode émotionnel marquant.

A l'heure du bilan cette étude démontre que l'exode a engendré bien des tourments à ceux qui l'ont vécu. Des émotions déplaisantes dont l'équilibre avec les moments plaisants ne semble jamais avoir été atteint. Dès lors, une question se doit d'être légitimement posée : cet exode en valait-il la peine ? Était-ce le bon choix à faire ? Aurait-il été plus dangereux et malheureux de rester dans son foyer en Belgique ?

De nombreuses émotions auraient de toute façon été vécues quoi qu'il en soit. La peur des combats a sans doute également tourmenté de nombreux civils restés en Belgique, à des intensités peut-être supérieures. La crainte pour le futur, le sort de la Belgique ou de ses proches aurait certainement occupé nos diaristes même s'ils étaient restés chez eux. Toutefois, le soucis de dormir dehors, de ne rien trouver à manger, de devoir économiser son argent pour de l'essence, de devoir faire face à l'hostilité de la population française, de ne pas savoir quand un retour sera envisageable et bien d'autres émotions déplaisantes, ne sont propres qu'aux personnes ayant fui. Ajoutés à cela la souffrance due à l'éloignement des proches laissés en Belgique, la crainte de retrouver sa maison détruite, tout laisse à penser que l'expérience d'un réfugié sur la route n'a pas grand-chose d'enviable à celle du Belge resté chez lui, auprès de ses proches, de son foyer et de sa patrie.

Les principaux motifs de départ ont été la peur des combats et la crainte de rencontrer l'envahisseur. La peur des combats, nous l'avons vu, n'a cependant jamais quitté les réfugiés, les dangers non plus. Le 28 mai, les combats se sont tus en Belgique, tandis qu'ils ont encore duré plusieurs semaines dans le Nord de la France. Nous avons en outre évoqué les raids meurtriers de la *Luftwaffe* au-dessus des colonnes de réfugiés.<sup>227</sup> De l'autre côté, la crainte de l'occupant elle, était-elle justifiée ? N'était-elle pas fondée simplement sur des rumeurs et des mauvais souvenirs ? Lorsque Raymond Mouzon rencontra l'occupant pour la première fois, il se rendit compte que ses appréhensions étaient peut-être exagérées :

*« Tout le monde a peur. Depuis deux ans, nous n'avions que trop entendu à la radio le récit des atrocités commises par les Allemands en Pologne, en Tchécoslovaquie. (...) Il est trop tard pour fuir, l'un d'eux s'avance vers nous. (...) Il nous conseille de ne pas sortir dans la rue pour l'instant. On est soulagés : l'entretien était presque sympathique. »*<sup>228</sup>

Cependant, notre étude comporte certaines limites qui empêcheraient de pouvoir répondre objectivement à cette interrogation. Avant tout car elle se base sur un échantillon relativement restreint, sans doute pas représentatif de l'ensemble des Belges partis en exil. Certains profils auraient été intéressants à rajouter à notre chercheur. Nous n'avons par exemple par rencontrés de diaristes ayant connu un décès dans son entourage causé par les dangers de l'exode. Nous n'avons également pas d'informations sur les conditions de vie qui ont été les leurs lors de leur retour en Belgique. D'autres questions intéressantes restent également en suspens. Quel bilan tirent-ils de ce voyage ? Certains le regrettent-ils ? Quel regard lui portent-ils ? Pour compléter notre travail, une étude plus approfondie sur l'intime des civils restés en Belgique serait nécessaire. Nous pourrions ainsi comparer avec précision les deux expériences et évaluer quelle décision était, finalement, la meilleure à prendre le 10 mai 1940.

---

<sup>227</sup> Éric Alary évalue d'ailleurs le nombre de morts sur les routes de l'exil en France, toutes nationalités confondues, à 100 000. Voir ALARY E., *L'Exode. Un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010, p. 413.

<sup>228</sup> Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mouzon, n° AB 292, *Exode 10 mai - 27 juin 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, entrée du 16/06/40..

# Bibliographie et sources

## 1. Sources inédites

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vergeyle, n° AB 167, Notre exode en France du 17 mai au 29 juillet 1940. Carnet de route d'une réfugiée : journal, mai 1940-juillet 1940, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Dejardin, n° AB 460, « Sur les routes de l'exil... ou l'odyssée de 75 jours (du 10 mai au 23 juillet 1940) », 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Vermer, n° AB 612, *L'exode en vélo : mémoires, mai 1940-septembre 1940.*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Renier, n° AB 298, *Mon journal de l'exode, 1940*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mercier, n° AB 536, *Notre exode 10 mai au 11 septembre 1940 : journal, mai 1940-septembre 1940*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Troquay, n° AB 592, *Exode 1940 : journal, 10/5/1940-16/8/1940*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Wolf, n° AB 615 *Un exode qui se termina bien : récit, mai 1940*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Simon, n° AB 636, *Exode 1940 : journal, 18/5/1940-29/5/1940*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Mouzon, n° AB 292, *Exode 10 mai - 27 juin 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Sion, n° AB 637, *Exode 1940 : récit, 10/5/1940-22/7/1940*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hinsenkamp, n° AB 302, *Mon exode en 1940 : récit, mai 1940-juin 1940*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Gay, n° AB 2281, « *Exode de 1940 : journal* », 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Polak, n° AB 592, *Exode 1940 : journal, 10/5/1940-16/8/1940*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Darms, n° AB 451, *Bruxelles-St.Omer. Aller et retour du 15 mai au 6 juin 1940 : récit.*, 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Delaunoy, n° AB 462, « *Exode de 1940 : journal* », 1940.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Martin, n° AB 518, *Exode 1940 : mémoires, avril 1940-mai 1945*.

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Hilgers, n° AB 278, *Récit exode 10 mai - 29 août 1940, mai 1940-août 1940*, 1940..

Bruxelles, CEGESOMA, Fonds AB, Heuvelmans, n° AB 503, *Exode 1940 : journal*, 1940, 1940.

## **2. Source éditée**

HERMANUS M. *Paul Hymans, Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente*, Bruxelles, Belgobelge, 2022

## **3. Travaux**

ALARY E., *La ligne de démarcation, 1940-1944*, Paris, PUF, 1995.

ALARY E., *L'Exode. Un drame oublié*, Paris, Perrin, 2010.

AMARA M., *Des Belges à l'épreuve de l'Exil. Les réfugiés de la Première Guerre mondiale : France, Grande-Bretagne, Pays-Bas*, Bruxelles, Éditions de l'Université Libre de Bruxelles, 2008.

AMARA M., *Zo trokken zij. Het verhaal van een unieke volksverhuizing in België*, dans *Exodus, Belgen op de vlucht 1914-1918*, Gand, Tijdsbeeld, 2014.

BALACE F. (dir.), *Les dix-huit jours*, coll. Jours de guerre, vol. 2, Bruxelles, Crédit Communal, 1990.

BOGAERT C et LEJEUNE Ph., *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006.

CATROS S. et WILKIN B., *Sur les chemins de l'exode : les réfugiés belges dans l'Eure*, dans *Histoire, économie et société*, 2022/1, p. 63-64.

CHAIX B., *Les plans opérationnels de 1940 : aller ou non en Belgique ?* dans LEVISSE-TOUZE Ch. (dir.), *La Campagne de 1940*, Paris, Tallandier, 2001.

COLIGNON A., *Ordre de rejoindre: les '16-35 ans'*, dans *Jours de Guerre/Jours de défaite II*, Bruxelles, Crédit communal, 1991.

CORBIN A., COURTINE J.-J. et VIGARELLO G. (dir.), *Histoire des émotions*, T.3 : *De la fin du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2017

COSNIER J., *Psychologie des émotions et des sentiments*, Paris, Retz, 1994.

CROKAERT J., *Les routes de l'exode. 1940.*, Bruxelles, Le Scorpion, 1975.

DACYL J., *La gestion de la crise des réfugiés de l'ex-Yougoslavie*. Dans : *Hommes et Migrations*, n°1205, Janvier-février 1997, pp. 52-61.

DELOUVÉE S., *La place et le rôle des foules*, dans ROQUETTE M.-L., *La pensée sociale*, Erès, 2009

DELUERMOZ Q., FUREIX E., MAZUREL H. et OUALDI M., *Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse*, dans *Revue d'histoire du XIXe siècle*, vol. 47, 2013.

DE VOS L., *La Belgique et la Seconde Guerre Mondiale*, Bruxelles, Racine, 2004.

DIDIER B., *Le journal intime*, Paris, PUF, 1976.

GÉRARD-LIBOIS J. et GOTOVITCH J., *L'an 40, La Belgique Occupée*, Bruxelles, CRISP, 1971.

GUILLEMAIN H., *La psychose est-elle le fruit de l'Histoire ? À propos de la crise de septembre 1938 et de l'exode de mai-juin 1940*, dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, vol. 257, no. 1, 2015

HOFER W., *Locarno dans la perspective d'hier et d'aujourd'hui*, dans *Il Politico*, Vol. 40, No. 4, décembre 1975.

JEANNELLE J.-L., *Écrire ses mémoires au XXe siècle. Déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, 2008.

JUSSERET K., *Un genre littéraire en question : le journal intime durant la seconde guerre mondiale. Des femmes écrivent le conflit*. Mémoire de Master inédit en Langue et Lettres romanes (promoteur ZANONE D.), Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2011.

LECLERCQ A. et HOEVE N. (dir.) *Belgique, Mai 40. La Campagne des 18 jours*, Bruxelles, Jourdan, 2013.

LELEU M., *Les journaux intimes*, Paris, PUF, 1952.

MARTENS S., et PRAUSER S., *La guerre de 1940 : Se battre, subir, se souvenir*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014

MIQUELLE P., *L'Exode. 10 mai – 20 juin 1940*, Paris, Plon, 2003.

PACHET P., *les baromètres de l'âme. Naissance d'un journal intime*, Paris, Hatier, 1990.

PIRENNE J., *L'attitude de Léopold III de 1936 à la Libération*, Paris, Albin Michel, 1949.

RIMÉ B., *Le partage social des émotions*. Paris, PUF, 2009

OLLIER N., *L'exode, sur les routes de l'an 40*, Paris, Robert Laffont, 1970.

NIVET, Ph., *Les réfugiés de guerre dans la société française (1914-1946)*, dans *Histoire, économie & société*, vol. 23, no. 2, 2004

VAN LANGENHOVE F., *La Belgique en quête de sécurité. 1920 – 1940.*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1969.

VANWELKENHUYZEN J. et DUMONT J., 1940. *Le Grand Exode*, Bruxelles, RTBF éditions, 1983.

VANWELKENHUYZEN J., *Neutralité armée. La politique militaire de la Belgique durant la "Drôle de Guerre"*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1979.

VANWELKENHUYZEN J., 1940. *Pleins feux sur un désastre*, Bruxelles, Racine, 1997.

VERHOEYEN E., *La Belgique occupée : de l'an 40 à la Libération*, Bruxelles, De Boeck, 1994.

VIDALENC J., *L'exode de mai-juin 1940*, Paris, PUF, 1957.

WEIBULL L., *La gestion des émotions dans les opérations en faveur de la paix*, dans *L'année sociologique*, PUF, vol. 61, 2011/2,

WILLEQUET J., *Regards sur la politique belge d'indépendance*, dans : *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, Juillet 1958, 8e Année, No. 31, Juillet 1958.

*The State of The World's Refugees 2000. Chapter 1 : the early years*. UNHCR, 2000.

*Convention et protocole relatifs au statut des réfugiés. Note introductive du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés*, UNHCR, 1951

*Crise des réfugiés: La Commission européenne engage une action décisive — Questions et réponses*, Strasbourg, Commission Européenne, 9 septembre 2015.

#### 4. Ressources en ligne

CLAVERIE M., *Guerre en Ukraine : Bernard, 94 ans, se rappelle "l'exode de 1940" et veut accueillir des réfugiés*, France Bleu Béarn Bigorre, <<https://www.francebleu.fr/infos/international/guerre-en-ukraine-bernard-94-ans-se-rappelle-l-exode-de-1940-et-veut-accueillir-des-refugies-1647381671>>, article mis en ligne le 15/03/2022, mis à jour le 17/03/2022, consulté le 03/01/2023.

COLIGNON A., *Centres de recrutement de l'armée belge*, consulté en ligne sur : <https://www.belgiumwwii.be/belgique-en-guerre/articles/centres-de-recrutement-de-l-armee-belge-c-r-a-b.html>, consulté le 14 juin 2023.

COLIGNON A., *Exode de 1940 : la débâcle d'un état ?* consulté en ligne sur : <https://www.belgiumwwii.be/belgique-en-guerre/articles/centres-de-recrutement-de-l-armee-belge-c-r-a-b.html>, consulté le 24 juillet 2023.

LECHIEN A., *En mai 1940, 1,5 million de Belges fuyaient la guerre pour tenter de vivre une nouvelle vie*, RTBF, <<https://www.rtf.be/article/en-mai-1940-15-million-de-belges-fuyaient-la-guerre-pour-tenter-de-vivre-une-nouvelle-vie-10973508>> article publié en ligne le 13/04/2022, consulté le 03/01/2023.

PAVY J., *100 jours de guerre en Ukraine : chronologie d'un conflit qui pourrait durer*, Euronews, <https://fr.euronews.com/2022/06/03/100-jours-de-guerre-en-ukraine-chronologie-d-un-conflit-qui-pourrait-durer>, publié en ligne le 03/06/2022, consulté le 31/12/2022.

POTROS N., *L'Europe traverse "la pire crise de réfugiés" depuis la Seconde guerre mondiale*, <https://www.radiofrance.fr/franceinter/l-europe-traverse-la-pire-crise-de-refugies-depuis-la-seconde-guerre-mondiale-1310812>, article publié en ligne le 14/08/2015, consulté le 28/12/2022.

<https://www.cire.be/a-propos/>

United Nations High Commissioner for Refugees, *Operational data portal. Ukraine refugee situation*, en ligne

[https://data.unhcr.org/en/situations/ukraine#\\_ga=2.88326555.1885522198.1672485246-704910274.1672174347](https://data.unhcr.org/en/situations/ukraine#_ga=2.88326555.1885522198.1672485246-704910274.1672174347), UNHCR, consulté le 31/12/2022.

# Table des matières

<b>Introduction .....</b>	<b>3</b>
<b>Chapitre 1 : introduction générale .....</b>	<b>4</b>
<b>Chapitre 2 : état de l'art, sources et méthode .....</b>	<b>10</b>
1. État de la question .....	10
2. Présentation des sources et des diaristes .....	17
3. Méthode de travail .....	25
<b>Chapitre 3 : écrire l'intime en exode .....</b>	<b>28</b>
1. Les origines de la pratique .....	28
2. Les émotions en guerre .....	29
3. Tenir un journal en plein exode .....	31
<b>Partie I : Un quotidien bouleversé .....</b>	<b>38</b>
<b>Chapitre 4 : l'entrée en guerre .....</b>	<b>39</b>
1. Une neutralité prévoyante .....	39
2. La drôle de guerre .....	41
3. 10 mai 1940 : le début de tout .....	42
4. Les premiers jours de la guerre : une nouvelle réalité .....	44
<b>Chapitre 5 : partir ou rester ? .....</b>	<b>48</b>
1. Des souvenirs douloureux .....	49
2. La peur des combats .....	51
3. Faire comme tout le monde : l'esprit grégaire .....	53
<b>Partie II : sur les routes de l'exode .....</b>	<b>55</b>
<b>Chapitre 6 : Le grand départ .....</b>	<b>56</b>
1. Quand partir ? .....	56
2. A pied, en voiture, à bicyclette .....	58
3. Qu'emporter ? .....	59

4. Qui emmener ? .....	60
5. Un départ douloureux .....	62
<b>Chapitre 7 : partir, ... mais où ? .....</b>	<b>64</b>
1. Dans quelle direction prendre la route ? .....	64
2. Une entrée en France chaotique.....	66
3. Cap au Sud.....	67
<b>Partie III : Les émotions sur la route .....</b>	<b>69</b>
<b>Chapitre 8 : Une fuite tourmentée.....</b>	<b>70</b>
1. Une guerre qui ne nous quitte pas.....	70
2. Une sensibilité mise à rude épreuve .....	72
3. Des besoins primaires à assouvir .....	73
4. Le découragement guette.....	78
6. Une cohabitation parfois difficile .....	80
<b>Chapitre 9 : Un bonheur impossible ? .....</b>	<b>82</b>
1. De la peur au soulagement.....	82
2. Après l'effort, le réconfort.....	84
3. Une reconnaissance à toute épreuve .....	85
<b>Partie IV : La fin du voyage .....</b>	<b>87</b>
<b>Chapitre 10 : Une destination à apprivoiser .....</b>	<b>88</b>
1. Quand s'arrêter ? .....	88
2. Des conditions d'accueil variables .....	89
3. Débuter une nouvelle vie.....	90
4. Un temps qui devient long.....	92
<b>Chapitre 11 : le chemin du retour .....</b>	<b>94</b>
1. Les premiers retours forcés.....	94
2. Le tournant : l'armistice franco-allemand .....	95
3. Impatience et complications .....	96
4. L'exode à contre-sens .....	100
5. Un retour tant attendu.....	101
<b>Conclusion .....</b>	<b>104</b>
<b>Bibliographie et sources .....</b>	<b>108</b>
1. Sources inédites .....	108

2.	Source éditée .....	109
3.	Travaux.....	109
4.	Ressources en ligne .....	113
<b>Table des matières .....</b>		<b>115</b>

**UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN**  
**Faculté de philosophie, arts et lettres**

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | [www.uclouvain.be/fial](http://www.uclouvain.be/fial)